



HAL
open science

L'ibère et le basque : recherches et comparaisons

Jean-Baptiste Orpustan

► **To cite this version:**

Jean-Baptiste Orpustan. L'ibère et le basque : recherches et comparaisons. [Rapport de recherche] Université Bordeaux 3 - Michel de Montaigne. 2009. artxibo-00465824

HAL Id: artxibo-00465824

<https://artxiker.ccsd.cnrs.fr/artxibo-00465824>

Submitted on 22 Mar 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean-Baptiste ORPUSTAN

L'ibère et le basque : recherches et comparaisons

*

*

I. Phonétique et morphosyntaxe

Les inscriptions en langue ibère trouvées principalement dans l'est de la péninsule ibérique en région valencienne et environs, un peu dans le sud-est de la France, forment aujourd'hui d'après L. Silgo Gauche qui les a rassemblées et analysées dans ses travaux (voir la **Notice bibliographique**), un corpus d'environ 1700 textes ou notes de longueur très variable, la plupart réduites à un seul mot il est vrai, relevées sur des céramiques, des monnaies, des ustensiles ou des plombs. Le système d'écriture utilisé dans la plupart des inscriptions est resté longtemps imperméable, si bien que, se fondant avant tout sur les rares mots identifiables, des noms de personnes ou de lieux, insérés dans des textes latins (noms de personnes ibères du bronze d'Ascoli) ou autres, dont les fameuses « villes neuves » écrites sous les formes approximatives *elimberris*, *iliberris* etc., l'idée a longtemps prévalu que l'ibère était une forme ancienne de la langue basque, opinion déjà exposée par Oyhénart au XVIIe siècle.

A part ces exceptions, les inscriptions dites « ibériques » restaient, sinon toutes indéchiffrables, du moins à peu près incompréhensibles. Après les premiers travaux d'analyse au début du XXe siècle (Gómez Moreno, H. Schuchardt), puis ceux de quelques grands noms de la linguistique hispanique (Menéndez Pidal, Coromines, A. Tovar, J. Caro Baroja), plus récemment ceux de L. Michelena, J. Gorrochategui, J. Untermann, le système d'écriture, l'alphabet « semi-syllabique » et la phonétique correspondante suffisamment bien établis, la description et la connaissance de la langue ibère dans ses principales variantes sont suffisamment avancées pour en définir certaines composantes, graphiques, phonétiques, morphologiques avec une relative précision, et même tout un lexique. L'ensemble de ces découvertes aboutit sous la plume de L. Silgo Gauche, et de quelques autres spécialistes modernes, à une forme renouvelée de ce qu'on a nommé le « basco-ibérisme », à savoir que la langue basque, qui, malgré son ancienneté de plusieurs millénaires admise par tous, n'est connue avec quelque précision que depuis moins de 1000 ans et de manière complète moins de 600, comporte bien des éléments, phonétiques, morphologiques, lexicaux identiques à ceux de l'ibère antique, et qu'elle peut ainsi aider à comprendre, une fois la lecture des inscriptions en ibère bien établie, le contenu de plusieurs d'entre elles.

1. Phonétique et graphie

1. a. Voyelles et consonnes :

1. Les 5 voyelles sont celles du latin (plus tard de l'espagnol et diverses autres langues romanes) et du basque, de la plus ouverte à la plus fermée : *a*, *e*, *i*, *o*, *u*. En réalité, à partir des correspondances supposées entre formes ibères antiques et mots basques, ceux-ci nécessairement postérieurs par la documentation datée, la prononciation ibère aurait compté avec au moins 7 voyelles différenciées par le « degré d'aperture ». Ceci se déduit du fait en particulier que les voyelles vélaires *i* et *u* des termes ibères auraient, dans les termes basques supposés correspondants, deux réalisations différentes : *i* et *e* pour la première, *u* et *o* pour la seconde. Il faut noter que des emprunts basques au latin ont donné parfois les mêmes résultats divergents : maintien de *u* ou ouverture à *o* (*damnu* > *damu*, *mauru* > *mairu*, mais *solu* > *zolo/soro*, *pilu* > *bilo* etc.). Le « degré d'aperture » relativement peu différencié des voyelles en basque doit expliquer un certain nombre de ces variations, en particulier par fait d'assimilation, dans les temps historiques documentés, sans doute de même un certain nombre de variations vocaliques observables entre des termes ibères et les termes basques correspondants : on a pu ainsi proposer d'identifier l'ibère *bolo* et le basque *buru* « tête », de

même *sosin* et *zezen* « taureau », *sigarra* et *sagarr* « pomme », *sisbi* et *zazpi* « sept » (si la variation est basque il s'agirait dans cet exemple de dissimilation).

2. Les diphtongues « descendantes » à seconde voyelle fermée –*i* ou –*u* (*au*, *ai*, *ei*, *oi* sont les plus fréquentes en basque) seraient identiques parfois dans les deux langues : ibère *bai* et basque médiéval *bai*, moderne *ibai* « cours d'eau », de même –*koi*- et *goi* « haut ». Mais il arrive que l'ibère ait une diphtongue absente en basque : ibère *belaur* et basque *belhar* « face, front » (à ne pas confondre avec le moderne *belhar* « herbe, foin » issu comme *bedar* d'un ancien *berar*), cette réduction de diphtongue caractérisant aussi des variations dialectales modernes en basque (*arpegi* pour *aurpegi* « visage », le premier élément étant *aurr* « devant, avant »). Plus douteuse est l'équivalence proposée entre l'ibère *tuitui* et le basque *doidoi(a)* « à peine », pour deux raisons assez claires : la première phonétique, parce que non seulement la diphtongue basque *ui* résulte de changements dialectaux récents dans la langue basque (*eskun* > *eskuin*, *frutu* > *fruitu*...), mais aussi parce que l'assimilation vocalique naturelle (même si dans la documentation basque les toponymes en –*dui* sont datés antérieurement à –*doi* sans doute par le hasard de la documentation et de la situation dialectale) donnerait plutôt le changement de *oi* à *ui* ; la seconde sémantique et morphologique : le basque *doidoi* n'est que le redoublement de *doi* dans l'expression courante *doi bat* « une certaine mesure », et ce terme autonome se détermine même redoublé (on dit dialectalement *doidoia*). Il y a même lieu de penser que, comme « canon » > *kanoi* etc., c'est un emprunt au roman « don » (« la mesure qui est donnée »), hypothèse soulignée par la dentale sonore initiale, absente du lexique basque (préfixe verbal de présent au contraire d'une fréquence extrême), comme du reste curieusement de l'ibère (voir plus loin).

3. Les 6 consonnes non occlusives ou « continues » sont les nasales *m* (bilabiale) et *n* (apicale), la latérale *l*, les deux vibrantes apicales *r* (à battement simple) et *rr* (à battement multiple), et les deux sifflantes sourdes: *s* ou *z* dorso-alvéolaire (celle du latin *causa* et du mot basque d'emprunt *gauza*, qui n'est pas la *ceta* labio-dentale de l'espagnol) et *'s* ou *s* apico-alvéolaire (c'est le correspondant sourd, en basque et dans certains secteurs du castillan au nord, de la sonore française de « je, jeu »). Les deux articulations des vibrantes et sifflantes se retrouvent en basque, parfaitement semble-t-il pour les vibrantes, - encore qu'il y ait à s'interroger sur la transcription par « l » du « r » basque actuel, qui a duré depuis l'Antiquité jusqu'aux temps modernes en domaine aujourd'hui roman ou dans les versions romanes des toponymes, du Roussillon (Elimberis nom antique d'Elne) à la Soule (Libarrenx) en passant par la Gascogne (Auch), et que dans le basque même la vibrante douce devient latérale en composition : *erdara* « langue non basque » > *erdaldun* « qui parle une autre langue que le basque », tous deux cités comme surnoms le premier en 1276, le second en 1300, *gari* « blé » > *galepher* « caille » -, d'une façon plus incertaine pour les sifflantes à cause de la « *ceta* » du castillan, et aussi de l'existence supplémentaire en basque d'une vraie « chuintante fricative » écrite *x* (français « ch » : le castillan n'utilise que l'affriquée comme dans « match » etc.).

1.b. Les 15 signes syllabiques d'occlusives et l'aspiration:

Ces syllabes se composent d'une initiale de chacune des trois consonnes occlusives variables, sourdes ou sonores selon la position dans la chaîne phonétique du morphème (mot), bilabiale *b/p*, dentale *d/t*, et vélaire *g/k*, associée à l'une des cinq voyelles :

ba/pa, be/pe, bi/pi, bo/po, bu/pu ;

da/ta, de/te, di/ti, do/to, du/tu ;

ga/ka, ge/ke, gi/ki, go/ko, gu/ku.

Des variantes de type dialectal de ce système phonologique ont pu être perçues : « semi-syllabisme » dans les régions du sud-est et du sud-ouest ibérique, changement de la valeur phonétique des même signes en région orientale (Valence) etc., qui ont dû sérieusement compliquer la lecture et la compréhension des textes. L'origine du système graphique général de l'ibère (travaux de J. Untermann), compte tenu des deux grandes

variantes orientale et sud-orientale, serait dans l'alphabet phénicien : les Phéniciens ont occupé une partie de l'orient ibérique du milieu du VIII^{ème} siècle avant notre ère jusqu'au milieu du III^{ème}, avant l'arrivée des Carthaginois puis très vite (fin du III^{ème} siècle : prise Sagonte en -212) des Romains.

Il faut noter, dans le système ainsi décrit, l'absence de toute référence à l'aspiration, l'un des traits phonétiques majeurs de la langue basque en tous domaines dialectaux à l'époque la plus anciennement documentée (X-XI^{èmes} siècles), réduit ensuite dialectalement, jusqu'à sa disparition quasi complète dans la prononciation – sinon la graphie - contemporaine : aspiration initiale, intervocalique, ou consonnes aspirées. Or on sait que, très nombreuses dans les inscriptions dites « aquitaines » d'époque antique qui ne se réfèrent peut-être pas à l'ibère, les aspirations sont aussi des éléments qui différencient ces citations de la langue dans laquelle elles sont insérées, le latin, qui a des aspirations initiales et intervocaliques, mais ignore les consonnes aspirées, occlusives *kh*, *th*, ou apicales *lh*, *nh*, *rh*.

Des aspirations initiale et intervocalique du basque auraient cependant un antécédent ibère dans l'occlusive sourde vélaire *k*. A l'initiale, à l'ibère *karri* correspond ainsi le basque *harri* « pierre », ce qui appelle trois remarques complémentaires : d'abord qu'il semble aujourd'hui démontré que la base *kar-/gar-* a eu à époque ancienne une extension pan-européenne, et pas seulement ibérique, ayant laissé partout de nombreux toponymes, y compris en pays bascophones et ici bien distincts en général des noms de lieux, probablement postérieurs mais déjà nombreux dans les textes des XI-XII^{èmes} siècles, faits sur *harri* ; ensuite que le passage de *kar-* à *har-* a pu être documenté encore à époque historique en toponymie alavaise dans l'exemple de *carreluca* (1025), évolué ensuite en *arluca* (1189) après une étape d'aspiration avec *h-* effacée par la régression générale et rapide de l'aspiration en domaine ibérique basque, à moins que le *k-* initial n'ait été déjà une manière de représenter graphiquement, non une occlusive réelle, mais une aspiration forte comme celle de l'anglais ou de l'allemand, plus forte en tout cas que celle du latin (voir plus loin) ; enfin que le mot a pu être importé dans le basque, qui nommait déjà la « pierre », le « rocher » par le mot *aitz*, encore plus prolifique en toponymie de toute zone montagneuse aujourd'hui ou anciennement bascophone. En position intervocalique on aurait la même correspondance : ibère *bekor* et basque *behor* « jument », ibère *sakar* et basque *zahar* « vieux ».

Dans le même ordre on aurait en ibère un déterminant-pronom démonstratif *kau*, correspondant au démonstratif basque de proximité *hau(r)* (l'effacement de la vibrante douce finale est tardive d'après les textes connus), mais qui était articulé *kau* en roncalais comme les autres aspirations initiales (dans une lettre de 1884 : *quemen*, *cona* pour *hemen*, *hona(ra)* dérivés de *haur* « celui-ci », mais *ori* pour *hori* « celui-là »), ce qui ne change donc en rien les données du problème, à savoir la relation entre la nature phonétique réelle de cette aspiration et sa transcription graphique. Le fait que le basque a longtemps réalisé les occlusives sourdes initiales latines non par des aspirées mais par des sonores (*causa* > *gauza*), ce qui se produit aussi peut-être entre ibère et basque (*caco* > *gako* « crochet » et par extension de sens « clef »), complique un peu la question.

Comme l'initiale occlusive vélaire sourde *k-* du latin, le basque a sonorisé dans ses emprunts latins et romans non seulement la bilabiale latine *p-* (*pace* > *bake* « paix », *pice* > *bike* « poix »), mais aussi la dentale *t-*, malgré l'obstacle signalé de l'absence en lexique basque et en ibère d'un *d-* initial non verbal (*tastatu* > *dastatu*, et *jastatu* par palatalisation secondaire, *tempora* > *dembora*, *torre* > *dorre*). Or d'après les analyses de L. Silgo Gauche, le « résultat » d'une occlusive dentale initiale *t-*, ou interne *-t-* de l'ibère, aurait été aussi une aspirée en basque. Le toponyme ibère Turissa aurait présenté une forme ancienne de *ithurri* « source, fontaine », mais, si la correspondance avec le mot basque (en toponymie ancienne *lamiturri* 945, *iturrioz* 1025 ; l'aspiration est dans les dialectes aquitains : 1189 *ithurriaycita*) est comme il semble bien avérée, c'est vraisemblablement une forme altérée : vibrante faible

au lieu de la forte ce qui n'est pas rare dans les inscriptions antiques latines et autres, aphérèse initiale ayant laissé de nombreux toponymes (hors domaine resté bascophone) de même origine en *Tur-*. L'analyse du mot *ithurri* exige de rappeler l'existence d'une base *ith(e)* « goutte, écoulement » (tout à fait différente du mot *it(h)ei* « étable » qui dérive de *idi* « bœuf »), qu'on retrouve dans le composé commun *itha(i)xur* « goutte qui verse, gouttière du toit ». Il n'y a aucun rapport possible entre l'ibère TURI- ni même le mot *ithurri* et le mot *(h)ur* « eau » en basque : la vibrante est toujours faible dans *ur* « eau » (par oppositif à *urr* « noisette, fruit à coque ») et l'aspiration initiale des dialectes basques modernes (ici les dialectes navarro-labourdins et souletin seulement) de développement récent, comme le montrent les innombrables citations toponymiques médiévales des composés et dérivés de ce terme datées des XI-XII-XIIIèmes siècles, ne pouvant donc remonter à un supposé *t-* originel. Le développement dialectal de l'aspiration en basque est, comme sa disparition ailleurs et aujourd'hui, un fait de changement historique à l'intérieur de la langue et pour une large part au moins sous influence romane venue de l'extérieur. Une forme ibère à finale *-urru* est aussi à prendre en compte (voir **II. Lexique** et **III Toponymie**).

La place et la transcription de l'aspiration en ibère sont au dire de L. Silgo Gauche encore problématiques. Quelques exemples relevés ici ou là en ibère méridional et en tartésien (sud du Portugal) font penser qu'elle pouvait exister néanmoins dans la prononciation : à l'initiale (HANNO), en occlusive ou latérale aspirée (-GHANA, IGALCHIS, IKALHE, URCHAIL : S. Pérez Orozco, « Sobre la posible interpretación de algunos componentes de la onomástica ibérica » *E.L.E.A. n°8*, Valencia 2007, p. 93-94). Ces exemples sont cependant rares par rapport à la place que tient l'aspiration dans les inscriptions antiques d'Aquitaine. Il est curieux de constater que les dialectes basques ibériques ont progressivement perdu l'aspiration à partir du XIe siècle (elle est abondante dans les listes de San Millán de la Cogolla) alors que les dialectes aquitains l'ont développée.

En aspiration intérieure l'ibère *otobe* (dans OTOBESA) aurait donné, après une chute d'occlusive intervocalique (en réalité de la syllabe *-ob-*) elle-même extrêmement problématique, le terme *othe* « ajonc ». L'exemple ne semble pas concluant, pas plus que, à propos de ces chutes d'occlusives labiales internes, le fait de voir dans l'ibère *etxabur* (lui-même reconstruit à partir du nom de lieu Sort, ancien Sabort < *ETXABUR) une forme ancienne du basque *intzaurr* (voir **II. Lexique** et **III Toponymie**).

2. Des traits phono-morphologiques communs ou voisins entre ibère et basque

On peut se demander avec raison dans quelle mesure il est possible de comparer une langue, l'ibère, citée par bribes difficiles à déchiffrer au temps des Romains ou plus tôt, à peu près oubliée et complètement perdue depuis 2000 ans environ, et une autre, le basque, dont l'ancienneté est bien réelle - au-delà des très partielles citations médiévales ne remontant guère plus haut que l'an 1000, sans oublier pourtant d'évoquer ce qu'on a pu identifier de « bascoïde » dans les inscriptions antiques pyrénéennes et autres, et plus récemment la mise à jour à Veleia-Iruñea en Alava des inscriptions basques très brèves mais significatives datées selon certains entre le IVe et le VIe siècle -, mais pour laquelle la restitution précise de l'état de la langue à l'époque antique reste nécessairement hypothétique ou lacunaire sur bien des points essentiels. Les avancées considérables établies vers la fin du XXème siècle (la *Fonética Histórica Vasca* de L. Michelena reste l'ouvrage essentiel) auront heureusement permis de réduire sérieusement les distances, au moins au plan phonétique. Mais l'absence très surprenante encore, alors que tant d'autres domaines linguistiques pas forcément plus accessibles à première vue sont aujourd'hui bien défrichés de ce point de vue, d'une étymologie aussi complète que possible de la langue basque constitue un obstacle considérable.

Pourtant ce qui est déjà connu et établi de la phonologie et de la morphologie du basque dans leur relative mais bien réelle permanence, par les moyens de la critique interne et externe (comparative), autorise des comparaisons et rapprochements significatifs. L. Silgo Gauche a relevé ainsi plusieurs éléments de l'ibère, nécessairement antique, qui se retrouvent dans le basque, sinon exactement « moderne », du moins historique.

2.a. Phonétique

1° Dans le système consonantique, où se trouvent aussi les principales particularités du basque par rapport à l'ensemble des langues indo-européennes modernes, sont absents en ibère comme en basque :

a) la vibrante initiale *r-*, ce qui a conduit le basque à une prothèse vocalique pour adapter les mots empruntés au latin et aux langues romanes qui en sont issues, le plus souvent *er-* (*rege* > *errege*, *rabia* > *errabia*), parfois anticipant la première voyelle après vibrante en « harmonie vocalique » (*ratoïn* > *arratoïn*, *riscu* > *irrisku*) ; il y a sur ce point des variations, d'une part avec le gascon (à substrat basque) où la prothèse est très généralement *ar-* (la voyelle avant vibrante tend à s'ouvrir), de l'autre à l'intérieur des dialectes basques, ce qui est dû peut-être à l'influence générale du gascon médiéval, langue des échanges administratifs et commerciaux après le latin, avant la généralisation du castillan officiel en Espagne et ensuite du français dans les provinces françaises;

b) l'initiale sonore *d-* : en lexique basque elle est toujours une adaptation d'une sourde *t-* latine ou romane (pour le préfixe verbal de présent *d-* voir plus loin) ;

c) la spirante sourde labio-dentale *f*, d'où les diverses réalisations des anciens mots latins ou romans en basque : *fagu* > *bago*, *phago*, *hago* ; *festa* > *besta* ; *fricatu* > *pherekatu*, en Biscaye *Fernando* > *Pernando* etc. ; on a relevé dans les inscriptions antiques une formule latine par abréviation FL(accus) L(uci) ATILI S(ervus) (« Flaccus l'esclave de Lucus Atilus ») et la formule ibère qui en serait l'équivalent avec réalisation par *b-* du *f-* latin : BILAKE AI(U)NATINEN ABINER, BILAKE étant compris comme la forme ibère de « Flaccus » (bien que la voyelle finale *-e* pour *-u* fasse apparemment difficulté), L. Silgo Gauche proposant aussi de voir dans ces formes les réalisations, latine et ibère, du nom grec « Philakos » (L. Silgo Gauche, « Sobre morteros ibero-latinos del valle del Ebro »). Pour le second mot AI(U)NATINEN voir plus loin la déclinaison.

d) le groupe traditionnellement nommé *muta cum liquida*, « imprononçable aux Ibères », soit une occlusive (sourde ou sonore) suivie d'une « liquide » (vibrante ou latérale) *bl/br*, *pl/pr*, *gl/gr*, *kl/kr*, *dr/tr* ; l'absence de ce groupe en basque a été corrigée anciennement dans les emprunts latino-romans par l'introduction d'une voyelle d'anaptyx (*libru* > *liburu*) ou surtout à l'initiale par l'élimination de l'occlusive (*gloria* > *loria*, *placet* > *laket*) ; le basque moderne, qui a perdu beaucoup de ses particularités phonétiques en toutes zones dialectales, a dû apprendre à prononcer ces groupes extrêmement fréquents dans les langues latino-romanes et autres.

Un exemple d'inscription sur « mortier » (ustensile) avec la marque du fabricant, en double version, ibère et latine, la voie la plus sûre mais malheureusement rare pour comprendre l'ibère, illustre très bien le rapport des deux langues de ce point de vue, entre autres (L. Silgo Gauche, « Sobre morteros... »). Le texte ibère étant lu BORROTENBO TENIN le texte latin correspondant a été identifié dans une autre inscription PROTEMUS FECIT. Il s'agit manifestement d'une adaptation du nom du fabricant, Protemus, à la langue locale, et non l'inverse. Or il est certain que le basque, pour adapter à son système le nom du fabricant Protemus doit (ou du moins devait quand la langue n'avait pas perdu toutes ses capacités propres d'adaptation) procéder 1° à la sonorisation de l'initiale sourde *p-* > *b-*, 2° à l'introduction, comme dans Flaccus/Bilake ci-dessus, d'une voyelle d'anaptyx, ici en anticipation de la voyelle suivante *-o* (voir ci-dessus) : *bro* > *boro*, et 3° accessoirement adapter selon l'usage (voir ci-dessus) la marque de déclinaison latine *-us* inconnue du basque

en *-u* ou *-o* ; 4° si l'on y ajoute la nasalisation de la bilabiale probablement originelle en ibère *mb* (même écrite *N* la nasale devant bilabiale est bilabiale si toutefois elle n'est pas articulée *-N(e)B-* sans nasalisation de la voyelle précédente, ce qui est en réalité difficile), mais inconnue du latin, il y a correspondance parfaite des résultats en ibère et en basque. Le verbe TENIN pour FECIT pose d'autres problèmes (voir plus loin : le verbe et la conjugaison).

2° Les deux langues pratiquent la sonorisation et l'assourdissement de consonnes après d'autres consonnes :

a) après nasale les occlusives latines sourdes se sonorisent en basque (*tempora* > *dembora* « temps », *mentha* > *menda* « menthe »), ce qui fait supposer que le basque ancien ne connaissait que des suites « nasale + sonore », comme l'ibère (bronze d'Ascoli); il y a cependant des exceptions à cette règle en ibère de la région valencienne, comme il y en a en souletin médiéval et mixain par rapport aux dialectes basques plus occidentaux (souletin *aranco*, mixain *orsanco*, ailleurs *berango*, *larrango*) ; la même variation se produit en basque souletin médiéval après latérale (souletin *uhalte*, *elizalte*, ailleurs *uhalde*, *elizalde*) ;

b) comme en ibère les occlusives sonores s'assourdissent après sifflante dans les mots composés basques (*mendibe*, *harizpe*), procédé que le basque oral pratique systématiquement même quand l'écrit (moderne) tend à s'y opposer (exemple des préfixes verbaux négatifs: *ez+da* dit et anciennement écrit *ezta* « il n'est pas », *ez+baita* de même *ezpaita* « parce qu'il n'est pas »).

3° La bilabiale sourde *p*, en ibère, comme la nasale *m* dans l'état le plus ancien de la langue, est une variante de la sonore *b*. En basque le statut de cette occlusive est très variable : anciennement absente à l'initiale, sauf sous la forme de l'aspirée *ph-* dans quelques emprunts (pour *f-* latin), à peu près de même entre voyelles dans les dialectes ayant conservé l'aspiration (*ephe* « intervalle, délai ») et représentant parfois une gémée sonore latine (*abbas* > *aphez*), variante de la sonore *b* après sifflante ; les échanges entre bilabiales orales (sourde et sonore), et nasale sont extrêmement communs (*biarritz/miarritz*, *mehaka/beaca*, *zubel/zumel*, *azpe/azme*) même dans les emprunts latino-romans (*molin/borin*, *portu/mortu*) ; le basque pratique une sorte « d'anticipation nasale » de la bilabiale orale *b* interne dans les noms composés, qui donne les toponymes médiévaux comme 1268 *alçumberraute* (sur *alzu-berro*), 1350 *oculumberro* (sur *okulu-berro*), *zaldunburu* (sur *zaldu-buru*), *etxembeheti* (de *etxe-beheti*) etc., le groupe *mb* ainsi constitué se réduisant à *m* dans l'onomastique moderne (« Alzumarta, Okilamarro, Etxemaitia ») comme dans le lexique commun.

4° La « légère prédominance » des occlusives sonores par rapport aux sourdes observée dans les textes ibères demanderait à l'être statistiquement en lexique basque dans des couches historiques et dialectales précises, mais, du seul fait de la prédominance historique des initiales sonores, elle paraît vraisemblable.

5° La vibrante finale douce *-r* avait commencé à se perdre en ibère, de même qu'elle l'a fait encore assez tardivement en basque : *hau(r)* « celui-ci », *hiru(r)* « trois », *lau(r)* « quatre ».

2.b. La déclinaison du nom

Pas plus qu'en basque la déclinaison ne comporte en ibère de variation de forme selon le genre, semblable à celle du latin. Il serait pourtant intéressant de savoir si le système du verbe conjugué y opposait, comme le fait le basque, l'expression suffixée ou infixée de l'actant féminin et masculin. L'ibère avait en effet, hors déclinaison, un suffixe lexical de féminin *-in* qui demanderait à être comparé d'une part au basque *-ña* (la palatalisation serait-elle issue d'un plus ancien *-in(a)* ?) dans *a(r)sto* « âne », *astaña* « ânesse », de l'autre précisément à l'infixe-suffixe verbal *-n* dans *dun* « tu l'as (femme) » par rapport à *duk* « tu l'as (homme) ».

1) L'absolutif ou nominatif (objet du verbe transitif et sujet de l'intransitif en basque): il est « non marqué » en ibère, comme il l'est en basque dans les formes

d'indéterminé ; le pluriel ibère est marqué par le suffixe *-k* comme en basque à l'indéterminé (le déterminé est *-ak* au singulier, *-ek* au pluriel), ou par *-ki*, que le basque ne connaît pas en déclinaison nominale, mais qui n'est pas sans une grande analogie avec l'infixe verbal *-zki-* de pluriel (*jakizu* « sachez-le », *ikusazu* « voyez-le », *jakizkizu* « sachez-les », *ikuskizu* « voyez-les »). Un déterminant *-ba* ou *-ban* serait apparu en ibère « tardivement » : or le déterminant (« article ») défini *-a* est attesté déjà dans l'Antiquité et pratiquement contemporain à l'ibère dans *ibarra* « la vallée » (indéterminé *ibarr* « vallée ») ; les premières citations écrites de noms basques du IX^e siècle en usent comme la langue moderne.

2) L'absence en ibère d'une marque d'ergatif ou actif (sujet du verbe transitif en basque marqué à l'indéterminé par *-k* comme le pluriel basque et ibère) est une différence majeure avec le basque, et l'ibère s'apparente de ce point de vue par exemple au latin. La fonction de sujet serait seulement marquée en ibère par l'ordre des mots et le contexte. C'est aussi le contexte qui fait sens en basque dans le cas unique où le sujet actif déterminé singulier suffixé en *-ak* prend la même forme que l'objet pluriel, mais l'ordre des mots reste libre et soumis éventuellement à d'autres contraintes que fonctionnelles, et indifférent au sens de ce point de vue : *gatuak saguak jan ditu*, ou *saguak gatuak jan ditu* ou tout autre ordre des mots ne donne qu'un seul sens acceptable (sauf contexte particulier) : « le chat a mangé les souris ». Un suffixe *-ka* ou *-(i)ka* (ARRIKALERKA) aurait marqué cependant l'actif en ibère quand le verbe était omis ou quand il fallait absolument distinguer pour la compréhension le sujet de l'objet ; il est bien difficile de décider s'il y a ou non continuité sur ce point entre les deux formes « inverses » basque *-ak* et ibère *-(i)ka*, mais la relation analogique est frappante.

3) Le datif ibère serait *-e* comme en « aquitain », alors que le basque a *-i* : mais compte tenu de la relative instabilité ou relâchement d'aperture des voyelles en basque, le passage insensible d'une forme à l'autre (dans quel sens à vrai dire *-e* > *-i* ou *-i* > *-e* ?) n'est pas impossible à envisager.

4) Le génitif dit « possessif » (distinct en basque du « locatif » *-ko*, quoique la distinction soit sémantiquement très approximative) est en ibère comme en basque *-en* : dans l'inscription citée plus haut AI(U)NATINEN ABINER, le nom de personne antéposé AI(U)NATIN comporte comme en basque le suffixe de génitif du complément de nom (« d'Aiunatin »). Au pluriel le suffixe ibère prend cependant les formes *-sken*, *-nken* qui n'ont pas ou plus de correspondant basque (pour *-z-* marque de pluriel dans le verbe conjugué basque voir plus loin). Comme le basque a un suffixe de génitif sans nasale *-re*, incontestablement archaïque en raison de son maintien dans les pronoms personnels (*bere*, *hire*, *gure*, *zure*), et en dehors d'eux encore sporadiquement présent jusqu'au XVI^e siècle (1545 avec nom de personne *Etxeparere*), une nasale analogique *-n* a pu s'ajouter (sous l'influence de l'ibère, ou plus tôt ?). L'ibère exprimait aussi la relation possessive ou d'appartenance par d'autres moyens : 1° un suffixe *-ar* qui est analogique du suffixe basque exprimant l'origine « de telle région, famille etc. » *-arr* (et avec la dentale de liaison *-tarr* dans certaines positions phonétiques), qui semble par ailleurs sans solution de continuité depuis les inscriptions antiques d'Aquitaine jusqu'au basque actuel ; 2° par un élément transcrit *Yi* qui a pu être comparé au suffixe du cas datif en basque *-i*, la proximité sémantique du génitif et du datif étant présente même en français dans l'emploi des prépositions d'origine « à » et « de » (« la maison à Untel » se dit comme « la maison d'Untel »).

5) Le génitif des « êtres inanimés » en ibère *-ku* correspond de très près au génitif « locatif » du basque *-ko*, et, compte tenu du relâchement d'aperture des voyelles en basque, c'est très probablement le même.

6) Les cas locatifs :

l'ibère a un inessif (lieu sans mouvement) *-n* absolument identique au basque ;

l'ablatif (en basque « élatif » : les prépositions latines *a(b)* et *e(x)* expriment un mouvement « venu, issu de... ») ibère a été identifié sous la forme *-te*, et il correspond tout à

fait, avec la variation vocalique déjà signalée, au basque *-ti(k)* ; l'occlusive finale absente des dialectes de l'est (souletin et roncalais *-ti*) est très vraisemblablement une addition analogique (au partitif *-rik* sans doute) dans les autres dialectes; sur la même variante formelle on fait en basque le « causatif » *-gati(k)* que l'on croit dérivé de *gai* « sujet, motif » (mais c'est sur une base *-ga* que se sont construites les postpositions de noms de personnes, respectivement de sens « inessif, adlatif et élatif » *gan, gana, ganik* : « en, vers, venant de quelqu'un ») ; on a défini sur le même type un « impulsif » ibère de forme *-kate* correspondant au basque oriental et probablement primitif *-gati, -gaiti* (ailleurs *-gatik*);

l'adlatif (du latin *ad* « vers ») ou « latif » basque qui est sous sa forme ancienne minimale *-a*, et par adjonction de la vibrante de liaison *-ra(t)* avec une dentale finale dialectalement ajoutée, n'a peut-être pas eu de correspondant ibère, du moins n'est-il pas signalé : on peut s'interroger sur l'origine et le rôle des deux *-a* terminaux dans la formule très commentée GUDUA TEIZTEA (en basque moderne *gudu(r)a deiztea* serait « l'appel au combat » ; mais la lecture exacte de cette formule est discutée) qui accompagne une scène de combat peinte; pour le *-a* déterminant défini singulier voir ci-dessus IBARRA.

7) La présence d'un instrumental ibère *-s* comparable au basque en *-z* a été proposée, et si le mot *asgandis* dérivé d'un terme qui se retrouve dans le basque *azken* « dernier » se traduit bien par « en dernier, dernièrement », il aurait un correspondant parfait, phonétiquement (voir ci-dessus pour les occlusives et les voyelles) et sémantiquement, dans l'instrumental de sens adverbial *azkenez* « en dernier » ; on ne signale pas en revanche un sociatif ibère comparable au basque *-ki(n)* « avec, en compagnie de » (la nasale finale absente des dialectes orientaux est aussi probablement une addition analogique).

8) Le partitif, en basque *-ik* exprimant le non nombrable au lieu de l'absolutif dans les phrases interrogatives et négatives, était *-ike* à peu près identique en ibère.

2 c. Suffixes nominaux de dérivation

Quelques suffixes nominaux de dérivation coïncident entre l'ibère et le basque, les deux langues ayant en commun sur ce point le grand nombre de suffixes :

1) Les diminutifs : le plus évident est le diminutif sous les formes *-ko* et *-to* dont la correspondance avec le basque est parfaite. Plus rare et tenu pour archaïque (toponymie seule) le basque *-ango*, et en domaine oriental (souletin, mixain) *-anko*, est identique ou proche des formes ibères *-ando, -anco*.

2) Le suffixe ibère *-tin* n'est pas sans analogie avec le suffixe basque de qualifiants *-din* exprimant la ressemblance dans quelques mots rares mais très usités comme *urdin* « gris, bleu » (qui a un équivalent ibère : voir II. **Lexique** et III **Toponymie**). Ce terme est dans une inscription basque d'Iruña-Veleia.) apparemment dérivé de *ur* « eau », étymologiquement « semblable à l'eau » ; *gordin* « vert, pas mûr, cru » fait sur *gorr* « dur » ; *berdin* « semblable, identique » fait sur *ber* « même » (dont le génitif ancien *bere* forme le déterminant possessif réfléchi de 3^{ème} personne en basque).

3) L'analogie semble plus lointaine, sémantiquement, entre le suffixe ibère dérivant les « noms de peuple » ou « noms de famille » *-es* et le patronymique médiéval usuel dans l'Espagne du nord et particulièrement le royaume navarrais jusqu'au XIII^{ème} siècle *-iz* ou *-ez* « fils de ... » considéré en général comme d'origine latine.

4) On a signalé plus haut, dans les formes tenues pour des équivalents du génitif possessif en ibère, le suffixe basque indiquant l'origine (régionale ou familiale) *-(t)ar* présent dans les citations antiques d'Aquitaine et aussi en basque médiéval (1190 *aravarra* « l'originaire d'Alava, l'Alavais »).

5) Plusieurs suffixes relevés dans la toponymie ibère correspondent aussi à des suffixes basques :

-te (s'il ne correspond pas à *-ti* qui forme des qualifiants basques comme *goiti* : ILTURKOITE serait en ce cas l'équivalent de « Irigoiti » maison médiévale d'Ascain en

Labourd) se retrouve peut-être dans des noms basques médiévaux aussi répandus que « Garate, Haltzate » ; on ne peut pas ne pas rappeler que *-te* est en basque le suffixe spécifique des « noms verbaux » (1240 *ozterate* « aller à l'ost ») et de noms comme *urte* « année » (sur base *ur* « eau ») et à ce titre très répandu, avec *-tze* qui le concurrence progressivement et déjà très abondant en lexicologie et toponymie médiévales : sur *sagar* « pomme », on fait *sagartze* « pommier » et sur ce dernier le toponyme « Sagarzpe » (« au bas des pommiers ») etc.

-es (*-ez* pour la prononciation en basque) IKALES, ILTIRRKES, proche de *-etz* dans quelques noms basques Labetz, Ezpez, Tardetz ;

-(a)n (il reste à déterminer si la voyelle qui précède est partie intégrante du suffixe, ce qui paraît le plus probable, hors des mots à l'inessif ou des noms de lieux qui auraient gardé un inessif, ou si elle fait partie du terme suffixé, ce qui est possible) reconnu dans ALAUN, BOLSKAN, BENTIAN (qui ressemble fortement à l'inessif commun « mendian » et reconnu comme équivalent), en basque Behaskan (Béhasque en forme romanisée), Baztan ;

-ki, *-gi* est aussi suffixe toponymique ibère dans des noms qui s'identifient parfaitement à des toponymes basques connus comme BIZKARGI, MURGI, et très productif aussi dans le lexique commun (hors du sociatif *-ki(n)* signalé en déclinaison).

Le liste des suffixes toponymiques comparables pourrait être allongée. Ce n'est là qu'un petit nombre de coïncidences dans l'abondante série des suffixes basques, dont beaucoup sont déjà attestés à l'époque médiévale, qualificatifs (*-dun*, *-duru*, *-garri*, *-garren*, *-ti*, *-(a)zu/-tsu...*), locatifs ou toponymiques (*-aga*, *-eta*, *-(k)un*, *-oz*, *-toi* > *-ti...*), ou substantivaux (*-le*, *-gin*, *-gile*), même en supposant, ce qui est probable, que tous les noms dérivés ou sur-dérivés en *-ari* étant d'origine latine (latin *-ariu* > romans « -ero, -ier » etc.) ils sont postérieurs à l'époque ibère. On peut en conclure que sur le plan de la suffixation lexicale, les ressemblances au moins formelles, car les contenus sémantiques sont parfois incertains, entre les langues basque et ibère sont réelles, sans qu'on puisse en déduire avec précision le degré de parenté véritable qu'elles partagent sur ce point.

3. Le verbe et la conjugaison

3. 1. Radicaux et formes non conjuguées

1) Le préfixe verbal ibère *e-* est aussi caractéristique de toute une série de radicaux verbaux ou radicaux-participes basques : *ebil*, *edan*, *edin*, *edun*, *egin*, *egon*, *eho*, *eman*, *erran/esan*, *etzan*, *ezan* « marcher, boire, être, avoir, faire, rester, moudre, donner, dire, gésir, avoir » etc.

2) Le suffixe ibère de participe *-e* est absolument inconnu en basque, mais, pour les mêmes raisons que ci-dessus, il n'est pas déraisonnable d'en rapprocher le suffixe basque qui s'ajoute à un grand nombre de radicaux verbaux à finale consonantique pour former des participes en *-i* : *atxiki*, *ausiki*, *ebili*, *eduki*, *ezarri*, *ikasi*, *ikusi*, *jeiki* « tenu, mordu, marché, contenu, mis, appris, vu, levé » etc., d'autant moins qu'on a pu aussi identifier des formes verbales ibères à finale *-i* et *-yi*. Le basque a aussi des radicaux-participes vocaliques, rares, en *-o* (*jo*, *eho* : « frapper/frappé, moudre/moulu »...). Il n'y a aucune raison que le participe *-tu* manifestement pris au latin ait eu un correspondant ibère.

3) Le suffixe ajouté au radical pour former les noms verbaux basques *-te* (et *-tze* qui semble de création postérieure, et s'est étendu en basque moderne à la place du premier) a pu être reconnu aussi en ibère (voir ci-dessus la suffixation lexicale).

3. 2. Eléments de conjugaison : affixes modo-temporels et personnels

1) Entre le préfixe personnel et le radical verbal, le verbe ibère conjugué (exemples de présent *take*, *garok*) comporte une voyelle *-a-* qui n'est pas sans analogie avec un fait semblable dans le verbe basque où la voyelle initiale du radical *e-* passe à *-a-* : de

egon, ebili, eduki «rester, marcher, tenir» on fait *dago, zagon, dabil, zabilan, daduka, zadukan* «il reste, il restait, il marche, il marchait, il contient, il contenait» etc. ; il est plus difficile de décider s'il s'agit d'une simple variation phonétique (analogique ou paradigmatique) de la voyelle initiale, ou d'une insertion de voyelle (de fonction inconnue) ensuite fondue dans la même voyelle ou l'ayant remplacée.

2) Un infixé *-i-* apparaît dans des formes conjuguées ibères tripersonnelles (voir ci-dessous) qui aurait peut-être une analogie dans l'infixé *-i-* après le radical à l'intransitif basque au datif (de *izan* «être», *zitzaion* «il lui était» avec *-o-* datif «à lui») ou *-ki-* avant radical dans les formes datives du second auxiliaire *edin* «se trouver» (*dakion* réduction de *dakidion* «qu'il lui soit»).

3) Le préfixe basque de présent en troisième personne du singulier sujet d'intransitif ou objet de transitif *d-* (il a été suffisamment démontré aujourd'hui que ce préfixe est une marque modo-temporelle de présent, et non proprement, sinon par effet d'analogie avec les actants personnels de 1^{ère} et 2^{ème} personnes, un affixe personnel) apparaîtrait en ibère dans des formes verbales à initiale *t-* (voir plus haut les occlusives initiales).

Le préfixe verbal de passé en 3^{ème} personne est *z-* (sauf en biscayen où il manque : *eban* «il était» est issu de **e(d)uen*, ailleurs *zuen* de **zeduen*). Or le verbe TEITIN, TENIN traduisant le passé («perfectus») latin FECIT (voir ci-dessus) comporte une initiale occlusive dentale (TEITIN ou DEIDIN en prononciation) qui est en basque marque du présent ; en ce cas le *-n* final indiquerait en basque une forme relative (comme du reste au passé selon le contexte). En basque le passé de 3^{ème} personne du verbe *egin* «faire, fait» est *zegien* «il le faisait» (avec le radical archaïque *-in* «faire, donner» au présent 1415 *dizula* «qu'il vous le donne», qui ferait avec le pluriel d'objet *ditizula* «qu'il vous les donne»). Faute de citation basque de verbe conjugué des temps ibériques il n'est pas impossible d'imaginer pour cette initiale de passé une évolution de dentale à sifflante *t-/d- > dz- > z-*, hypothèse qui renforcerait la parenté des deux systèmes verbaux.

4) Le préfixe de votif (3^{ème} personne : la question de sa valeur de simple modal ou de personnel archaïque reste posée) du basque *b-* (dans *bego* «qu'il reste») a été reconnu dans des verbes ibères.

5) Le suffixe basque de passé *-(e)n* est partiellement analogique aux suffixes ibères de passé : *-tan* marquant le «parfait de 3^{ème} personne» et *-in* le «passé simple» ; cependant le verbe conjugué basque sans auxiliaire ne distingue pas de valeurs de temps et d'aspect autres que ceux de «présent ou passé imperfectif», les autres valeurs d'aspect exigeant l'emploi de formes «composées» à auxiliaire et participes ;

6) Les affixes personnels de la conjugaison ibère semblent identiques à ceux du basque, du moins pour la première personne :

ni «moi» pour le singulier tel quel dans le verbe ibère (exemple dans *baniekarrse*) est toujours réduit à *n-* quand l'actant est préfixé (en basque sujet d'absolutif au présent d'intransitif, le passé exigeant la forme longue du préfixe *nind-/nen-* ; mais objet d'absolutif au présent et sujet d'ergatif au passé de transitif : *nerama* «il m'emporte») : l'équivalent formel et sémantique de la forme ibère *baniekarrse* serait en basque *banek(h)artza* «(si, oui) je les apportais» (pour l'interprétation du préfixe *ba-* voir ci-dessus) ; il faudrait savoir si la première personne du singulier suffixée en conjugaison devenait *-t(-)* en ibère comme en basque ;

gu «nous» pour le pluriel basque, suffixé tel quel *-gu* (et dialectalement *-ku* pour le datif en navarro-labourdin *dauku* «il nous l'a») a été reconnu dans des formes ibères comme *tiaiteku* (le sens hypothétique serait «nous le mettons en lieu sûr») ; préfixé (dans les mêmes conditions ci-dessus que le singulier *n-* en basque) il a en ibère comme en basque la forme réduite *g-* : ibère *garrok* (présent), *garrokan* (passé) sur un verbe *erroke* «donner» signifiant respectivement «nous le donnons», «nous le donnions» ; mais en basque le

préfixe n'apparaît pas du tout ainsi pour le verbe de même sens *eman* « donner/donné », le sujet de transitif au présent étant toujours suffixé (*demagu* « nous le donnons ») comme noté ci-dessus, et le sujet au passé préfixé prenant la forme allongée *gin(d)-/gen-* ;

à la 2^{ème} personne du pluriel pour *zu* « vous » (identique en ibère : voir plus loin) le préfixe de non présent pour **edun* « avoir » est dans la forme médiévale (1240) *bazendu* : « si vous l'aviez » ;

il reste à établir les correspondances éventuelles pour la 2^{ème} personne du singulier (basque *hi*, suffixe verbal *-k* masculin, *-n* féminin) ;

pour la 3^{ème} personne de pluriel le suffixe ibère *-se* s'apparente au basque de même sens *-tzi* (voir ci-dessus : *baniekarrse/banak(h)artzi*), en réalité expression du seul pluriel, et non de la « personne » dans le verbe basque, puisque la 3^{ème} personne n'y est exprimée en tant que telle qu'au datif (voir ci-dessus), *-o-* au singulier, *-e-* au pluriel, dont il reste à établir la présence ou l'absence en ibère.

L'expression dans le verbe ibère de plusieurs actants le rapproche de la conjugaison dite « pluripersonnelle » propre au basque et à d'autres langues comme le sumérien, le géorgien ancien et les langues sud-caucasiennes. En basque la forme conjuguée exprime selon les besoins l'actant sujet d'intransitif ou objet de transitif (absolutif), l'actant sujet de transitif (ergatif), l'actant bénéficiaire (datif exprimé en basque aussi bien à l'intransitif qu'au transitif), et de plus éventuellement dans le dialogue l'allocutif (personne non actante à qui l'on s'adresse). Si toute cette complexité n'a pu être détectée dans les inscriptions ibères, par la nature même de ces inscriptions le plus souvent brèves et leur contexte (dédicaces, formules funéraires, comptes commerciaux etc.), l'affixation dans le verbe de plus d'un actant (à la différence du latin par exemple, qui ne marque que les changements de sujet), à savoir le sujet et l'objet, suffit à justifier la caractère pluripersonnel du verbe conjugué ibère : ainsi dans l'exemple plus haut cité de *(ba)niekarse* qui exprime, comme en basque, le sujet de 1^{ère} personne du singulier *(-)n-* et l'objet de 3^{ème} personne de pluriel *-se* « (si) je les apportais ».

7) Le préfixe modal d'hypothèse *ba-* a été reconnu, par analogie avec le basque, dans cet exemple *baniekarse* (correspondant au basque *banek(h)artzi*, ou dialectalement *-tza* pour exprimer l'objet pluriel de 3^{ème} personne) « si je les apportais » : l'emploi ancien de la formule hypothétique réduite avec le seul préfixe *ba-* (sans *baldin* « hypothèse » qui l'accompagne dans les formules courantes *baldin ba-* « si oui » et après la négation pour *ezpaldin ba-* « si ne... pas ») est connu en basque par l'une des rares citations verbales des textes médiévaux conservés, *on bazendu* (1110, 1240) « si vous trouviez bon ».

3. 3. Le verbe « être » en ibère et en basque

Le basque exprime le verbe « être » de deux manières : 1° en emploi absolu et auxiliaire premier de mode réel *izan* (suppléé par *egon* « rester » dans les seuls dialectes ibériques pour représenter l'espagnol *estar* par opposition à *ser*), 2° en conjugaison de mode « volitif » par l'auxiliaire second **edin* (dont les formes nominales sont inusitées).

Rien dans les citations des inscriptions ibères ne semble correspondre directement au premier auxiliaire basque *izan* et ses formes conjuguées, probablement très anciennes en basque. « Etre, se trouver » (*estar* en espagnol) a été reconnu dans le radical ibère **eke-* du mot conjugué au présent *take* « il se trouve », et ce dernier comparé à l'auxiliaire basque ibérique de substitution *egon* : sinon sémantiquement vu leurs valeurs de sens assez vagues, rien ne rapproche vraiment ces termes, et le voisinage serait bien plus apparent par exemple avec *ekin/egin* si le sens de ce verbe n'était « faire, agir », transitif par définition et sémantiquement exclu. Aucun verbe basque connu dans le champ sémantique de « être, se trouver » n'est vraiment susceptible d'être formellement rapproché de cet **eke* ibère. Ce qui y ressemble le plus est le suffixe modal de futur-potentiel (potentiel moderne, futur en souletin)

–*ke* régulier au transitif (sur le radical –*du-* « avoir » *baduke* « il est possible qu’il l’ait, il l’aura »), suppléé par –*te* dans quelques formes d’intransitif (*date* ou *dateke* « il sera »).

Ce même verbe **eke* a été identifié dans l’inscription ibère suivante, transcrite ici en majuscules et orthographe basque actuelle (sauf « y » de l’original maintenu) :

ALORRILTU/I.BELAS’BAIS/EREBAN.KELTARR/ERKERYLAYE/TEIKEOE
N. ERYI

D’après l’interprétation phonétique, morphématique et sémantique proposée par L. Silgo Gauche, cette inscription funéraire contient : 1) le nom du défunt ALORRILTUN (-I final pouvant être lu –N) ; 2) celui de son fils BELAS’BAISER ; 3) le terme EBAN « fils » (ailleurs EBANEN avec le suffixe génitif possessif –*en* « fils de ») ; 4) le segment correspondant à « urne funéraire » KELTARRERKER ; 5) un segment de phrase AYE TEIKEOEN contenant l’adverbe de lieu AYE (dans d’autres textes ARRE : ce dernier serait proche, n’était la vibrante forte, du génitif archaïque basque de démonstratif, aspiration non inscrite en ibère en plus, *hare* dont dérivent, par changements phonétiques simples et addition dialectale de –*n* analogique, les modernes *hebe*, *hemen* « ici »), segment que L. Silgo Gauche a pensé d’abord correspondre à l’habituelle formule latine des inscriptions funéraires *hic situs est*, opinion qu’il met en doute en définitive, de même que la présence d’un mot OE correspondant au basque *ohe* « lit » et le sens verbal de « gésir, être couché » (pour lequel le basque a un verbe ancien très différent *etzan* et parfois anciennement *etzin*, sans relation possible avec *ohe* « lit, couche ») ; 6) le verbe *eke-* « être » conjugué dans TEIKEOEN, pour lequel la possibilité d’une correspondance est en cours d’étude, selon L. Silgo Gauche, avec une forme verbale rare du biscayen signalée par Azkue *daikeoen* (c’est en apparence un présent à forme relative ou « conjonctive », ou de l’auxiliaire intransitif second **edin*, ou même de *jeiki* « levé » dont la conjugaison ancienne a laissé quelques formes figées comme *aika* « lève-toi » ; en basque l’infixe verbal –*o-* serait un datif singulier) ; 7) le segment ERYI considéré comme forme participe (suffixe –*yi* : voir ci-dessus) d’un radical verbal –*er-*, correspondant au latin *situs* « mis, placé ».

Ce radical –*er-* serait-il celui qui est resté dans des formes de conjugaison au présent du verbe basque *izan* « être, se trouver » (*hemen da* se traduit exactement « il est ici, il se trouve ici »), apparemment différentes de ce radical, citées par L. Silgo Gauche : *gara* « nous sommes », *zare* « vous êtes », *dira* « ils sont » ? Il est bien difficile d’en décider, et probablement impossible pour les raisons suivantes : la conjugaison première de *izan* en basque, comme il a été proposé ailleurs (J.-B. Orpustan, « Sur les changements phonétiques dans les formes conjuguées des auxiliaires transitifs etc. », *Lapurdum VIII*, Bayonne 2003 p. 427-455), a dû être logiquement régulière (pour les personnes 3, 1, 2 au singulier et au pluriel : **diza*, *niza*, *hiza* ; *dizade*, *gizade*, *zizade*, d’où logiquement *da*, *niz/naiz*, *hiz/haiz*, *dirade/dira/dire*, *girade/gira/gara*, *zirade/zira/zara* (dans le segment –BAN il y aurait déjà une forme réduite de *bada* avec *da* « il est » *da*), avant de subir dans le long temps (des millénaires) les altérations phonétiques (la seule vraiment importante est l’altération sans doute progressive de la sifflante intervocalique par les étapes phonétiquement logiques –*z-* > –*d-* > –*r-*) et réfections analogiques relativement simples qui ont abouti aux formes modernes dialectalement divergentes pour les personnes 1 et 2 de pluriel (entre parenthèses les formes hispaniques) : *gira* (*gara*), *zira* (*zara*). Est-ce que dans ce processus d’altérations, plus marquées en zone ibérique, un vieux radical non pas –*iz-* mais –*er-* a pu jouer un rôle ? C’est à la rigueur possible, quoique indémontrable, du moins dans l’état actuel de l’étymologie basque générale et celle de la formation de la conjugaison.

Le second auxiliaire intransitif basque **edin* serait peut-être reconnaissable sous la forme ibère *eten*, et la ressemblance est ici frappante compte tenu des équivalences phonétiques déjà signalées : non distinction en ibère des occlusives sourdes et sonores *t=d*, indifférenciation relative en basque de l’aperture vocalique (s’y ajoute la tendance à la

fermeture devant nasale) *en=in*. Cet auxiliaire ibère a été reconnu dans une forme de conjugaison auxiliée ou « périphrastique » comme BITIRROKEBETENSE à première vue fort énigmatique ne serait-ce que par sa longueur syllabique : on peut détacher 4 éléments constitutifs avec le verbe *erroke* « donner » et un pronom datif préfixé *bit-* « à lui » : *bit-irroke-beten-se*. Quoique le datif basque se suffixe (ou s'infixe) toujours en conjugaison basque, l'écriture ancienne du basque, encore au XVII^e siècle et plus tard, liait le participe suivi de l'auxiliaire en un seul « mot ». Mais on n'utilise en basque les seconds auxiliaires que dans la conjugaison « aoristique » (avec l'emploi non du participe accompli ou inaccompli, mais du radical verbal nu « non aspectif »), et dans ce cas le préfixe *b-* (marque personnelle ou modale ? voir ci-dessus) n'est employé qu'à l'optatif : *b(ih)oa* « qu'il parte » et avec l'auxiliaire en périphrase ayant remplacé l'ancien emploi absolu *joan bedi* de même sens. La finale nasale de *-beten-* dans le correspondant basque **bedin* est impossible, puisque l'optatif présente toujours le radical verbal (précédé de la marque modale de 3^eme personne *b-*) nu, sans suffixation possible, la nasale finale étant la marque des « conjonctifs » : au présent *joan dadin* « pour qu'il s'en aille ». La nasale finale de ces formes dites « subjonctives » avait tendance à disparaître en ibère *-te(n)* sauf devant consonne *-tense*. Il se peut que l'emploi et la répartition des auxiliaires aient varié en basque aussi depuis 2000 ans. Définir ces variations, si elles ont eu lieu, reste à l'heure actuelle du domaine de l'incertain au mieux, de l'impossible au pire, même avec le secours, lui-même largement incertain en ce cas, des inscriptions ibères.

4. La phrase

La recherche des significations des lexèmes inconnus et identifiés comme tels après analyse à partir de mots basques, si possible anciennement attestés, reste la voie d'approche privilégiée des ibéristes pour tâcher d'aboutir à une compréhension au moins partielle des fragments de textes ibères. Si sur ce point un certain nombre de certitudes semblent bien établies, la marge des hypothèses et des erreurs éventuelles reste encore large (Pour les références lexicales voir : *II. Lexique et toponymie*), d'autant plus que l'étymologie basque est elle-même très déficiente hors des emprunts latino-romans, et que les risques de confusion sont grands, en raison notamment de l'importance de ces emprunts latino-romans difficiles à identifier et des variations dialectales dans le lexique basque.

4.1. Le texte suivi du plomb d'Ampurias I cité plus haut, découvert en 1988, est composé de 39 mots formés de 240 signes. L. Silgo Gauche en propose une lecture et une traduction en espagnol à partir de comparaisons avec des mots basques, hors des noms propres. En voici les éléments dans l'ordre du texte, restitué ici en majuscules avec les graphèmes correspondant à l'écriture basque habituelle :

La série initiale, (NE)ITIN :IUNZTIR :TAUTI(N)KOTE :K'A(TULA)TI'EN BANIT'IRAN, est comprise comme une salutation (en termes latins ce serait quelque chose comme « Par Jupiter ») suivie de noms de personnes et de fonction : « Salut. De la part de Tautinko » (le *-TE* final est la marque d'ablatif : voir ci-dessus la morphologie ibère) « commissionnaire de Katulatio » (« Catulatio » est un nom de personne gaulois).

BIURRTIKIZEN : nom de personne au génitif, « de Biurrtikiz », est complément antéposé du terme complexe qui suit BERRISET'ITIATIN, dont le sens proposé par hypothèse est « la nouvelle moisson (production) de saison », *-ATIN* étant compris comme le basque *adin* « âge » et selon le contexte « temps, saison ».

-SET'ITI- (dans BERRISET'ITIATIN) est comparé d'abord à des mots basques divers d'emploi souvent dialectal comme *zezi* « dompté » (qui est une variante locale du commun *hezi* de même sens : ces formes basques en *-i* sont des perfectifs ou participes dits « passés » traduits ici comme tels), *zitz* « fêtu » (variante dialectale pour le commun *zotz*), *zizari* (et variantes) « lombric, ver », *zizka* dit aussi *siska* etc. « ver du bois, vermoulure »,

zizkirra « broussailles », *zizterr* traduit par « chorizo », sens donné par Azkue en expliquant que c'est un emploi particulier du sens général de ce mot pour « tout morceau de forme allongée », et dont *ziztorr* « aiguille de glace » est une variante avec son sens dialectal secondaire de « chose menue » : à part *hezi/zezi*, il est évident que tous ces mots ont un élément sémantique et formel commun, avec de plus des réfections analogiques expressives ayant rapport au « petit, menu ». Mais la formation et la (ou les) base(s) étymologique(s) de ces mots restent à ce jour non établies. L. Silgo Gauche les écarte, ainsi que le vocabulaire collectif végétal suffixé en *-di* (réduction du plus ancien *-doi*, quant il ne s'agit pas du qualifiant *-ti*), pour proposer en définitive, mais comme « très incertain » avec raison, le rapprochement avec la série expressive et dialectale *zitzi, xitxi, txitxi* etc. généralement au sens de « viande », mot du langage enfantin avec son typique redoublement (de même *lolo* « lait », *mama* « boisson » etc.) même s'il a été employé dans le vocabulaire adulte avec la dépalatisation augmentative (et ici de nuance péjorative). Pour dire proprement « viande, muscle (viande maigre) » le basque dispose de deux mots très différents : *haragi, ginarri*.

UZK- dans UZK'ARRE est mis en relation avec le basque *uzki* «postérieur, arrière d'un corps » ou en toponymie médiévale « d'un bâtiment » (au XIVe siècle *eyherusquie* en graphie et phonétique romanes pour *eiheruzkia* « l'arrière du moulin »), pris au sens temporel mais en réalité figuré, le segment entier étant interprété comme un adverbe « postérieurement », bien qu'on attendît dans un texte de relation commerciale un mot de sens proprement temporel (le vocabulaire basque est particulièrement précis dans ce domaine).

TIEKA verbe à préfixe *ti-* de radical *-EKA-* est relié à la base ibère *EKE « être, se trouver » (voir ci-dessus) présent dans d'autres inscriptions comme ARRETAKE (« ici se trouve »), et une comparaison est établie avec le nom et verbe (participe) dialectal **ekandu* « coutume, accoutumé » dont la formation et l'étymologie sont cependant très incertaines, car il est bien improbable que le suffixe de participe *-du* se soit ajouté directement à un radical-participe **ekan* par ailleurs inusité en ce sens (*izan, egon* font, dialectalement et tardivement, *izatu, egotu*), ou alors **ekan* serait un substantif non conjuguable mais utilisable en forme verbale nominale comme tout substantif en basque.

UKE dans UKE/ATOT'A (la lecture du second élément est corrigée en définitive en IT'A qui renvoie au verbe auxiliaire comme dans (T)ET'AN lu à Ensérune) est commenté à partir du sens de « négation, nier » donné au basque *uk(h)o* et ses dérivés à partir des Proverbes de 1596 : cependant le substantif *ukho* est défini par Oyhénart (1657) au sens précis d'« avant-bras » que confirme le composé *uk(h)ondo* « coude » (littéralement « fond de l'avant-bras »), si bien que *ukho egin*, littéralement « faire avant-bras », sens gestuel pour *zin egin* (avec *zin* « serment »), a pour sens premier « jurer », acte qui se fait sans doute depuis longtemps en portant l'avant-bras au front. Par omission de la négation le sens le plus courant est devenu « jurer que non, nier » ; si bien que l'analyse étymologique et sémantique donnerait raison à L. Silgo Gauche qui interprète ce terme comme « approuvé », à quoi on peut ajouter la précision « par serment ».

Dans T'IRRATIZUKIKA, avec suffixe ibère d'ergatif *-ka* pour un substantif T'IRRATIZU- qui donnerait donc le sujet de la phrase (le sens attribué est « ceux qui ont en charge »), le segment *-KI-* est interprété comme la marque de pluriel et comparé au basque *-k* qui est cependant en basque marque d'ergatif d'indéterminé, et pluriel de nominatif seulement dans l'emploi des dialectes ibériques pour *batzuk* « des » : dans les dialectes basques aquitains le pluriel nominatif ou absolutif de *bat* « un » est *batzu (-e)k* s'ajoute pour l'ergatif, ce qui indique que la marque première de pluralisation lexicale était ici *-zu* (1545 *copla batzu* « des couplets ») ; l'addition du suffixe *-k* (absent aussi dans l'alavo-biscayen de Lazarraga vers 1560) a été sûrement analogique. Le basque possède des vestiges d'un emploi suffixé de *-ika* « un, isolé » dont on ne sait s'il peut être mis en relation avec l'ibère : dans le commun

hamaika, *hameka* pour « onze », littéralement « dix-un », et en toponymie médiévale dans quelques noms (1082 *ibargorocika*) dont *Etxenika* (1366 *echenique* en forme romanisée) pour des maisons toujours en position séparée, isolée.

IT'IKORRZUN est compris comme une forme verbale passée (suffixe *-n*, qui pourrait noter aussi dans un contexte basque adéquat une forme relative) « que vous lui envoyiez » : les éléments lexicaux sont le pluriel de 2^{ème} personne *-ZU-* identique en basque (à date antique ce devait être un vrai pluriel, et non un singulier-pluriel de déférence : cependant le pluriel de déférence basque serait à date précoce dans l'inscription d'Iruña-Veleia, si sa datation est confirmée), et le radical verbal basque *-IGORR-* « envoyer » (participe *igorri* « envoyé »). La difficulté est que le verbe basque au passé aurait un sujet personnel préfixé en *z(in)-* (dès le Moyen Age : 1240 *bazendu* « si vous l'aviez » dans une expression figée déjà ancienne de plusieurs siècles avec « vous » singulier), et que *-zu* suffixé serait un objet ou un datif : le passé *zigorrrzun* serait en basque « il vous l'envoya (à vous) » (l'objet pluriel « les » est marqué dans ce cas par un affixe supplémentaire précédant le datif *-zu-* : *zigorrrzkizun*).

T'INK'AR, qui nomme le complément antéposé de l'élément suivant, est comparé à *zingarr* au sens de « lard » (« viande de cochon » au sens général, en espagnol « tocino » : dans Voltaire 1620 *ourdaya*) : ce sens général dialectalement courant (Larramendi 1745) est donné assez improprement en premier par Lhande et Azkue, car *zingarr* nomme d'abord précisément le « jambon », mot dérivé en français de « jambe » (en espagnol « pierna » de même sens et par extension « gigot » etc., du latin *perna* « cuisse de porc, jambon »), comme selon toute apparence *zingarr* en basque est en relation avec *zango* « jambe », et son dérivé *zangarr* de même sens et d'emploi plus étendu (« trognon » etc.) dont ce doit être une variante par fermeture vocalique devant nasale et dissimilation *zangarr* > **zengarr* > *zingarr*). Ce qui devait être l'objet du commerce dans l'Ibérie antique comme dans l'Espagne ancienne et moderne pouvait être de préférence ce qu'on nomme « le jambon ».

ZIT'IRR(a)KARRKAN : ce segment complexe dans lequel L. Silgo Gauche propose de voir le radical d'un verbe correspondant à *ek(h)arr* « apporter » (participe *ekharri* « apporté » : voir ci-dessus BANIEKARRZE), est traduit par approximation « (ils) ont nommé un vendeur (chargé de vente) ». On ne serait pas loin, malgré la longueur du segment et à titre de simple curiosité, d'un verbe basque au passé (imparfait avec les deux affixes : préfixe *z-* et suffixe *-n*) à peine reconstruit : **ziterakarrkan* « il les lui apportait » avec objet pluriel préfixé *-it-* (comme dans *zituen* « il les avait »), radical partitif *-erakarr-* (la vibrante du préfixe partitif *-era-* ne peut cependant être forte), datif dialectal de 3^{ème} personne de singulier *-ka-* (comme dans l'auxiliaire dialectal *zitzazkan* pour « ils le lui étaient »).

IZ :BERRTEIKE :ITURRUTAN : ces trois mots séparés par les deux points (:) habituels des inscriptions (venant après NIKOKAIATAI interprété hypothétiquement au sens de « paiement »), sont identifiés successivement 1) le premier à *hitz* « mot, parole », 2) le deuxième à un verbe précédé du préfixe de répétition *berr-* ainsi dans la plupart des dialectes basques dans *berrogei*, *berrehun* pour « quarante, deux cents » (littéralement « vingt à nouveau », « cent à nouveau » : il s'agit vraisemblablement du radical de *berri* « nouveau », passé dialectalement à *birr-* par analogie probable avec *bi* « deux »), traduit approximativement et pour la cohérence du texte par « il l'a confirmé », 3) le troisième à *ithurri* « source, fontaine » (voir ci-dessus) à l'inessif *-tan* (en basque ce serait un inessif indéterminé, à moins que l'occlusive *-t-* n'ait tenu ici comme très souvent et pas seulement en basque le rôle d'une consonne « de liaison » ou « antihiatique »). Si ce segment était lu séparé du contexte, un locuteur basque capable d'un minimum d'analyse textuelle y lirait, le radical verbal archaïque bien connu *-in-* pour « donner, faire », ou même *jin* « venir, pousser » (pour les plantes en particulier) conjugué au présent de 3^{ème} personne avec un suffixe *-ke* de futur-

potentiel, et au premier terme non *hitz* « mot, parole » mais, dans la cohérence sémantique avec « source, fontaine », le vieux radical *iz* « eau » qui a laissé divers composés lexicaux et toponymiques en basque : IZ BERRDEIKE ITURRUTAN « l'eau reviendra (ou : reviendrait) dans la fontaine » (!), au lieu de « il a redit (ou : redira) sa parole à la fontaine ».

Vient ensuite, après LEBOZBAIT'AN compris comme un nom de personne sujet d'une nouvelle phrase, le très long segment : (-)TUBAT'IRRAKATERRIT'AN. Le début incomplet (-)TUBA n'est pas identifiable selon L. Silgo Gauche. Ensuite -T'IRRAKARR-, reprenant le mot ou segment vu plus haut, indique l'auteur de l'action « celui qui vend » ou « qui fait la transaction », et le segment final -ITERRIT'AN un verbe conjugué comprenant le pronom « complément indirect » (sa place en préfixe exclut, du moins en basque, un bénéficiaire au datif : ce serait un objet pluriel de 3^e personne) IT(I)-, un radical verbal - (E)RRI- et un auxiliaire -(E)TAN. L'interprétation de l'ensemble est gênée par le segment non verbal selon toute apparence mais incomplet et inanalysable en l'état ITE---RR qui vient plus loin. Le radical verbal -(E)RRI- est compris par hypothèse au sens de « demander », à quoi rien ne semble comparable dans les verbes basques connus.

SALIR (suivi du segment incomplet ITE---R) comme dans d'autres inscriptions est rapporté au basque *sari* « prix » et sens voisins (en dérive celui de « récompense » commun dans la langue moderne. Pour la correspondance possible de ce terme avec *sal* « vendre » voir **II. Lexique**.

BANTERRAN est compris, en relation avec le sens donné au terme suivant (T'INEBETAN), comme exprimant une mesure : rien n'y correspond à première vue en basque dans le périmètre sémantique des « poids et mesures » (même si des mots ont dû se perdre en même temps que l'usage). Le segment -NT- devrait se comprendre -ND- (sonore après nasale) dans le cadre normal de la phonétique basque et même ibère.

BANIT'IRRAN : c'est le mot désignant, comme au début du texte, le « chargé de vente » ou « commissionnaire » de la transaction dont il est rendu compte, sujet du verbe qui suit avec son complément d'objet antéposé. L'ordre S(ujet) O(bjet) V(erbe) est tout à fait régulier en basque, mais le sujet n'a apparemment ici aucune marque particulière, ce qui ne serait possible en basque que pour un nom propre (nom de personne) ou un syntagme indéterminé sujet d'un verbe intransitif, et qui ne semble pas être le cas ici.

ZALAKER, qui serait donc le complément normalement antéposé du verbe suivant, est compris à partir de la variante *zaragi* du mot basque *zahagi* « outre, peau de bouc », comme une forme ancienne ayant perdu sa vibrante finale. Il resterait à faire l'analyse de la formation étymologique de *zahagi*, qui a l'apparence d'un dérivé en -gi, vu l'inappropriation au contexte des mots basques dialectaux de forme proche (*zalagarda* « tromperie, faute, bruit », *zalakar* « balle des céréales, croûte »).

ITIRROKETET'AN : avec le préfixe IT- compris comme l'équivalent d'un complément d'attribution (il a été déjà noté qu'en basque le datif est obligatoirement suffixé et que seul l'objet direct absolu peut se préfixer dans le verbe transitif : voir ci-dessus T'IRRATIZUKIKA), c'est une forme du verbe ERROKE (voir ci-dessus), qui reçoit selon le contexte le sens de « donner ». Le dernier élément TET'AN étant donné comme le verbe auxiliaire nécessairement transitif, ce qui précède serait un participe, avec cette fois encore l'inadaptation à un parallèle avec le basque ou sans doute toute langue voisine connue, la forme nominale du verbe ne recevant aucun préfixe d'actant, à l'inverse du verbe conjugué, sauf à supposer justement que l'ensemble constitue une forme simple conjuguée sans auxiliaire (notons qu'un passé basque imperfectif de *eman* « donner » comme *zematzazkieten* « ils les lui donnaient » ferait avec un datif pluriel *zematzazkieten* ou *zematzazteeten* qui n'est pas sans quelque parenté formelle). Le syntagme complet signifierait « le commissionnaire lui a donné une outre ».

IRRIK'A : IUNZTIRIK'A sont deux noms de dieux (le second est au début du texte) juxtaposés, tous deux en fonction de sujet à marque ergative (on les a retrouvés dans d'autres inscriptions) « IRR- (agissant), IUNZTIR (agissant) », du verbe et du complément qui suivent. Par commodité et imitation du « complément d'agent passif » roman, l'ergatif basque est expliqué approximativement avec la préposition « par »

ZIKITE : BAZIRR : l'analyse du premier terme conduit L. Silgo Gauche à y voir en dernier ressort un verbe conjugué avec préfixe d'objet de 3^{ème} personne du pluriel, un radical verbal *-ki-* en relation avec le basque archaïque *-(g)i-* « faire, donner », dont ce pourrait être ici un « subjonctif » à valeur de votif, avec omission du suffixe *-n* porté par d'autres inscriptions, « qu'ils (les dieux IRR- et IUNZTIR) te donnent ». On note encore la coïncidence apparente de ce verbe et du passé basque *zegite(n)* « ils le faisaient », en valeur de subjonctif « qu'ils le fissent », avec la marque finale d'ergatif pluriel *-te*, le préfixe *z-* de passé (comme en basque), et l'omission du *-n* final (il y a des zones dialectales basques sans suffixe de passé, et le suffixe *-la* de complétif aujourd'hui obligatoire est omis dans l'exemple basque le plus ancien connu, la lettre navarraise de 1415 : *jakizu... dute* « sachez ... (qu') ils ont ») ; au présent à valeur de subjonctif le basque fait *dagiten* « qu'ils le donnent, qu'ils le fassent ».

Reste l'objet de ce souhait exprimé dans le terme BAZIRR, ou selon d'autres lectures BAZIR. Des divers rapprochements proposés par L. Silgo Gauche pour trouver un correspondant basque direct à ce terme, rapproché aussi de ZALIR au sens de « argent, monnaie » (voir ci-dessus), le plus prometteur est celui du verbe *irabazi* « gagné, gain », *irabaz*, *irabazte* « gagner », qui est manifestement un ancien factitif à préfixe *ira-*, construit sur un radical *-baz-* aujourd'hui par ailleurs inusité en basque (dans le biscayen *batzai* « récolte » la base est sans doute le nom verbal *batze* « réunir »), dont le sens ne pouvait être que quelque chose comme « obtenir, avoir, bénéficiaire » et nominalement « produit, avoir, bénéficiaire, avantage » et peut-être aussi « faveur » qui irait très bien dans une salutation finale, équivalent d'une formule classique comme « que les dieux te favorisent (donnent faveur, avantage) ».

Le dernier mot du texte répète le nom de personne gaulois (« Catulatio ») du destinataire supposé qui était dans l'adresse initiale, ici compris comme génitif : K'ATULAT'IEN « de Catulatio ». En basque souletin, depuis les premiers textes suivis connus qui sont du début du XVII^{ème} siècle (Sauguis, Oyhénart), la forme de génitif vaut aussi prolatif « pour Catulatio », sans le suffixe terminal *-(ren)tzat* des autres dialectes, ce qui semble bien être un archaïsme. En souletin KATULATIEN vaudrait donc « pour Catulatio », qui achèverait le message par l'expression directe de l'envoi au destinataire.

4.2. La comparaison entre deux phrases courtes ibères et ce que seraient les phrases correspondantes en basque, malgré le caractère anachronique et sans doute gratuit d'une telle comparaison, permet de mettre à jour et de faire ressentir à la fois les proximités probables, aujourd'hui soulignées par tous les spécialistes, et les distances entre l'ibère « antique » et le basque « moderne ».

a) Acte d'achat de blé (1^{ère} section du plomb d'Ensérune):

En ibère : KATUBARR-EKA. ZIZPI. BARRKEIKE. KALIRIKE. TUNTIKE.N

Le sens proposé, avec le verbe sous-entendu rétabli, est : « Catumaros (a acheté) les sept mesures de blé au prix de N... »

En basque les premiers termes auraient pour correspondants : GATUMARR-EK ZAZPI ARKA GARI-AK ... Cette construction basque en apparence inversée (au lieu de ZAZPI GARI ARKAK) est extrêmement courante dans la langue parlée, et on dit ordinairement *zazpi baso arnoak* « les sept verres de vin » etc. : les compléments « de blé, de vin » fonctionnent alors comme des qualifiants postposés et normalement déclinés de

«mesures» (*arka*), «verres» (*baso*), ces mots antéposés eux-mêmes restant sans marque de cas comme dans toute séquence «nom + qualifiant». En doublant le suffixe et en l'ajoutant aussi à l'apposition –IKE (...) –IKE, l'ibère fait une sorte d'accord «à la mode latine» (ou romane) que le basque n'utilise pas, en ne marquant que le dernier terme. Aucun mot connu du basque au sens de «prix, valeur» ne s'apparente à TUNTI- si ce n'est à la rigueur *duin* des dialectes hispaniques, qui a des sens assez divers en relation avec la notion de «mesure» comme «tant (que), capable, digne, suffisant, proportion», laissant supposer que c'est en réalité un héritier du latin *dignu*. A moins que le dernier terme du segment n'ait été, selon sa place logique et son initiale *t-/d-*, un verbe à radical *und-* sans correspondance directe en basque toutefois (les plus proches sont les verbes **edun* «avoir, recevoir» et *hunki* «toucher»).

b) Inscription sur stèle funéraire :

En ibère : BAISSETAS ILTUTAS-EBAN(EN)-YI ZELTAR-BAN-YI : BERR-BEIN-ARI EUKIAR-YI KAU EKAS TA LOITE KARRI EUKIAR ZELTAR-BAN-YI BAZIBALKAR YBARR-YI

Le sens possible proposé est le suivant : «Ceci est la tombe de Baizetas fils d'Ildutas (.) Basibalcar l'umar (sic : en espagnol «el umar» comme équivalent de YBARR-YI) disposa ce lieu, érigea et plaça la pierre du lieu de la sépulture».

En basque: BAISSETAS ILDUTASENAREN (-*enaren* «de celui de» équivaut à *semearen* «du fils de») ZILOA : BERRIPINLARI EGOITZA HAUR ERAIKI TA LOTU (ZUENA : auxiliaire ajouté), HARRI (vaut en basque *harrizko* «en pierre») EGOITZA ZILOA, BAZIBALKAR UMARRA.

Si YBARR- se transcrit bien phonétiquement UMARR-, ce dernier élément correspond exactement au composé de *ume* «petit, enfant» et de *arr* «mâle», composé aujourd'hui inusité mais parfaitement régulier; en basque ce pourrait être aussi un nom de provenance ou d'origine suffixé en –*arr*.

Les phrases obtenues, compte tenu non seulement des variations phonétiques, morpho-syntaxiques et lexicales inévitables pour deux espaces linguistiques éloignés dans l'espace et le temps, mais aussi de toutes les incertitudes des transcriptions graphiques et des définitions sémantiques, ne sont pas, aux yeux du lecteur actuel, sans une assez étrange et très incomplète ressemblance.

Conclusions

Avec deux difficultés importantes au départ, à savoir d'une part qu'on ne connaît encore que très imparfaitement ce qu'étaient la langue ibère et ses variantes ou dialectes dans l'Antiquité et qu'on ne sait encore que peu de choses de l'ibère avec certitude, d'autre part que la langue basque, malgré sa très grande ancienneté aujourd'hui admise par tous les spécialistes pour ses traits fondamentaux, n'est connue avec précision, hors d'une série assez courte de lexèmes et de composants ou affixes repérés dans les inscriptions antiques d'Aquitaine et d'Espagne, qu'à partir de quelque mille ans après l'extinction de l'ibère, la comparaison de ce qu'on sait des deux langues permet de proposer quelques conclusions.

1) Des traits essentiels, au plan phonologique et morphologique, qui sont communs aux deux langues, les différencient fondamentalement, aussi bien de l'univers linguistique grec et latin, donc roman, que des autres langues dites «indo-européennes» de l'Europe, celtiques, germaniques ou slaves. Pour avancer sur ce point, il reste sans doute à établir d'abord des comparaisons fines de l'ibère avec les autres langues anciennes non gréco-latines du pourtour méditerranéen (le mythe de la «Phénicie» cher au comte Garat ou des Carthaginois conquérants de l'est hispanique, le ligure, l'étrusque...) et de fixer le degré éventuel des parentés ou des influences entre ces langues et l'ibère.

2) Des différences elles aussi importantes, qui apparaîtront sans doute mieux par la collation systématique de tous les éléments comparables dans les deux langues (voir **II Lexique** et **III Toponymie**), compte tenu, pour le basque, de tout ce qu'on sait ou qu'on suppose avec de bonnes raisons être redevable à des changements (sous influence extérieure ou par modification interne) survenus dans les derniers siècles, tout aussi frappantes à première vue, suggèrent qu'il y a entre la langue ibère et la langue basque bien plus que des disparités d'ordre simplement dialectal, telles par exemple que celles qui opposent, aux deux bouts de l'espace bascophone, l'alavo-biscayen ancien et le roncalo-souletin.

3) La grande stabilité morpho-phonétique observée par tous les spécialistes dans la langue basque depuis un demi-millénaire (les premiers grands textes publiés le sont au XVI^e siècle) et bien au-delà pour les fragments médiévaux très significatifs dans leur éparpillement et leur brièveté, les leçons de l'onomastique médiévale (un millénaire de citations écrites), la facilité relative pour définir le plus souvent les changements apportés au basque par le voisinage latino-roman (encore que la recension systématique et exhaustive n'en ait pas été faite, ce qui est tout compte fait surprenant), et inversement ceux que le basque a fait subir aux emprunts directs au latin durant leur longue période de contact, au temps même où l'ibère reculait et disparaissait devant la latinisation, tous ces faits permettent de déduire que ce qu'à juste titre on peut nommer le « paléo-basque » de l'Antiquité, à peu près dépourvu de témoignages directs, ne différerait pas grandement, pour les traits essentiels (hors emprunts), de la langue historique classique.

On est d'autant mieux autorisé à conclure provisoirement que l'ibère et le « paléo-basque » contemporains d'il y a 2000 ans et plus n'étaient pas que des langues voisines par la situation géographique, *grosso modo* l'est de l'Hispania avec une partie du golfe du Lion en Gaule pour l'ibère, le nord-ouest de la rive gauche et de la vallée moyenne de l'Ebre pour le basque, et jusqu'à la Garonne pour sa version « aquitaine ». Elles partageaient des traits phonétiques et morphologiques ou communs ou à divers degrés voisins qui les différençaient semble-t-il profondément de l'univers linguistique environnant, au moins pour ce qui est du monde grec et latin. Les correspondances lexicales et la comparaison toponymique vont dans le même sens. Il n'est pas moins raisonnable de penser, dans l'état actuel des connaissances selon les spécialistes, aussi bien sur l'ibère que sur ce « paléo-basque », que les deux langues étaient néanmoins assez profondément différenciées, comme l'étaient hier, par comparaison approximative, le gaulois et le latin ou le grec, aujourd'hui l'anglais et l'allemand.

*
* *

II. Lexique

Introduction

La liste des noms de personne ibères du fameux bronze d'Ascoli découvert au siècle dernier contient des éléments nombreux dont la ressemblance avec des mots basques avait frappé les linguistes, et parmi eux L. Michelena. Pour apprécier cette ressemblance il convient de prendre en compte les changements ou alternances phonétiques (occlusives sourdes et sonores, apertures des voyelles) signalées dans la 1^{ère} partie (**I. Phonétique et morphologie**). Il est évident que certains des composants de ces anthroponymes ibères ont, avec les spécificités phonétiques signalées, toute l'apparence d'être ou identiques ou très proches de mots basques connus de l'onomastique ancienne ou du lexique commun (on ajoute entre parenthèses une lettre –o existant dans quelques mots basques de forme voisine):

abarr, ager, aker, alorr, anarr, arrbi, arrki, atin, atun, aurr, aster, aurr, balarr, bas(o), belaurr, beles, belz, berr, berron, biurr, borrh(o), ekarr, eten, eter, iar, iaun, ike, ikorr, inte, izkerr, iur, kalturr, korro, lako, laurr, lor, nalbe, orrtin, sarr, (-)tarr, urrke, uztain, zakarr, zaltu, zeken, zor, zozin...

La découverte et la lecture des autres inscriptions ibères et les progrès dans leur compréhension permettent aujourd'hui d'établir une liste assez fournie de correspondances lexicales entre l'ibère et le basque. Dans la même voie toute une liste de toponymes ibères transmis par les écrivains de l'Antiquité, sous des modifications diverses dues à leur langue de référence, le grec pour certains, le latin pour d'autres, a permis à L. Silgo Gauche, après son ouvrage sur le lexique (*Léxico ibérico*, Valencia 1994), de réunir et commenter une abondante toponymie ibère (*Estudios de toponimia ibérica. La toponimia de las fuentes clásicas, monedas e inscripciones*, Valencia 2006, sous presse. Voir **III Toponymie**).

Sans entrer dans un commentaire exhaustif de ces ouvrages et d'autres travaux publiés sur ces vastes thèmes (en particulier le n° 8 de la revue *E.L.E.A.*, Valencia 2007 : voir ci-dessous la Notice bibliographique), qui ne serait pas de notre compétence, du moins en ce qui concerne l'ibère et les langues antiques, sont présentés ici dans l'ordre alphabétique, en première partie un certain nombre de bases lexicales ibères avec leurs correspondances possibles ou réelles avec le lexique basque, classées en 1) coordonnants, 2) verbes et radicaux verbaux, 3) substantifs et qualifiants ; en seconde partie une série de toponymes ibères choisis un peu arbitrairement d'après leur parenté avec des toponymes basques ou l'intérêt du commentaire qu'ils ont suscité.

N.B. Les termes ibères sont écrits en lettres majuscules, avec les équivalents graphiques en écriture moderne des lettres spécifiques de l'ibère chaque fois que cette équivalence en graphie basque a pu être établie (vibrantes *r* et *rr*, sifflantes *s* et *z*), les mots basques correspondants ou comparés en italiques.

1. Coordonnants

BAI dans BAI(TESIR), BAI(TESKI), BAI(TESBI) : *bai* qui est employé en basque au sens de « oui, acquiescement » (en concurrence dialectalement avec *ba*, d'emploi général en préfixe d'assertion verbale, comme aussi en ibère : voir **I. Phonétique et morphologie** : *baniekarrse*), *y* a aussi une fonction de coordonnant dans les formules courantes comme *hori bai hura* « celui-là et aussi cet autre », ou en répétition *bai hori bai hura* « et celui-là et cet autre » ; en préfixe verbal il a en basque une fonction de causatif, entraînant l'assourdissement (affriquement pour les sifflantes) de la consonne initiale du verbe (préfixe modo-temporel ou personnel) *bai(tu)*, *bai(tago)*, *bai(kinuen)*, *bai(tzuen)*, mais sans

modification des consonnes initiales verbales nasales, aspirées et latérales *bai(nau)*, *bai(hau)*, *bai(luke)*.

TA liant deux verbes dans EKAS' TA LOITE « et » a pris en basque moderne la forme *eta* dont on perçoit bien qu'elle est née de l'influence du *et* latin, mais en conservant le *-a* qui était dans le coordonnant ibère, et resté encore tel quel en dialecte biscayen, probablement sans interruption depuis l'inscription chrétienne d'Iruña-Veleia si sa datation est confirmée (JOSHE ATA TA MIRIAN AMA : « Joseph (son) père et Miriam (sa) mère ». Voir **Annexe**).

2. Verbes et radicaux verbaux

La plupart des segments verbaux identifiés dans les inscriptions étant des formes conjuguées, il n'est pas aisé, comme il ne l'est pas non plus en basque, d'isoler la forme exacte du radical correspondant au lexème verbal conjugué. Le question se complique du fait que, du moins en basque, les catégories du verbe et du nom sont peu ou pas différenciées et que les formes nominales du verbe peuvent être identiques au radical conjugué (*eman bat* est « un don » en équivalent français « un donner » ou « un donné »). Le radical verbal ibère est mis entre tirets :

-BEIN- dans (BERR)BEIN(ARI) : le radical isolé dans ce segment (qui serait en basque un substantif à suffixe d'agent *-ari* : voir *I. Phonétique et morphologie*) est comparé à celui du participe basque *ibeni*, *ipini* (variantes dialectales modernes) « placé, situé », avec un préfixe de répétition *berr-*, *birr-* identique en basque (voir plus loin BERRI), le sens complet proposé étant « réparer ». Comme dans tous les participes du même type, le radical verbal est dégagé après suppression de la voyelle marque de participe *-i*, soit *iben* ou *ipin* (utilisé dans la conjugaison 1596 *deminda* avec consonne nasale, nom verbal *ibeintze*, *ibintze* 1643).

-BO- dans (BITI)BO(AN) : le radical de ce verbe conjugué est donné au sens de « situer, placer » et rapproché du basque *emon* forme dialectale pour le plus commun *eman* « donner ». Etymologiquement, ce verbe « datif par nature », a pu avoir le sens de « mettre » (le dérivé factitif *ereman* est « emporter », et « donner » se disait aussi par le radical *-in-* resté dans des formules figées : *dizula* « qu'il vous le donne »). Il a pu aussi avoir intégré dialectalement, et peut-être anciennement, l'infixe-suffixe datif de troisième personne du singulier *-o-* (*demo* « il le lui donne » réduction sans doute d'un plus ancien **dema(i)o*, en 1596 *lemayo* « il le lui donnerait »), quoique le nom verbal soit resté en général *emaite* (1596). L'équivalence des bilabiales B/M est bien attestée, mais le sens du verbe ibère « placer » semble peu compatible avec un verbe datif.

-DU- dans (DA)DU(LA) : la correspondance est apparemment parfaite avec les formes conjuguées basques dialectales de **edun* « avoir » *dau*, *du* etc. Les formules de San Millán de la Cogolla datées du XI^e siècle en sont les plus anciennes citations médiévales, issues naturellement de formes régulières anciennes **dadu* etc. Le suffixe adverbial *-la* est utilisé en basque pour des formes votives ou complétives selon le contexte sémantique et modal (*demala* « qu'il le donne »).

-EBA- dans (BIT)EBA est interprété au sens de « détruire », et peut faire penser en ce sens à *ebaki* « coupé » qui a pu se construire sur un radical **eban*, dans le même rapport qui est entre **edun* « avoir » et *eduki* « tenir, contenir ».

-EKA- dans TIEKA a suggéré à L. Silgo Gauche une comparaison avec le radical du basque dialectal *ekan(du)* « accoutumé », mais sans exclure que ce verbe puisse être rapporté à l'un des deux radicaux suivants :

-EKARR- dans (BANI)EKARR(SE) : identique de forme et de sens au basque *ek(h)arr* « porter, apporter » (participe *ekharri* « apporté »).

-EKE- dans (TA)KE, (TEI)KE(OEN), EK(AS') « être, se trouver » n'a pas ou plus en ce sens de correspondant formel direct dans les radicaux verbaux basques, et le plus proche *(e)k(h)en*, *gen* « enlever » est très loin pour le sens. Dans les dialectes basques

ibériques l'auxiliaire premier *izan* « être, se trouver » dans le sens de l'espagnol « *estar* » est suppléé comme indiqué ci-dessus par *egon* « rester, demeurer » (radical *-go-*). L. Silgo Gauche signale qu'une forme TAKO apparaît en place de l'habituel TAKE sur une inscription lapidaire de Lérida. Pour un rapport possible avec l'élément final de (*jaur*)*egi* « demeure du seigneur » et des composés médiévaux en *-tegi*, voir plus loin les substantifs.

ERROKE dans (G)ARROK, (BIT)ERROK(AN) etc. « donner » n'a en ce sens aucun correspondant basque, les verbes les plus proches étant *errun* « pondre » (le mot roman est issu du latin *ponere* « déposer, mettre »), et peut-être *erran* « dire » (voir ci-dessus *eman/emon*). Le verbe ibère suggérerait de plus un dérivé en *-ki* (*erruki* – indépendamment du dialectal *erruki* « regret, regretté » -, *erraki* ? voir ci-dessus *edun/eduki*).

-ETE- ou -ETI- dans (BITERROKEB)ETE(NZE), (BITERROKET)ETI(NE) « être » serait dans ces formes complexes un radical d'auxiliaire parfaitement compatible avec le radical du second auxiliaire basque d'intransitif **edin* dans les formes conjuguées habituelles: (*egon*) *bedi*, (*joan*) *dadila* (« qu'il reste, qu'il parte » : littéralement « qu'il soit rester », « qu'il soit partir »).

-IKORR- dans IT'IKORRZUN serait le même, compte tenu de l'indifférenciation ibère des occlusives sourdes et sonores, que le radical basque *igorr* « envoyer » participe *igorry* « envoyé » qui s'est longtemps conjugué en basque (1657 *nigorra* « il m'envoie »).

-IN- si ce radical peut être reconnu dans TENIN au sens de « faire » donné dans la version latine de l'inscription (voir *I Phonétique et morphologie*), il rappelle *in-* radical supplétif de *eman* « donner » (pour *jin* voir ci-dessous -N-) ;

-ITE- dans (TIA)ITE(KU) au sens possible de « recouvrir, percevoir » : s'en rapproche peut-être formellement un radical archaïque *-(i)di-* qui supplée *eman* « donner, faire » dans quelques formes conjuguées, et le radical de *itan(du)* employé dialectalement au sens de « demander, avouer, convenir » en biscayen.

-KI- dans ZIKITE a été rapproché de la base *-gi-* de *egin* « faire, fait » : le basque fait au passé *zegiten* (« ils le faisaient ») qui est formellement très proche.

LOITE « placer » correspondrait au nom verbal moderne *lotze* (le suffixe ancien de nom verbal a dû être *-te*) « attacher, lier » qui a divers sens voisins et en particulier « prendre racine » en botanique (en basque le rapport éventuel reste à établir avec *lo* « sommeil, dormir » présent dans l'inscription basque de Veleia-Iruña)

-N- dans (BORROTENBOTE)N(IN) noyau d'un verbe dont le radical complet a dû être au minimum **IN* ou **EN* (voir ci-dessus), signifiant « faire » qui se dit en basque *egin* et qui perd sa nasale en conjugaison. Restent le radical ancien *in* au sens de « donner » (1596 *yndac* « donne-le moi ») et le verbe courant *jin* « venir, pousser, grandir, se faire ».

-S'UMI- dans (BAS)S'UMI(TATIN) participe au sens de « dédicacé » n'a pas de correspondant proche en basque (où « dédicacé, offert » se dit *eskaini* dérivé de *esku* « main ») et ne pourrait faire un radical verbal basque conjugable en raison de sa consonne initiale.

Au total peu de correspondances nettes se perçoivent entre les verbes ibères et le lexique des verbes basques anciens. Mais le verbe tient naturellement assez peu de place dans l'ensemble du corpus des inscriptions ibères découvertes et déchiffrées, et la présence de ces éléments du vocabulaire fondamental probablement très ancien en basque n'en prend que plus de signification quant aux rapports historiques ou étymologiques entre les deux langues.

3. Substantifs et qualifiants

Les noms, substantifs et qualifiants, forment l'essentiel du contenu des inscriptions ibères. On y a relevé une quantité appréciable de termes, compte tenu des variations et incertitudes phonétiques et graphiques, proches de mots du vocabulaire basque connu ou identiques à eux. Les vibrantes sont écrites selon l'usage moderne (« r » pour vibrante faible ou à battement simple, « rr » pour vibrante forte ou à battement multiple »), et,

dans la mesure inégale où l'équivalence est assurée, la sifflante latine ou ibère « s » correspond au basque « z » (*causa* > *gauza*) et « 's » accentué à l'apico-alvéolaire écrite « s » en basque.

ABARR « dix » en basque *hamarr* (on a proposé une relation étymologique avec *abarr* « branche, rameau »).

ADIN, ATIN « saison » correspond au basque *adin* « âge, époque, saison » selon le contexte.

AIDUR « fécond » est rapproché de *aitor* au sens de « terre fertile » en dialectes haut-navarrais et guipuscoan, mot qui demanderait cependant une analyse morphologique et étymologique (suffixe *-orr*).

AIREN « vallée » dans le nom de peuple en latin AIREN(OSII) qui seraient les habitants du val d'Aran ou « Aranais »: la réduction de la diphtongue initiale *ai-* < *a-* existait déjà en ibère, bien avant le temps des premières citations basques, 845 *in arano* dans une formule latine (ce nom de lieu étant resté actuellement Arano, il faut supposer que ce n'est pas une simple latinisation, mais une suffixation basque en *-o* comme dans des toponymes médiévaux de la zone aquitaine Berrio, Luro, Zabalo etc.), 1025 *in aranea*, 1087 *arana* ; le changement phonétique d'ouverture vocalique devant nasale est plus problématique au moins en basque.

AIUN(I) a pu être rapproché de *jaun* « maître, seigneur » (on a lu aussi *iaun* dans le bronze d'Ascoli : voir ci-dessus).

AKER basque *ak(h)err* « bouc » fait partie des termes apparentés au basque lus aussi dans les inscriptions antiques d'Aquitaine (*aherbelste deo* serait « au dieu bouc noir » : voir la Notice bibliographique).

ALLAV-(ONENSES) serait composé d'un premier élément identifié avec le basque *alha* « pâture, paître ».

ALORR a le correspondant basque *alhor* « pâture » (écrit avec interprétation de la latérale basque aspirée « lh » par « r » dans 1279 *borçarorreta*, et par « ll » dans la formule latine de 1027 *in allor*).

ALUZ « artisan » en basque *arotz* « forgeron » ou « charpentier » selon les dialectes (la base semble être le radical *ar-* « action, faire »).

AMBA « mère » comme *ama* en basque.

ANAI dans le nom de personne (NP) ANAIO'S : en basque le mot a une voyelle finale organique *anaia* ou *anaie* « frère » dans les citations médiévales (on le trouve aussi comme d'autres NP en toponymie 1014 *anayçoz*, 1229 *jaun de anaye*).

ARRANES, ARRANE sont rapprochés du basque *arrano* « aigle » (en toponymie basque nom de montagne 992 *arranotageta* pour *arranotegieta* « lieu de séjour des aigles » ou avec *hegi* « lieu de la crête des aigles »).

ARRKI « lumière » correspond bien, si le sens est avéré, au basque *argi* « clarté, clair, lumière ».

ARRS « ours » en ibère et le basque *hartz* de même sens ont sans doute un terme équivalent en celte qui a été proposé comme étymon du mot basque.

-ARTAN dans (AB)ARTAN, rapproché du basque *arno* « vin » (et aussi dialectalement *ardo*, *ardu*), dont le pèlerin de Compostelle Aymeri Picaud avait donné vers 1140 une forme apparemment latinisée *ardum*, correspond exactement au mot *ardan* « vigne » documenté en toponymie basque depuis le XI^e siècle (1093 *ardanz*).

ASGAN(DIS) (pour le suffixe voir ci-dessus la déclinaison) est conservé avec peu de changement (fermeture vocalique devant nasale) dans le basque *azken* « dernier ».

ATA « père » en ibère comme en basque ancien (moderne *aita*) et d'autres langues (turc) forme un curieux composé avec qualifiant dans ATABELS « père noir ».

AU'S- premier élément dans AU'S(ESKEN) est rapproché du basque *auzo* « voisin, voisinage », malgré la sifflante qui semble d'articulation différente (*hauts* est « cendre »). Il y a aussi en basque divers noms de montagnes (Hauza, Auzoxipi en Navarre et Basse-Navarre), et d'autres toponymes médiévaux (Auzku) où l'élément *auz-* semble une variante du plus commun *aitz*, *aiz-* « rocher » (Izpegi « bord du rocher » col au pied de l'Hauza). Les toponymes anciens font plus souvent allusion à la topographie des lieux qu'à la notion de « voisinage », ce qui n'exclut pas le sens de « voisinage » selon le contexte.

BAI (homonyme du coordonnant : voir ci-dessus) est « cours d'eau, rivière » en ibère, exactement comme dans l'ancienne toponymie basque (Baialde, Baïgorry, Bayonne...), avant de s'être transformé en *ibai* en basque moderne sans doute par analogie avec *ibi* « gué » ou *ibarr* « vallée ».

BAIS(ER) aurait un radical comparable au basque *baso* « forêt, bois » et le mot basque résulterait d'une réduction de diphtongue (voir ci-dessus) par ailleurs fréquente ; il n'y a pas trace de diphtongue dès le Xe siècle dans les citations toponymiques basques les plus anciennes de *baso* ou de sa forme régulière de composition *basa-* (*bassobauzo* 928, *basahuri* 1025, *bassaburua* 1192 : le toponyme médiéval Basaburu « limite des bois » est l'un des plus répandus en toute zone basque hispanique ou aquitaine).

BARR- souvent identifié à *ibarr* « vallée » (voir ci-dessous) a eu un emploi spécifique en onomastique basque médiévale ou directement (1010 *barreta*, 1385 *etchebar*) ou sous la forme superlative *barren* (1064 *murubarren*) : le sens donné par la topographie est « intérieur, le plus à l'intérieur ».

BARTA'S a fait penser au basque *ardatz* « fuseau » : les alternances entre les initiales avec ou sans consonne bilabiale b- ne sont pas rares en onomastique et lexique basques.

BASI « serviteur » dérivé dans BASER, aurait ainsi, « par hypothèse », perdu la consonne initiale pour aboutir au basque dialectal *azi* (écrit *asi*) cité dans les Proverbes en biscayen de 1596 et traduit en castillan par « criado » au sens de « serviteur ». Mais cette correspondance ne semble pas sémantiquement recevable : le terme basque *hazi* est au sens propre et premier « semence », avec divers sens secondaires « descendance, progéniture, race », en participe du verbe *haz* « nourrir, élever » (d'où d'autres dérivés dialectaux comme *hazkurri* « nourriture », *hazkuntza* « élevage » etc.) ; le sens « serviteur » pris par l'espagnol « criado » est également secondaire (le premier est « enfant, élevé »).

BEDA- est comparé au basque *bide* « chemin » dont la forme de composition régulière est *bida-* (947 *bidaorry* qu'on peut supposer construit avec *gorri* « rouge » : voir plus loin).

BEL, BELA-, BELES, BELS ont la même base que le basque *bel-* « noir » qui fait le qualifiant *beltz* « noir », les noms *bele* « corbeau » (forme de composition *bela-* qui peut être confondue avec *belar* « herbe »), *belatx* « corneille », peut-être *belatz* « épervier » fréquents en onomastique basque médiévale.

BEKORR ibère « jument » est reconnaissable, avec le rapport *k/h* (voir *I. Phonétique et morphologie*), dans le basque *behorr* de même sens (par assimilation dialectalement *bohorr*).

BELAURR « front, face » après réduction de diphtongue se retrouve dans le basque *bel(h)arr* de même sens (sans rapport avec l'homonyme ou paronyme *berar/belar/bedar* « herbe »).

BERRI « nouveau, neuf » documenté en toponymie antique (formes diversement latinisées « Iliberris » etc.) est identique en basque.

BETAN, -BETIN après perte de nasale se retrouverait dans le basque *bete* « plein » dont la forme de composition régulière est *beta-*.

-BI en fin de composé au sens de « position » est mis en rapport avec le basque *-be* « bas, situé en bas », au même sens dans les dérivés abondants en toponymie médiévale *-behe, behe, behe(i)ti* ; mais l'écart sémantique est grand entre « position en général » et le sens premier très précis de « bas » (le sens dialectal de « sol » est secondaire).

BI « deux » comme en basque.

BIKI- est identifié au basque *begi* « œil » dans le nom de personne BIKIBELS qui serait le surnom « œil noir » comme le surnom médiéval basque de 1258 *beguy urdina* est « l'œil (gris) bleu ».

BILBIL- en plusieurs noms de lieux ibères est en basque un redoublement de *bil* « réuni, arrondi » qu'on trouve en lexique et onomastique médiévales basques sous les formes 1072 (*in more*) *bilibilea*, 1178 *biribila*, moderne *biribil* « rond ».

BIOS ibère est identifié au basque *bihotz* « cœur », comme il l'avait été déjà dans les inscriptions antiques d'Aquitaine.

BISCARGI toponyme (voir ci-dessous **III. Toponymie ibère et toponymie basque**) contient d'évidence le mot basque commun *bizkar* « dos, croupe, sommet » très répandu en toponymie basque ancienne, de l'Espagne à l'Aquitaine (Bizkarreta, Bizkartze, Biscarrosse etc.). Le même terme a constitué le nom de personne ibérique ARBISCAR, peut-être nom d'origine, qui a tout d'un toponyme (« sommet pierreux », comme le médiéval ARZUBIAGA 1025 est « le lieu du pont de pierre »).

BIURR « tors, tordu » correspond parfaitement (sauf l'aspiration) au basque de même sens *bihurr*. La correspondance établie par S. Pérez Orozco (« Sobre la posible interpretación... » : voir la Notice bibliographique) entre ce terme, le numéral basque *bi* « deux », et le préfixe de *berrogei* « quarante » (littéralement « à nouveau vingt », préfixe qui semble sur le radical du qualifiant *berri* « nouveau ») est des plus incertaines, même au plan des radicaux primitifs *bi-*, *birr-* et *berr-* dont l'étymologie, si elle est faisable, reste à faire.

-BOLO (second élément dans URKABOLO) serait une forme ancienne ou une variante phonétique du basque *buru* « tête, sommet » toujours documenté sous cette dernière forme en basque (1025 *Hazpurua*).

BOR- dans divers noms de personne ibères, avec l'alternance de la bilabiale initiale (voir ci-dessus), est donné au sens de « chien » qui est en basque *or* et se lit peut-être dans l'anthroponyme de 1103 *don orra* (en Basse-Navarre on dit *ihiztorra* « le chien de chasse » avec vibrante forte).

BORSTE, BORS « cinq » est identique au basque *bortz* (1279 *borçarorreta* « le lieu des cinq pâtures »).

BUIS'TIN « argile » ne diffère du basque *buztin* de même sens que par la diphtongue initiale qui a pu se réduire avant les citations médiévales (1200 *buztinceco*).

BUN-, MUN- de divers noms de lieux ibères (MUNIGUA, MUNDA, BUNYOL, BONO) serait oronyme au sens de « colline » comme le basque *mun(h)o* et sa probable variante ancienne *bun-* (1160 *bunos*).

BURDI en toponymie ibère (BURDOGA) et aquitaine (BURDIGALA) est donné au sens de « sanglier » et ce pourrait être, avec l'alternance initiale habituelle *bu-/u-*, une meilleure référence à ce mot basque que ORRTIN (voir ci-dessus).

EG- dans quelques toponymes (EGARA) pourrait correspondre à *hegi* « crête, bord » très productif en toponymie basque aussi bien en premier terme de composé (1025 *hegilor*) qu'en second (1053 *çumelhegui*), ce qui suggère que des noms ibères à terminaison -GI ou -IGI pourraient en être rapprochés (voir **III. Toponymie**).

EKARR « toit » a été identifié à un mot basque *egar* qui apparaît dialectalement dans quelques composés comme *egarbe* « avant-toit » (littéralement « bas de toit »), *egarzola* « fondations d'une maison » (littéralement « base de toit »), *egargei* « lattes du toit » (littéralement « matière pour le toit »). L'identification est cependant incertaine, parce que

dans ces composés la base (serait-ce *hegi* « bord, sommet » ? voir plus loin EUKI) semble être la même que dans *hegal* « aile » avec aspiration dans les dialectes non hispaniques et variation de latérale à vibrante en composition; d'autres dérivés ou composés au sens de « aile, plume, toiture » ont une sifflante comme *hegatx*, *hegaztegi*, (*h*)*egats*, *hegatx* etc., où on peut à la rigueur supposer une ancienne forme suffixée comme *(*h*)*egartze* avec réduction du groupe consonantique. En basque *egarr-* est la base de *egarri* « soif, assoiffé », sans rapport de sens apparent avec la notion de « toit, maison ».

ENNE(GES) aurait pour premier élément *ene*, en basque (qui ne connaît pas de double consonne intervocalique) « de moi » et donc « mien », qui est un génitif archaïque du personnel de 1^{ère} personne *ni* « moi », comme l'est toute la série des déterminants personnels en basque (*ene*, *hire*, *gure*, *zure* « mien, tien, notre, votre », et plus tardivement créé sur génitif en *-n* le pluriel *zuen* « votre »). En supposant le même emploi nominalisé d'un génitif, ce personnel a pu être proposé pour expliquer le vieux prénom « Eneko », dont le patronymique régulier « Enekez, Enekiz », quoique peu documenté, ressemble étrangement au mot ibère. Les citations aquitaines comportent ENNE(BOX).

ERT- dans ERTER, USEKERTÉ est rapproché du basque *erdi* substantif au sens de « moitié » et radical-participe au sens de « mis bas, enfanté » dérivé du même réseau sémantique, dont la forme de composition est précisément *ert-*.

ESTO a une forme proche de *asto* « âne », qui a eu aussi une variante à consonantisme plus complexe *arsto*. Compte tenu de la fermeture des voyelles qui se produit devant sifflante la forme basque, conforme à la citation antique aquitaine ASTOILUNNO (cette forme latinisée à l'ablatif prise telle quelle aurait en basque moderne le sens de « âne sombre » ! bien qu'on ai reconnu dans le second terme l'ibère *illun* « ville » : voir plus loin), devrait être logiquement antérieure à l'ibère.

ESKERR ou IZKERR dans divers noms de personnes (ISKERBELE'S ABARESKERR) a deux correspondants basques selon l'articulation de la sifflante : *ezkerr* « gauche » (surnom fréquent en onomastique médiévale basque 1024 *garcia eskerra*), et *eskerr* « remerciement, grâce » (ce dernier terme, comme *eske* « quête, demande », semble en relation avec *esku* « main »).

-ETER- composant de noms de personne comme ETERINTU est proche de *ederr* « beau », fréquent comme second terme de composé en onomastique basque médiévale, toponymie (924 *larrehederra* « la belle lande ») et anthroponymie (1120 *garcia ederra* « Garcia le beau »).

EUKI- dans EUKIAR- « édicule », EUKILU « compartiment », trouve une analogie phonétique et sémantique dans le second élément *-egi* de *jauregi* « demeure de noble » (littéralement « de seigneur »), et plus souvent avec une dentale de liaison *-degi* (après nasale) ou *-tegi* (après sifflante), jamais attesté cependant comme terme autonome, avant la généralisation relativement récente de la mécoupure d'époque moderne (*-tegi*).

-GALA, KALA- (voir plus loin pour l'ibère les entrées en K- et la question des occlusives dans *I. Phonétique et morphologie*) composant de plusieurs toponymes, de BURDIGALA aquitain (« Bordeaux ») à KALAGURRIS (« Calahorra »), compris comme « hauteur », a ses correspondants basques de même sens aussi bien dans le lexique général (dérivé *garai* « situé en haut ») que dans la toponymie ancienne (1034 *garaio*, 1300 *garatea*). Le rapport étymologique avec la base pré-indo-européenne GAL-/KAL- (on lui devrait entre beaucoup d'autres « Calpe » en région valencienne) variante du très répandu GARR- « rocher » (voir ci-dessous KARRI) est probable.

IBI compris en toponymie ibère au sens de « eau » (voir **III. Toponymie**) peut être expliqué aussi par le basque *ibi* « gué » qui a été naturellement très productif en toponymie ancienne (1024 *versibia* « l'autre gué ») une époque où la plupart des cours d'eau se traversaient « à gué ».

IKA a un correspondant basque dans des composés de formation archaïque, en numéral « un » dans *hamaika* « onze » (littéralement « dix un ») et en toponymie « isolé » (Etxenika « maison isolée »).

IL, ILI, ILDURR, ILTU, ILTUN, ILTIRR, ILTURR : quoique la base ibère la plus répandue soit ILI (voir **III. Toponymie**), l'ensemble de ces formes ibères, et de même –URRI, est expliqué au sens de « ville », c'est-à-dire sans doute avec plus de précision sémantique « habitat groupé », dont le basque *iri* et ses variantes dialectales et anciennes *uli*, *uri* seraient en quelque sorte les héritiers. Plusieurs remarques peuvent être faites pour la sémantique et la phonétique. 1° Il est sûr par d'innombrables exemples médiévaux, que le sens en basque était simplement « lieu habité », isolé (c'est alors l'équivalent parfait du latin *villa* « demeure rurale » et toujours traduit par ce mot dans les textes latins avant le XIV^e siècle) ou plus ou moins groupé. 2° Le sens secondaire porté en basque par *iri* « proximité, voisinage » (dans le lieu et par extension dans le temps) dérive très probablement du premier (on n'en a aucun témoignage médiéval vérifiable), ce qui fait que l'ibère –IRI ou –URI relevé dans des toponymes ibères comme SUBURI peut très bien s'expliquer comme en toponymie basque par le sens premier (1040 *zubiria* « l'habitat (près) du pont »). 3° Le changement du phonème ibère représenté en graphie selon les temps et les lieux par les digraphes –LT-, –LD- ou simplement –L- à la vibrante simple basque –r- ou sa traduction en basque par cette vibrante presque dans tous les cas et toutes les zones (zone occidentale où apparaît au Moyen Age *uli* en concurrence avec *uri*) pose un curieux problème pour plusieurs raisons : il a été très justement remarqué que cette vibrante diffère en basque du –rr(-) fort non seulement par le nombre des vibrations ou mode d'articulation, mais aussi par le « point d'articulation » (cf. S. Pérez Orozco, « Sobre la posible interpretación... » in *E.L.E.A.* 8, p. 107), si bien qu'on se demande quel a été le rapport phonétique entre les groupes ibères –LD- et –LT- et la vibrante faible basque et déjà ibère –R- ; autrement dit si tous ces graphèmes simples ou complexes –L-, –R-, –LD-, –LT- n'ont pas été la traduction d'un même phonème déjà proche pour le mode et le point d'articulation du basque –r- de *iri* sinon même identique à lui : « un unique phonème, une classe de latérale de type rétroflexe, recueillie imparfaitement dans les inscriptions latines », ou, selon le point de vue adopté par L. Silgo Gauche, « une latérale forte ». 4° Il se trouve en effet que la distinction entre –r- et –l- est pertinente en basque dans des séries lexicales bien définies (*ere*, *e(h)e* ou *ele*, *euri*, *euli*, *ala*, *ara*, *olo*, *oro* etc.), mais que la confusion des deux phonèmes a continué durant la période médiévale, ou dans des textes et usages romanisés (en Soule « Iribarren » basque contre « Libarrenx » roman pour le même lieu), ou sous la plume de scribes également romans des administrations (1160 *oleguer* pour « Orégue », 1249 *sant peray* pour « Saint-Palais », du latin « Pelagium »), sans compter la difficulté dans l'apprentissage linguistique des enfants bascophones pour distinguer les deux phonèmes, vibrante faible et latérale. 5° Enfin dans le basque même la vibrante douce –r- devant consonne devient latérale, depuis sans doute très longtemps : *gari* « blé », *galepherr* « caille » (littéralement « caille des blés »), *erdara*, *erdaldun* (cité ainsi en 1300) etc.

INSTAN- composant de noms de personnes ibères est rapproché de *ezten* « dard » en basque (dans les citations aquitaines ESTENCO avec un suffixe apparenté au diminutif basque et ibères –KO).

INTI- composant de noms de personnes ibères a été comparé au basque *handi* « grand ».

ITUR(RI)-, ITURRU-, TUR- composants de termes et toponymes ibères sont très proches du basque *it(h)urri* « source, fontaine » (945 *lamiturri*), qui n'est pas cependant comme on a pu le proposer parfois un dérivé de *ur* « eau » toujours avec une vibrante faible qui s'amuit en composition (1102 *ugaizeta*, 1333 *huvidia*). Le second élément est écrit avec –u final dans l'inscription du plomb d'Ampurias I commentée par L. Silgo Gauche (article sous presse : voir **I. Phonétique et morphologie**): ITURRUTAN. Ici le mot, qui serait exactement

un inessif indéterminé en basque moderne, est au complet, avec une variante finale *-urru* du plus grand intérêt pour l'analyse étymologique, puisque sous les deux formes *urru* et *urri* (variante finale vieille de 2000 ans si l'on en croit le témoignage de l'ibère !) le mot basque a le sens premier de « insuffisant, peu abondant, pauvre » (surnom en 1100 *garcia urria* « Garcia l'insuffisant »), en second de « gratuit », ce qui donne par hypothèse un composé de *it(h)a-* « goutte, écoulement » (*ithaixur* « gouttière du toit » composé avec *ixur* « verser ») et *urri/urru* « peu abondant », pour le mot basque et peut-être ibère *it(h)urri* au sens de « source ».

KAKU « crochet » est conservé dans les formes basques dialectales *gak(h)o*, *kako* de même sens, et par extension « clef, serrure ».

KALIR « blé » est proche du basque *gari* de même sens, qui suppose en plus de l'équivalence *r/l* la perte d'une vibrante finale faible (comme à l'époque moderne pour *haur* > *hau* « celui-ci », *hirur* > *hiru* « trois » etc.).

KALTUR peut se retrouver avec équivalences phonétiques normales dans le basque dialectal *galdur*, *galdor* « crête, sommet, faîtage », qui semble fait sur un radical *gar(a)* (voir ci-dessus GALA) au sens de « hauteur ».

KARRI est « pierre » en ibère comme en basque avec l'équivalence d'initiale occlusive ou aspirée (voir **I. Phonétique et morphologie**), le terme étant probablement dérivé de la base KARR-/GARR-.

KARRKOSKAR peut être analogue au basque dialectal (biscayen) *arkosko* « gravier », du moins pour le premier élément *ar-* forme réduite et ancienne de *harri* « pierre » (voir ci-dessus) ; le mot basque est un composé avec *kosko*, *koxkorr* « morceau, débris » et par extension de sens « petit, trapu ».

KESSE nom de lieu a été rapproché de *gisats* « genêt » forme exclusivement biscayenne du commun *isats*, qui a une variante phonétique *jats* : mais ces deux formes sont si abondamment et anciennement attestées en toponymie basque (1072 *yssaxiarraga*, 1110 *jassaracune*, 1249 *jatsu*, 1264 *ytsassu*), la seconde probablement due (avant le XI^e siècle) à une disparition de la première sifflante par effet de dissimilation, et la forme *gisats* sans attestation ancienne connue née d'une prothèse d'occlusive assez banale, que le rapprochement n'est sans doute pas recevable. Si le contexte s'y prêtait le terme *gatz* « sel » serait plus proche.

-KOITE dans (ILTU)KOITE (pour le premier élément IL- voir ci-dessus) peut correspondre au basque *goiti* « situé en haut » (dérivé de *goi* « haut » comme *goien* « le plus haut »), souvent employé comme second élément en toponymie ancienne (991 *iuargoiti*).

K'OKOR rappelle le basque *gogo* « esprit, pensée », en supposant non seulement l'équivalence des occlusives, mais aussi la perte de vibrante finale (voir ci-dessus) ; formellement *gogorr* « dur, dureté » est plus proche, quoique sans rapport apparent de sens, et avec vibrante forte.

-KORI, KORRI-, -GURRI assez fréquents en toponymie ibère (voir **III. Toponymie**) sont identifiés au basque *gorri* « rouge » toujours à vibrante forte en toponymie (1070 *mendigorria* « le mont rouge »). Mais *gori* avec vibrante faible était peut-être la forme primitive au sens de « rouge » puisqu'on le trouve ainsi dans l'inscription de Veleia-Iruña et qu'il est resté dans le dialectal *gori* « incandescent » (dont dérive peut-être le sens secondaire « abondant ») et le composé, sûrement très ancien, *burdingori* « fer rouge ». Le même élément -KORI- en général avec la vibrante simple qui ne semble pas donc une variante ou une erreur graphique, a été trouvé dans plusieurs toponymes aussi bien ibériques (HELBOKORIS, ILARCURIS) qu'aquitaines (BAICORIXO). La sifflante finale (une suffixation en *-iz* ?) était encore présente en toponymie basque médiévale : en Labourd 1150 *larungoriz*, en Mixe 1551 *bidacoritz*.

LACE(TANI), que le second élément signale comme un nom de peuple latinisé, aurait en premier élément un terme qui se retrouverait dans le basque *lakañ(a)* (palatalisation dialectale de *lakain*) au sens général de « parcelle de quelque chose, quartier de fruit, branchette, mèche » etc. On pense plus raisonnablement à la base *lak(a)* hydronyme indo-européen et pan-européen qui se trouve aussi en basque au sens de « confluent » en dialecte roncalais et en toponymie comme hydronyme (« Laka » affluent de la Nive en vallée d'Ossès).

LAKERR- quoique lu dans les noms de personnes ibères ressemble beaucoup à *lak(h)arr* « gravier » qui a formé divers troponymes basque anciens.

(-)LAKU(-) composant de noms de personnes ibères est comparé au basque *lagun* « compagnon ».

LAUR- correspondant au basque *laur* « quatre » est l'un des noms de nombres ibères identiques au basque.

MENTE-, MENDI- se retrouvent dans le basque *mendi* « mont » attesté ainsi dans tous les documents depuis le XI^e siècle.

(-)NABARR(-) a été relevé dans plusieurs noms ibères et correspond probablement au basque *nabarr* « bigarré, de couleur variée » toujours utilisé en ce sens dans le lexique basque, et fort courant en toponymie basque où il a dû donner « Nabarra » le nom de la « Navarre » (quelles que soient les altérations que ce nom a pu subir dans les usages dialectaux locaux).

*OLONI en premier élément du toponyme OLON(TIGI) serait resté dans le basque *orein* « cerf », ce qui indique des différences vocaliques assez importantes ; il est même curieux qu'un toponyme cité en 1047 *oreriuiia* «le gué des cerfs » (la forme de composition *ore(i)r-* de *orein*, comme *jaur-* pour *jaun* « seigneur » est régulière) ait changé par assimilation vocalique en un siècle à 1126 *ororibia*, se rapprochant ainsi de la forme primitive supposée.

OSO « loup » comme le basque *otso* (avec fricative *oso* est en basque « tout, entier ») est reconnu comme composant de divers noms de lieux ibères comme il l'avait été dans des citations aquitaines : c'est l'un des termes les plus productifs en onomastique générale, et basque en particulier depuis les plus anciennes citations médiévales (nom de personne 1027 *oxsoa de artesana*, nom de lieu 1034 *osxagauia*).

ORRTIN a été proposé comme une forme ancienne du basque *urde* « cochon » (voir ci-dessus BURDI), bien que la finale *-in* soit difficile à justifier en basque même en déclinaison ; le mot correspondrait mieux pour la forme, avec les variations phonétiques connues entre ibère et basque, au mot *urdin* « bleu, gris » écrit ainsi (parfois aussi *ordin*) dès l'Antiquité.

OTOBE(SA) aurait pour premier élément un mot ibère OTOBE- correspondant au basque *ot(h)e* « ajonc épineux », lequel en composition ou dérivation apparaît en général anciennement sous la forme régulière *ot(h)a-* (992 *oteizo*, 1025 *otazaha*, *otazu*, 1119 *othasac*).

SAI- composant de S'AITABI (voir III. **Toponymie**) est compris comme le basque homonyme *sai* « vautour », mais celui-ci aurait pu avoir anciennement un sens plus général de « oiseau de proie » si l'on en croit le nom de la maison médiévale de Chéraute en Soule écrit au XIV^e siècle *sayhabiaga* « le lieu des nids de vautours », conforme à la topographie du site, moins pour les « vautours » que pour des faucons ou autres petits rapaces.

SAKARR correspond au basque *zaharr* « vieux » (934 *zaharra*).

S'ALIR « argent, monnaie » est proche du basque *sari* « prix, récompense », avec une même sifflante apico-alvéolaire initiale. On peut se demander si le radical verbal *sal-* « vendre » (participe sur le modèle latin *saldu* « vendu ») n'est pas de même origine.

SALTU-, SALLU sont identifiés au basque *zaldi* « cheval ». On ne peut s'empêcher, du moins en toponymie médiévale basque, de noter que si *zaldi* n'est guère

identifiable avec certitude (à l'inverse de *behor* « jument »), son paronyme d'origine latine *zaldu* (de *salto* « défilé, espace montagneux ou en friche non cultivé », mais aussi d'autres sens « pâturage, herbage, grand domaine ») y a une grande fréquence comme en toutes zones romanisées. Reste à savoir si ce terme, utilisé déjà dans le latin du 1^{er} siècle avant J. C. au sens de « mont » (*saltum Pyrenæum* chez Cornelius Nepos), et créé sans doute plus tôt, avait pu s'étendre dans l'espace méditerranéen au temps des inscriptions ibères.

SANI, malgré une différence de sifflante initiale (dorso-alvéolaire en basque), est comparé au basque *zain* « gardien » (homonyme *zain* « nerf »), avec dialectalement une chute de nasale *zai*. La même forme ibère SANI comprise comme « enfant » (noms de personne 'SANIBELSE, 'SANIKO sur des modèles connus aussi dans les inscriptions aquitaines) peut se retrouver avec une articulation apicale de la sifflante dans le basque *sehi* « enfant », et par extension de sens comparable à l'espagnol *criado* « personne de service ».

SEBE(LACI) aurait en premier élément un terme *sebe* comparable par hypothèse au basque *sabi* dont l'un des sens secondaires est « pépinière, semis », mais qui a aussi une variante *sarbi*, le tout, avec de plus des changements vocaliques inhabituels, rendant l'identification plus qu'incertaine.

SELTAR, SELDAR, SILTAR « tombe, sépulture » en ibère est comparé au basque *zilo* « trou, dépression de terrain » (fréquent dans ce dernier sens en toponymie médiévale) ; mais il y a quelque difficulté à cette identification : le sens du mot basque qui semble purement géographique en toponymie, la prédominance du segment ZEL- dans les inscriptions ibères (selon L. Silgo Gauche la possibilité d'une articulation palatale de -L- indiquée par la graphie -LT- expliquerait la fermeture vocalique à ZIL-). La forme dialectale basque ibérique *zulo* sans doute secondaire est presque aussi anciennement attestée que la première (978 *silo*, 981 *cilleguieta*, 1077 *zuloeta*), toutes deux sans variation dans les dialectes modernes.

SIGARRA toponyme serait le même que le basque *sagarr* « pomme » : la voyelle finale -a ne serait pas ici l'article défini *sagarra* « la pomme » (on le trouve ainsi en anthroponyme-surnom médiéval, et le déterminant a été reconnu ailleurs dans l'inscription antique IBARRA), peu acceptable en emploi absolu et déterminé au moins en toponymie basque (1217 *sagardia* « la pommeraie »), mais la réduction d'un suffixe ancien -RA (c'était en basque ancien la forme précisément du déterminant après voyelle thématique -a : toponyme *ezpondara* au XIV^e siècle du latin *sponda*).

SILABUR celtibère « argent » par une étape supposée *SILAUUR se retrouverait dans le basque *zil(h)arr* de même sens dont la provenance celtique est établie.

SISBI « sept » en ibère n'est pas loin du basque *zazpi* de même sens ; mais la citation *sespe* prise au court lexique noté par l'Allemand Arnold von Arff à l'extrême fin du XV^e siècle, vu la phonétique et la graphie très approximatives de la transcription dans ce texte, ne peut pas argumenter pour l'ancienneté de cette forme, et pour une identité primitive des deux voyelles, puisque *çaçpi* est déjà imprimé en 1533, et est très probablement la forme basque la plus ancienne. Le tout n'est pas sans analogie avec le radical indo-européen *hepta-/septe-*.

SORI-, SURI- : selon la nature de la première voyelle ces éléments de l'onomastique ibère (et aquitaine) peuvent correspondre en basque soit à *zori* « oiseau » (moderne *xori* par palatalisation hypocoristique), qui a cependant l'inconvénient de ne jamais être cité ou reconnu dans l'onomastique médiévale basque, soit à *zuri* « blanc » qui y est au contraire, et en anthroponymie (1102 *galindo zuria*) et en toponymie (1035 *arazuri*).

SORSE qui apparaît dans quelques inscriptions a été rapproché du basque *zor(t)zi* « huit ».

SOSIN ibère par rapport au basque *zezen* « taureau » (attesté ainsi en onomastique médiévale) offre un schéma vocalique qui implique, si le mot basque procède de la forme ibère, un processus d'ouverture et d'assimilation vocaliques *-o-i- > -e-e-*.

SUBURI aurait pour premier élément *SUBI identique au basque *zubi* « pont », et ressemble aussi étrangement (et davantage avec une forme dialectale ancienne *uri* pour *iri*) au toponyme médiéval *zubiri* « domaine, ville (près) du pont » (avec article dans une formule latine de 1135 *ultra pontem de zubiria* : voir ci-dessus ILI, IRI).

SUKURR au sens possible de « poutre » est comparé au basque *zurrun* (dialectalement *zurruin*) « poutre, poteau » décomposé en *zurrun* : on attendrait plutôt un composé *zur-oin* « pied de bois », le renforcement de la vibrante étant sans doute alors dialectal ; la vibrante faible s'efface plutôt en composition, dans les noms d'arbres *zuhatz*, *zuhain*, *zuhamu*, *zukoitz* ou même avec une épenthèse « de liaison » *zutabe* « pilier » etc. Cette forme de composition *zu-* serait peut-être une voie d'explication pour SUKURR ibère, avec un second élément *-kurr* ou *-(k)urr* à définir.

TARRA- dans TARRAKO (qui a laissé son nom à « Tarragone ») au sens de « pré » a été rapproché du basque *larra-* forme de composition régulière de *larre*, dont le sens bien connu aussi bien en toponymie médiévale que dans le lexique moderne est « lande inculte » et seulement pas extension de sens « pâture libre » (mais jamais « pré » ou « pâture close » qui se dit par *soro* et d'autres termes en toponymie médiévale et lexique moderne) : le basque a en effet interprété par *l-* des initiales occlusives dentales sans doute de nature particulière (gréco-latin *theca* « étui » > basque *leka* « gousse » ; de même avec dentale sonore *diverti* > *liberti* etc.).

-TIKI tenu pour « suffixe d'abondance » en ibère, très fréquent en toponymie (voir **III. Toponymie**) est rapproché de la postposition basque *-tegi* définie comme « lieu de » : si l'équivalence est acceptable phonétiquement, il n'en va pas de même pour le sens et l'emploi, puisque le sens de *-tegi* (quand ce n'est pas en toponymie une forme de *-(h)egi* « bord, crête » avec une dentale de liaison ou antihiatique) est précisément dans les nombreuses citations médiévales « lieu où habite (Untel) », comme celui de *-egi* dans « Jauregi » (« demeure du seigneur » : voir ci-dessus EUKI-), et que c'est selon toute apparence une forme du même avec dentale de liaison, sans exemple d'un emploi absolu de l'une ni de l'autre avant l'époque moderne où *tegi* résulte manifestement d'une mécoupure, toutes deux citées exclusivement en composition depuis les premiers textes connus (1071 *jaureguiaga*, 1070 *arraigtégi*). Si l'on excepte le suffixe qualifiant *-ti* (voir ci-dessus *goiti*) ou locatif en toponymie par réduction de *-toi*, les suffixes d'abondance en basque médiéval sont très différents (*-(a)zu*, *-tsu*). L'emploi de *-egi* (forme de *hegi*) en ce sens, proposé sans doute par approximation par les commentateurs, n'est pas vérifiable, ni en onomastique ancienne, ni en lexique basque moderne.

UKE- a pu être rapproché du basque *uk(h)o* dont le sens premier en basque est « avant-bras » et qui a pris par extension les sens de « serment, abjuration » (voir *I. Phonétique et morphologie*).

UMAR, -M'BAR dans plusieurs noms de personnes ibères (BEREIM'BAR, UMARBELES) est identique pour le premier élément (voir *I. Phonétique et morphologie*) à OMBE-, UMME- des inscriptions aquitaines, qui a été reconnu dans le basque *ume* « petit (d'un animal ou autrement), enfant » bien attesté en onomastique basque médiévale (1100 *açeari umea*) toponymie comprise (1101 *ur humea*).

URRKE-, URRKA- serait « or » comme le basque *urrhe*, la parenté phonétique très partielle de ce mot avec le latin *auru* ne permettant guère, comme il a été proposé parfois, d'en faire un emprunt latin.

URSO- correspondant au basque *urzo* « pigeon » (dont dérive la forme dialectale *uso*) a pu être proposé comme composant de noms ibères comme URSAO, BURSAU (avec l'équivalence *u-/bu-* à l'initiale).

USK- est rapproché du basque *uzki* « partie arrière, derrière » présent en ce sens dans la toponymie basque ancienne.

La certitude des équivalences, formelles et sémantiques, de ce glossaire qui peut être dit sans excès « ibéro-basque » n'est pas toujours solidement établie, et elle peut se trouver en partie confirmée (ou peut-être infirmée) pas des travaux ultérieurs. Mais elles peuvent déjà permettre d'envisager que l'ibère aurait été, dans le champ connu des langues antiques, celle qui partageait le plus de points ou d'éléments, phono-morphologiques et lexicaux, communs avec le basque, faute de savoir pourtant ce que fut exactement, sinon par déduction raisonnable mais aux résultats partiels, le basque de la période antique.

*

III. Toponymie ibère et toponymie basque

Introduction

La toponymie ibérique transmise généralement par les auteurs grecs et latins, souvent maintenue à l'époque moderne sous diverses modifications phonétiques, a été depuis longtemps commentée, et en dernier lieu dans les *Estudios de toponimia ibérica. La toponimia de las fuentes clásicas, monedas e inscripciones* de L. Silgo Gauche (sous presse, Valencia 2006) que l'auteur a eu l'obligeance de me communiquer. Cet ouvrage analyse 373 toponymes cités depuis l'Antiquité, situés dans l'espace considéré comme ayant été celui de la langue ibère et de ses variantes, lus dans les inscriptions monétaires ou autres utilisant les cinq langues en usage durant la période ibère, le grec, le punique, le latin, l'ibère, et le celtibère. Une grande place y est accordée aux comparaisons et correspondances avec la langue, le lexique et la toponymie basques, aussi bien dans l'introduction pour la morphologie et la phonétique, que dans l'étude toponymique elle-même et le glossaire des correspondances lexicales proposé dans les « Conclusions », avant la vaste bibliographie qui termine l'ouvrage.

Comme pour les comparaisons linguistiques générales, l'une des principales difficultés de l'entreprise provient du « vide » chronologique, une dizaine de siècles, qui sépare les citations ibères antiques de celles de la toponymie basque, presque toutes médiévales et même pour la plupart postérieures au XI^e siècle. Une méthode de comparaison rigoureuse, très prudente en matière de « reconstruction » d'un « proto-basque » inconnu hors de ces citations, et en attendant les conclusions sûres mais nécessairement limitées attendues de l'analyse étymologique à partir de langues aujourd'hui éloignées mais suffisamment connues pour contenir, lexicalement ou autrement, des éléments communs ou proches, doit permettre cependant, et progressivement, d'aboutir à des résultats pour le moins intéressants. C'est sur ce chemin que L. Silgo Gauche, avec d'autres chercheurs (voir la Notice bibliographique), se lance en proposant ses hypothèses et ses conclusions d'analyse.

Les remarques qui suivent, elles-mêmes largement hypothétiques dans ce terrain des plus difficiles, portent sur quelques-uns des toponymes cités par l'auteur, soit pour leur importance et leur extension géographique (cas de *Murgi*, des composés de *-ildi/-ili/-iri*), soit pour des raisons spécifiques d'analyse morpho-lexicale. Les numéros qui précèdent les toponymes sont ceux de l'ouvrage de L. Silgo Gauche et les toponymes ibères écrits en majuscules.

1. ABARRILTUR : on n'est pas tout à fait sûr s'il s'agit d'un toponyme (opinion de M. de Faria) ou d'un anthroponyme. Dans le premier cas deux explications peuvent être proposées, selon qu'on lit au premier terme, comme déterminant ou complément déterminant du terme correspondant au basque *iri* « habitat » (voir **II. Lexique ibère et lexique basque**) : 1° l'équivalent du basque *hamarr* « dix », la numération étant présente aussi en toponymie basque (1350 Iruri « Troisvilles » en Soule, Irurita « lieu des trois villes » en Navarre, *irursagarreta* cité en 1350 « lieu des trois pommiers », les « Cinco villas » de Navarre etc.) ; 2° *abarr* « branche, branchage » (1027 *abarzuza*).

5. ACIRGI : ce serait selon M. de Faria cité par L. Silgo Gauche un « adjectif à base toponymique ». Avec l'élément final ou suffixe *-gi* difficile à identifier avec précision (en basque suffixe de « matière » *-gi/-ki*, réduction de *-egi* « lieu de séjour » ou de *hegi* « bord, crête » ?) qui forme une grande série de toponymes ibères (voir ci-dessous), la base ACIR- rappelle de près deux termes bien identifiés en toponymie basque médiévale : 1° *agir(re)* dans les citations hispaniques, ou *ager(re)* dans les citations aquitaines, avec vibrante faible dans les formes modernes *ageri*, *agiri* (991 *agirri*, 1094 *agirioz*) ; 2° *akherr* (à vibrante forte) « bouc » (*aker çaltua* 1079).

7. AESO : L. Silgo Gauche propose de comparer la base AE- (suffixée en *-SO*) au basque *ai* « versant » qui forme des composés toponymiques basques bien connus « Aya, Ayalde, Ayarte » (à quoi doivent être ajoutés « Ayerbe » en Aragon, « Aiherra » en Basse-Navarre et d'autres : Aibar, Aiegui etc.) ; le vocalisme et l'absence d'aspiration notée dans l'écriture ibère font penser aussi à *ahetz* très sûrement variante du commun *aitz* « pierre, rocher » (1136 *ahetzcoa*), et qui aurait pu recevoir un suffixe *-o* assez mal identifié pour le sens mais assez fréquent en toponymie basque médiévale en particulier aquitaine (ce qui exclut une influence du castillan médiéval).

8. AIRENOSII : dans ce nom de peuple latinisé au pluriel, la base AIREN a été identifiée au nom pléonastique du « Val d'Aran » dans les Pyrénées, c'est-à-dire au terme si productif en toponymie basque médiévale (*h*)*aran* « vallée », après une réduction de diphtongue *ai-* > *a-* déjà documentée à l'époque antique (SAIGANTA latinisé en SAGUNTUM).

9. AIUNGI (l'un des nombreux toponymes ibères apparemment formés du suffixe ou du composant *-GI* : voir ci-dessus) : dans la mesure où AIUN- a été reconnu aussi comme anthroponyme et comparé au basque *jaun* (voir **II. Lexique ...**), on n'est pas loin de *jauregi* (« demeure seigneuriale ») en supposant que *-GI* est proche ou identique de sens au composant *-egi*, d'où le sens proposé par L. Silgo Gauche « villa de Aiaun ». En toponymie basque on pourrait avoir aussi un nom à trois éléments, avec le suffixe locatif *-un* très employé en toponymie médiévale (1174 *larraun*) et *ai* « versant » (voir ci-dessus AESO).

10. ALAUN : avec *al(h)a* « pâturage » et le même suffixe ou composant de sens locatif *-UN* (*larraun* ci-dessus), en variante après sifflante *-kun* – dans 1268 *arizcun* etc. (en lexique moderne formé par addition de voyelle finale *une/gune* « lieu, espace »), ce nom prend en basque le sens très simple de « lieu de pâture ».

13. ALTHAIA : si cette forme citée dans l'Antiquité en concurrence avec CARTALA et HALTHAIA pour la même ville n'était pas altérée elle serait, avec les variantes phonétiques attendues en basque (sonore après latérale *-ld-*), à peu près identique au toponyme Aldaia (1140 *aldaya*) en Navarre, composé apparemment sur *alde* « côté » et *ai* « versant » (voir AIUNGI).

19. ANDOSINI : nom de peuple latinisé sur une base ANDOS-, qui est dans des toponymes basques assez nombreux (932 *andosilla*, 1025 *andozqueta*, 1144 *andotz*, et au versant aquitain : *Andozeko ibarra* « le val d'Andos » cité au XVe siècle) et dans les noms de personnes antiques d'Aquitaine. Si la base *ando-* est incertaine et discutée pour le sens et l'étymologie, la parenté de tous ces noms semble les relier à la même couche linguistique.

20. ANDURA est impliqué comme base toponymique du nom d'origine latinisé ANDURENSIS (« qui est d'Andura »), et trouve des points de comparaison dans divers toponymes basques comme les noms alavais 1025 *anduyahin*, 1033 *andulo* aujourd'hui « Andoin » et « Andollu », 1087 *vinea de endura*. En lexique basque *andura* est « hièble » qui n'a peut-être qu'une similitude apparente avec ces noms anciens.

27. ARSE : le nom se retrouve dans divers toponymes basques (998 *arce* en Navarre, 1025 *arçamendi*), la base la plus probable, une fois écarté le nom basque de l'ours *hartz* peu acceptable, étant, au moins en toponymie basque, le radical *arr-* « pierre, rocher » abondamment documenté au XIe siècle et cité dans les rares textes du Xe (984 *arregy*).

30. ARTIGI : en toponymie basque « Artegi » serait un composé de *arta* « chêne-vert, buisson » (ou *arte* « intervalle, espace intermédiaire ») et de *hegi* « bord, crête » ; reste à établir si dans les noms ibères à finale *-tigi* il y a lieu de reconnaître ce même terme *hegi* sous une forme ancienne ou avec assimilation vocalique (voir ci-dessous ASTIGI etc.).

31. ARRAGONA : ce nom apparaît au Moyen Age sans l'occlusive intervocalique peut-être affaiblie puis disparue dans cette position (974 *arraona*), avec une permanence de la finale *-ona* résultant sans doute ici de la latinisation, mais qui forme ailleurs des noms comme « Bayonne » (1063 *baiona*) ; le premier élément (en Biscaye 1053 *arratia*) se retrouve en zone aquitaine dans Arrautz en Labourd, Arraute en Mixe.

32. ASKERRIS : la finale *-(i)s* de toute une série de noms ibères (voir ci-dessous ASPIS, BISCARGIS etc.) procède de l'hellénisation formelle par des écrivains grecs (Ptolémée), et ce nom peut être compris en phonétique basque correspondante, sans signe de sifflante particulière, AZKERRI, avec un second élément (*h*)*erri* « pays » ; pour le premier, le terme *aska* « abreuvoir, vasque » proposé, outre sa sifflante apico-alvéolaire, n'est guère identifiable en toponymie basque ancienne ; *azk-* qui serait la base de *azken* « dernier, ultime » comme *goi* « haut » (Goietxe) l'est de *goien* « le plus haut » (Goienetxe) ou *barr-* « intérieur » (Barretxe) de *barren* « le plus intérieur » (Barrenetxe), peut laisser supposer, entre autres possibilités, une formation qui aurait par hypothèse le sens « pays dernier ».

33. ASPIS : avec la même hellénisation formelle que ci-dessus, on a reconnu dans ce nom Aspe près d'Alicante, homonyme parfait de divers noms pyrénéens et aquitains (vallée d'Aspe en Béarn, en Basse-Navarre 1365 *azpe* aujourd'hui « Asme ») : ne serait la présence, peut-être analogique, de *-i(s)* dans les citations antiques du nom ibère qui a invité les commentateurs à avoir recours à un mot basque comme *aspil* « auge » (étymologiquement c'est « pierre ronde, creusée », avec changement de la sifflante originelle de *aitz*, d'où la forme dialectale palatisée *axpil*), tous ces noms pourraient reçu le sens des toponymes basques « bas de rocher ».

34. ASTIGI : comme pour ARTIGI (ci-dessus), le nom AZTIGI apparaîtrait immédiatement en basque comme une forme à assimilation vocalique banale de *aiztegi*, composé de *aitz* « rocher » et *hegi* « bord, crête », avec une dentale de liaison après sifflante, comme dans 1035 *aztobieta* (qui est *aiz-t-(h)obi-eta* « le lieu de la fosse rocheuse ») ou le médiéval très répandu *Hariztegi* « crête, bord des chênes » qui exclut le sens de « demeure » attaché au paronyme *-(t)egi* spécifiquement utilisé avec des noms d'êtres vivants et jamais employé comme lexème libre en toponymie à l'inverse de *hegi*. Cette distinction de sens essentielle pour comprendre les noms de lieux basques pourrait être utile aussi dans l'analyse des toponymes ibères assez nombreux à finale *-TIGI*.

39. ATARRESARR- (le S' des inscriptions ibères est interprété comme une sifflante d'articulation différente du S correspondant à la dorso-alvéolaire basque *z*) : ce nom de lieu qui apparaît dans des formes suffixées (en *-KU* et en *-TE*) a été comparé à divers noms basques : Atarrabia en Navarre, Atharratz(e) en Soule (dont doit dériver la forme officielle romane Tardetz citée depuis le XIIIe siècle). La parenté évidente des formes et

probablement des formations ne permet pas d'en donner des explications bien claires, sinon que le premier élément pourrait être *athe* (1007 *athea*) « passage, porte ».

45. AURGI : fait partie de la série suffixée (ou composée) en –GI, ce qui permet à L. Silgo Gauche de se référer au basque *aurr* « avant, face » (d'où *aurki* « face d'un objet », et *aurkitze* « se trouver face à face, rencontrer ») et de proposer un parallèle avec le grec Antipolis (c'est l'étymon d'Antibes dans les Alpes-Maritimes) « ville d'en face ».

46. AUSA : la base *auz* de ce nom semble en basque oronymique et variante de *aitz* dans divers noms de montagnes, dont l'homonyme quasi parfait Hauza en Navarre, et de même Ausa de Guipuscoa (médiéval latinisé à l'accusatif *aussam*) et dans les noms de maisons de la vallée de Baïgorry en Basse-Navarre (Auzkua en 1350 *auzcue*) ; le toponyme ibère a été rapproché de divers hydronymes européens, mais aussi de *auzo* « voisin, voisinage » qui a l'inconvénient de ne pas être sûrement identifiable en toponymie basque ancienne (1189 *auzlucea* est un oronyme « le rocher long », correspondant au moderne « Arlucea » en Navarre).

49. BAECULA écrit aussi dans l'Antiquité BAIKULH, BAIKOULA: on a identifié deux lieux de ce nom semi-latinisé, l'un dans la région du Haut Guadalquivir. Le premier élément serait le même que le basque médiéval *bai* « cours d'eau » (voir **II. Lexique...**) reconnu aussi dans bien d'autres noms ibères comme BAETIS qui laisse son nom à la Bétique dénommée depuis l'époque arabe « Andalousie » (BAETURIA dans la même région), complété sans doute par un suffixe diminutif latin (des termes basques ont été proposés pour le second élément qui ne semblent pas convenir : ni *ol(h)a* « cabane » qui doit être en liaison avec *ohol* « planche, bardeau », ni *gora* sans témoignage médiéval et dérivé de *goi* « haut » à l'adlatif « vers le haut » devenu qualifiant par dérivation impropre).

51. BAESUCCI : divers noms de lieux postérieurement cités en ont été rapprochés (y compris dans la région de Nîmes : 1145 *besocia* > actuel Bezouze). Avec un radical *base-* assez proche, malgré l'articulation de la sifflante, de l'ibère *baiser* « bois » et donc du basque *baso* (voir **I. Lexique ...**), et le locatif (-)oki (moderne *toki* par mécoupure) la toponymie basque médiévale basque aurait fait un parfait *basoki* « lieu de forêt » de forme très banale (Arroki, Beloki, Mugoki etc.) mais qui ne semble pas cependant documenté dans les listes publiées.

52. BAETERRAE, BETERRAE formes latinisées d'un nom ibère (qui a fait « Béziers ») et BITERRIS (qui a fait « Beders » en Cerdagne : pour la finale *-(i)s* voir ci-dessus) sont compris avec un élément qui se retrouve dans le basque *bide* (voir **II. Lexique...**) et le nom *herri*, ce qui donne le sens de « pays du (sur le) chemin ». L. Silgo Gauche préfère proposer un premier élément *bai* « cours d'eau » (la ville est traversée par l'Orb) présent dans nombre de citations antiques du lieu (BAITERRA, BAITIRRAI etc.), avec une occlusive de liaison extrêmement courante en basque *-t-* et semble-t-il aussi en toponymie ibère, qui donne à Béziers, en ibère comme en basque, le sens de « pays de cours d'eau ».

55. BAITOLO ibère, latinisé en BAETULO (actuel « Badalona ») : ce serait aussi un composé de *bai* « cours d'eau », avec un second élément *-tolo* reconnu dans divers lieux dits TOLO, TOLOGIS (« Toluges » en Cerdagne) et dans le nom TOLOSA (« Toulouse »), au sens hypothétique de « lieu plat, plan » correspondant à la configuration des lieux. Le basque ne connaît de cette forme que *olo* « avoine » qui a fait des toponymes médiévaux (1087 *olotoqui*), la composition appelant alors entre voyelles une occlusive *-t-* antihiatique (pour la présence ou l'absence d'un *t-* initial dans le lexique et les toponymes basques voir plus loin).

59. BAKASIS ville citée dans Ptolémée : le nom peut être compris comme une forme hellénisante de BAKAZI ou (avec la variante d'occlusive) BAGAZI, et les commentateurs ont proposé d'y lire, comme dans d'autres noms, un mot *baka* qui est donné

par les Latins comme le nom du « vin » en Espagne, en considérant que ce peut être une forme ancienne de *mahats* « raisin » en basque. Le problème est que durant toute la période médiévale le raisin et la vigne se sont dits en basque d'abord *ardan* (nombreux toponymes), d'où *ardo* « vin » latinisé en *ardum* par le Pèlerin Picaud (1140), puis par l'emprunt latino-roman *mina* et avec palatalisation *miña* et leurs dérivés *minatze* puis *miatze* : c'est sans doute de là que dérive le nom *mahatz* puis *mahats* (Mahastoy premier toponyme relevé en 1551). L'assimilation vocalique assez banale qui a donné ce mot (-i-a- > -a-a-) a pu être influencée par *makatz* qui est le nom aujourd'hui à peu près inusité du « poirier sauvage » et par extension de tout « fruitier sauvage » (y compris sans doute la vigne). Quant à l'hispanique ou ibérique ancien *baka* on peut se demander s'il n'a pas à voir avec le dieu romain « Bacchus ».

64. BASSI est compris à partir d'un radical *bas-* issu de *bais-* qui se retrouve dans le basque *baso* « forêt » (voir **II. Lexique...**), avec des graphies répétées du Xe siècle *base*, *basse*, *basso*. C'est à ce radical que des commentateurs ont depuis déjà longtemps rapporté le nom de Bazas (les habitants de l'antiquité romaine sont dits *vasates*) à l'extrême nord de la Gascogne. A titre de comparaison le n°69 de la liste de L. Silgo Gauche est le nom de ville BASTI qui a été identifié avec l'actuel « Baza » en Catalogne.

72 BEGA et 73 BEGASTRUM : le premier des deux est rapporté au basque *begi* « œil » au sens toponymique courant de « point d'eau, source » (de là les noms de Basse-Navarre Beguios, Ascombeguy, Betarte), et le second pourrait l'être aussi pour le premier élément, plutôt qu'à des termes issus de *bi* « deux » comme *biga/miga* « veau de deux ans » dont on ne voit pas l'acceptabilité toponymique ; le deuxième élément est, au moins phonétiquement, une formation latine (le basque aurait quelque chose comme *begazturu*).

75. BELEIA (qui aurait eu aussi une forme BALIGIOS) et 76 BELSE : le radical *bel-* identique au basque « noir » (voir **II. Lexique...**) a pu former ces deux noms.

77 BENKOTA et 78 BENTIAN : comme plus loin 249 MENTESSA, 251 MENTISSA, ces noms utilisent selon la plupart des commentateurs le radical qui a fait le basque *meni* « mont ». Il est très curieux d'observer que BENKOTA ou MENKOTA (selon le degré de nasalisation de la bilabiale : voir *I. Phonétique et morphologie*) est très proche de « Mendikota » qui a fait par romanisation « Menditte » en Soule, et qu'une haplologie banale en basque, qui ne s'est pas produite dans ce dernier nom, aurait pu faire de « Men(di)kota » un théorique « Menkota ». L. Silgo Gauche note que BENTIAN est interprété par M. de Faria comme un inessif déterminé correspondant au basque *mendian*, indiquant ici le nom du lieu ou se frappait la monnaie (« à Bentia ») et non le toponyme proprement dit (il s'agit ici d'une inscription nécessairement laconique de monnaie dont l'avvers porte le nom précédent BENKOTA ; de même plus loin au n° 94 pour BOLS'KAN selon ce que me signale L. Silgo Gauche).

87. BIGERRA qui a fait le nom de la « Bigorre » (des graphies avec BIGO- et même BOGO- apparaissent ponctuellement) est expliqué avec (*h*)*erri* « pays » (le sens de « peuple » est une dérivation sémantique moderne) et un premier élément qui serait *biga* « deux » dont la suffixation par rapport à la forme courante de numération déterminante *bi* demanderait une analyse (on ne dit jamais *biga herri*, mais *bi herri* « deux pays », *biga* « deux » étant une sorte de pronom toujours employé seul).

89. BILBILIS parfois écrit BIRBILIS et dans des monnaies BILBILI : les commentateurs ont fait le rapprochement entre ce nom de ville et le redoublement de la base basque *bil* « assemblé, réuni » en *biribil* « tout rond » qui existe tel quel comme surnom médiéval (1178 *don xemem biribila*), mais seul : en second élément sans redoublement dans de nombreux toponymes (1025 *haizpilleta* qui doit être « le lieu des pierres réunies, ou rondes », 1316 *sorhabil* « pré ramassé, rond ») ; en premier élément 1025 *billoria*, 1068 *bilibium* en forme latinisée. Peut-être doit-on y reporter aussi des noms aquitains comme Bildoiz

« Viodos ». S'agissant de villes, le terme basque, s'il est bien avéré, pourrait en avoir nommé la forme ramassée et arrondie.

90. BISCARGIS (la sifflante finale analogique disparaît dans l'expression de Pline l'Ancien nommant les « citoyens » du lieu BISGARGITANI) : ce nom a été depuis longtemps tenu pour un dérivé ou composé (voir ci-dessus pour –GI et plus loin MURGI) de *bizkarr* « dos, sommet » en second élément dans le nom de personne (surnom ?) ARBISKARR (voir **II. Lexique...**), Le mot *bizkarr* a eu une très grande productivité en toponymie médiévale, soit employé seul (1174 *lopp de biscarra*), soit en dérivation de sens locatif (1196 *viscarrete*), soit en composition (1284 *asta bisquarra* : « le dos d'âne ») dans toute la zone basque ancienne (Biscarrosse) et actuelle. Un dérivé assez étendu du même est BIZKAI (de la province basque ibérique la plus occidentale 1141 *bizchaya*, jusqu'en Mixe en Basse-Navarre 1268 *biscay*) : quoique une formation dérivée en –(a)i soit bien attestée en toponymie basque médiévale (Aldai, Jaldai, Bidarra...) il n'est pas déraisonnable de se demander quel peut être le rapport entre ce « Bizkargi » ibère de 2000 ans et le « Bizkai » basque des diverses zones.

91. BITURIS cité des Vascons selon Ptolémée, qui apparaît plus tard sans la sifflante analogique BETURRI : cette dernière forme a conduit L. Silgo Gauche à proposer de lire un second élément *it(h)urri* « source, fontaine » avec *bi* « deux ». Le nom a des formes analogues ou proches en domaine celte (gaulois, irlandais) relevés par les commentateurs, et parmi ceux-là pour le premier élément *betu-* « bouleau » (un toponyme basque médiéval semble le comporter : *bethularre* en Soule). Si le second élément pouvait avoir été dans ce nom comme dans d'autres *uri* variante de *iri* « habitat, ville », le premier *bet-* aurait la forme de composition régulière en basque de *begi* « œil d'eau, source » (1350 *betart* en Basse-Navarre : voir **II. Lexique...**), et le sens serait alors par hypothèse « ville des sources ».

92. BIURRBI : ce nom lu dans une inscription monétaire (on a pensé que c'était « Perpignan ») est tenu pour nom de personne par M. de Faria, ce qui n'exclut pas d'y reconnaître, comme très souvent, un nom d'origine toponymique. A un premier élément identique au basque *bi(h)urr* « tordu, tournant », s'ajoute selon L. Silgo Gauche –*bi* comparable au basque –*be* « situé en bas » (Harizpe, Mendibe etc.). Quoique le terme ne semble pas avoir été encore bien identifié en toponymie ibère (voir **II. Lexique...**) en ce sens, on peut se demander si *ibi* « gué », dont l'ancienneté en lexique basque général et toponymique ne fait pas de doute, n'aurait pas pu faire un *bihurr-ibi* réduit assez normalement pas dissimilation vocalique à *bihurrbi* qui serait alors « gué tournant ».

94. BOL'SKAN, OL'SKAN : nommée aussi OSCA en forme latinisée, c'est le nom ancien de Huesca en Haut-Aragon, les formes citées illustrant bien l'alternance initiale avec ou sans occlusive bilabiale *bo-/o-*, ce qui permet à L. Silgo Gauche de faire la rapprochement avec le mot basque *ohol* « planche, bardeau » (tel quel dans le nom de maison médiévale *hoholeguia* de Garraybie en Soule) et son dérivé *(h)oltz* « paroi de planche » (ces parois de planches travaillées et ajustées avec soin formaient les cloisons ou « murs » de séparation dans les maisons jusqu'au XVIIe siècle), d'où les sens dialectaux secondaires notés dans divers dictionnaires, y compris peut-être, si elle ne dérive de *buru* « tête, limite », une forme à bilabiale et vibrante *burzo* « paroi », citée par L. Silgo Gauche à propos du nom de sa liste n° 97 BURSAU actuel « Borja » d'où la forme française « Borgia ». Le dérivé *(h)oltz* a fait le nom médiéval Ol(t)zo (suffixation en –o : voir ci-dessus) d'Iholdy en Basse-Navarre (1300 *olço*, 1366 *olçomendi*). Le second élément –KAN ou –KEN selon les graphies rappelle le nom ancien de Béhasque en Mixe : 1120 *behaschen*, 1344 *basquan*, en basque « Behaskan ». Il n'est pas impossible, vu la topographie des lieux, que cet élément *gan/kan* de quelques noms basques médiévaux (1304 *ganaverro* à Jaxu en Cize) ait à voir avec une forme ancienne de *gain* « hauteur », ce qui aurait fait de Huesca un lieu ou une ville « haute »

caractérisée par son habitat à « mur de planches et bardeaux », ce qui reste évidemment parfaitement hypothétique ou même à quelque degré fantaisiste.

100. CALAGURRIS : il y eut au moins deux villes de ce nom en Ibérie (et une autre citée en Aquitaine), l'une qui a fait l'actuelle Calahorra, et l'autre qui fut une place forte des Vascons dans la région de Loarre (nom qui s'y apparente) avant sa destruction par les Romains après un terrible siège. Les deux composants sont tenus avec certitude identiques à deux mots basques : le premier à *gara* « hauteur » (toponymes médiévaux Garai, Garate), le second à *gorri* « rouge » et par extension « sec, dénudé », sens déjà très probable en toponymie médiévale, qui a été lu dans plusieurs noms ibères sous cette forme –*gurris* à sifflante finale analogique conservée dans quelques toponymes basques médiévaux (voir dans **II. Lexique ... KORI**).

111. CAUCOLIBERRI : c'est le nom ancien qui a fait « Collioure » dans les Pyrénées Orientales, composé de ILIBERRI (voir ci-dessous n°163 et 164) qui est le nom antique de la voisine Elne, « ville neuve », et a été complété par un élément CAUCO- très discuté. L. Silgo Gauche, observant que Collioure est situé en bord de mer (c'est le port d'Elne) et en confluent de rivières, a pensé que cette situation pourrait avoir été évoquée par l'emploi du latin *caucus* « vase pour boire », conformément à l'emploi figuré de divers mots pour décrire la topographie, faisant par ailleurs de ce nom un « collage » linguistique. Sans rapport sans doute avec ce toponyme, il se trouve que le mot latin *caucu* est considéré comme l'étymon du basque *kaiku* « vase en bois pour recueillir le lait et autres usages ».

114. CERRETANI : ce nom latin ou latinisé d'un peuple pyrénéen, qui se retrouve dans le nom de la région de « Cerdagne », est fait sur une base KERRE- trouvée aussi en anthroponymie ibère. On ne voit pas comment peut se faire le rapprochement proposé par L. Silgo Gauche avec le mot basque et ses variantes dialectales ou expressives pour « cochon » *zerri* (surnom féminin semble-t-il dans la formule médiévale *tota cerria* 1200), *xerri*, *txerri*, *txarri*, *kiarri* : il est très peu probable, et même impossible dans le cadre de la phonétique basque ancienne, que, conformément à l'opinion citée de G. Rohlfs, cette dernière forme en dialecte navarrais de Burguete à la frontière de Basse-Navarre ait « conservé le consonantisme original ». La logique voudrait que *xerri* forme hypocoristique avec chuintante, la plus utilisée dans le langage commun, se soit prononcée dans cette zone frontalière mais très castillanisée en phonétique castillane avec « jota » à partir du XVIIe siècle, quand la « jota » uvulaire remplace les anciennes chuintantes (d'où le nom de « don Quichotte » entré en français au XVIIe siècle et resté avec sa chuintante originelle). Or dans le basque navarrais et bas-navarrais la « jota » est réalisée par une occlusive vélaire sourde : pour « Julio », Jose » on disait encore naguère dans toute la région «Kulio, Koxe », et c'est probablement ainsi qu'est née de l'ancien (*t*)*xerri* la forme semi-castillanisée *kierra*. Mais KERRE- fait penser à deux termes bien connus en toponymie basque : d'abord la base oronymique KARR-/GARR- qui se réalise en basque avec initiale sonore (1314 *garre*, 1350 *garra*) avec une variante vocalique assez banale, ensuite le nom *agerre* « lieu en vue » avec une aphérèse non moins banale dans l'usage en langue officielle des toponymes régionaux (voir le n° 350 et les suivants pour l'exemple de TURI- par rapport à *ithurri*).

116. CESSERO (l'actuel « Saint-Thibéry » dans l'Hérault) : le rapport établi avec le nom ancien qui a fait celui du pays et col de « Cize » en Basse-Navarre n'est pas évident, tant les noms de cette région cités anciennement restent variables (du Xe au XIIe siècle on a *cirsia*, *sicera*, *sizer*, *cisere*) et du reste sans explication par le basque, le nom local (1068 *garaci*) de cette région de passage très fréquenté depuis l'Antiquité ayant un étymon différent.

117. CETURGI : en apparence ce nom est l'un de ceux qui sont formés avec un élément final –GI (qui supposerait une formation GET-URR-GI : voir ci-dessus), quoiqu'il soit tenu pour être formé d'un mot ibère TURGI « forteresse » (reconnu aussi au n°121 CONISTORGIS et autres), qui ne représente rien ni dans la toponymie ni dans le lexique

basques connus (pour l'initiale T- voir ci-dessous n°329 TARBELLI). Compte tenu des équivalences des sourdes et sonores en initiale (K-/G- : voir **I. Phonétique et morphologie**) le premier élément rappelle un curieux nom médiéval bas-navarrais des terres intérieures (il ne s'agit pas des maritimes « Guétary, Guetaria ») GETAIRI (1366 *getayry*) composé apparemment de *iri* « habitat » et d'un élément GETA- non identifiable.

125. CUSUBI : si ce nom est analysé non avec –BI (voir ci-dessus) mais en deux éléments KU-ZUBI (voir n° 318 SUBURI), il peut contenir *zubi* « pont », ce qui est topographiquement invérifiable puisque cette ville antique n'est pas localisée. KU- n'est pas explicable par le basque (le plus proche est GO- base de *goi* « haut, situé en haut » dans 1193 *goizuieta* pour « Goizubieta »).

134. EDEBA est cité comme ville ibérique et aussi dans une inscription contenant la formule latine DOMO EDEBA (« la maison Edeba »), écrit chez Pline UDUBA, qui est aussi un hydronyme. Bien que la finale –BA soit présente en toponymie basque comme variante ou ancienne forme déterminée de *-be* (« situé en bas » : dans 1102 *aldaba*), le premier élément EDE- ne représente rien d'acceptable en toponymie (*hede* « courroie », radical verbal *heda* « étendre »), mais UDU- pourrait être en relation avec la base de *idoi* « fange » (Idaux en Soule écrit de 1327 à 1454 *udaus*), ou *odi* « ravin » (1024 *odieta*) (voir n° 365 UDURA).

135. EDETA : si la suffixation de sens locatif en *-(e)ta* est connue aussi bien en toponymie ibère que basque, l'identification du radical (*h*)*ede-* est incertaine ; L. Silgo Gauche a pensé à *heda-* « étendre » (voir ci-dessus) qui a pu se nominaliser aussi en « étendue », quoi qu'il n'y ait pas d'exemple connu d'emploi de ce mot en toponymie basque.

136. EGARA : ici avec une suffixation en *-ra* connue en toponymie ibère (en basque médiéval et post-médiéval c'est un article à vibrante de liaison après voyelle organique *-a* : 1545 *eguiara* « la vérité »), la base EGA est le nom de la rivière et du val d'Ega en Navarre (1024 *ega*). Les rapprochements proposés (*egara* « parage, région » qui dérive sans doute de *egon* « demeurer » ; *hegi* « bord, crête ») sont incertains. On peut penser aussi à *hego* « sud » (voir le suivant n°137 EGELASTA) en composition régulière *hega-* assez fréquent en toponymie basque médiévale (*hegaburu*).

137. EGELASTA : la présence de mines de sel signalées dans l'Antiquité ont fait penser légitimement que le nom pouvait y faire allusion, et L. Silgo Gauche propose un rapprochement avec *gesal* « eau saumâtre » qui est en toponymie basque ancienne (1025 *kessalla*). Le premier élément EGE- a été rapproché aussi de *hegi* « crête, bord ». Si la variation des sifflante peut être admise, une analyse simple donnerait un nom à trois éléments parfaitement conforme à la toponomastique basque connue avec la suffixation ibère et basque en *-ta* (1350 *icozta*) : 1° avec *hegi* « crête » et *lats* « cours d'eau » *hegi-lats-(e)ta* « le lieu du bord de cours d'eau » ; 2° avec *latz* « âpre, rude » (*h*)*egi-latz-(e)ta* « le lieu de la crête rude » (1076 *heguilaz* écrit en 1025 *heguiraz* en Alava) ; 3° avec *hega-* pour « sud » (voir ci-dessus) (*h*)*ega-lats-(e)ta* est « le lieu de la rivière au sud », dont le correspondant « nordique » serait entre Ostabat et Lantabat en Basse-Navarre le col d'Ipharlatze (« ruisseau du nord »).

138. EGOSA : avec la suffixation –SA voir ci-dessus ELUSA) correspondant en phonétique basque à –ZA (et non –SA), ce nom rappelle aussi *hego* « sud, situé au sud » ; si le suffixe est –OSA (qui rappelle le suffixe *-os/-otz* dit « aquitain » mais de beaucoup plus grande extension en réalité) *hegi* « crête » ne serait pas à exclure.

139. ELLO : considéré par L. Silgo Gauche comme une latinisation de l'ibère *illu* «ville », ce nom rappelle le bas-navarrais à suffixe déterminant locatif « Heleta », en 1249 *eleta*, écrit à la même date *helieta*, qui fait penser à *ele* ou *eli* « troupeau » bien identifié par ailleurs en lexique médiéval basque (pour une suffixation *-o* en toponymie basque ancienne voir n° 177 ILTURO. Avec le suffixe toponymique, d'autant plus que ELLO apparaît aussi écrit ELLE et a donné par changement phonétique régulier le moderne « Elda », on

serait encore plus près d'une romanisation phonétique d'un éventuel **el(e)ta*. Avec une suffixation différente existe en Navarre cité en 1047 *elessa*, et aussi pour ses salines en 1007 *ellierea*, 1027 *eliea* actuel « Elia ».

140. ELUSA (en phonétique basque ce serait ELUZA) : ce nom latinisé de la métropole ancienne de Gascogne Eauze serait formé sur le même mot ibère *illu*, et une suffixation apparentée au basque *-tza* (voir n° 204 ITURISSA). Le basque *elhur* « neige » acceptable pour la formation suffixée, n'aurait guère de vraisemblance toponymique, malgré le site très relativement élevé où se tient la cité d'Eauze. Pour une base *ele*, *eli-*, voir ci-dessus ELLO.

152. IDE (en dérive le qualificatif latinisé IDIENSE) écrit aussi IBE : le nom de cette ville ibère a été rapproché du basque *ide* (par mécoupure avant l'occlusive de composition dans le lexique moderne *kide*) « compagnon, égal », qui n'a pourtant, tel quel, aucune acceptabilité sémantique en toponymie, et guère davantage *idi* « bœuf » en raison de l'absence de ce mot dans la toponymie basque connue, la brièveté du nom étant peu propice à une analyse précise (pour la base de *idoi* « fange » voir ci-dessus n° 134 EDEBA).

153. IBERUS ou HIBERUS : ce nom de fleuve latinisé, aujourd'hui l'Ebre, qui a servi à nommer toute l'Ibérie, est relié depuis longtemps au mot basque *ibarr* « vallée », documenté ainsi depuis l'Antiquité, et toujours sans modification dans la toponymie (*iuargoiti* 991) et le lexique basques. L. Silgo Gauche pense qu'il a pu exister un radical de sens hydronymique *ib-* dont ce nom et quelques autres auraient gardé la trace (Ibon en Aragon, on peut songer aussi à Ibos en Bigorre) et dont ne peut être détaché *ibi* « gué » (voir **II. Lexique...**).

156. IDUBEDA : sachant que l'ibère *beda* est identifié parfois au basque *bide* « chemin » (voir **II. Lexique...**), ce nom de montagne serait assez proche à la fois de *idibide* « chemin de bœufs (bouviers) » (comme le médiéval *orgambide* « chemin de charroi ») et de *idoibide* « chemin fangeux » (toponymes *idoia* 1027, *idocorri* 1064). Bien que des références à un terme oronymique ibère *beda* inconnu du basque aient été proposées par les commentateurs, il faut noter que nom du « chemin » est très banal en toponymie basque (1025 *arrozuide*, 1098 *yturribidea*, 1102 *ossauide*, 1269 *arbide* etc.).

157. IE'SO : l'existence de ce nom de lieu est confirmée par une dérivation latine de nom de peuple IESSIONENSES, indiquant qu'il faut entendre une forme locale avec nasale conservée par le nom moderne correspondant « Isona » (voir ci-dessous n° 259 OIASSO). Comme le remarque L. Silgo Gauche il n'existe pas de base *ie(s)-* en toponymie basque. Pourtant *jats* en est très proche phonétiquement et une fermeture vocalique devant sifflante (*ias-* > *ies-*) serait assez régulière. On connaît les dérivés toponymiques basques de *jats* (1110 *jassaracune*, 1249 *jatsu*), et IESO ou IESON (*jatsun* n'est pas documenté mais est de structure régulière) en est formellement proche.

159. ILARCURIS : correspond parfaitement, avec les adaptations graphiques et phonétiques habituelles de l'onomastique ibère, à divers toponymes médiévaux basques composés de *il(h)arr* « bruyère » (1025 *hillarduy*, 1080 *lharraza*, 1249 *ilarvidera* etc.), complété ici par *gorri* (ou anciennement *gori*) « rouge » comme 1181 *ilarregorria*.

160 ILERCAONES et 161 ILERGETES : ces deux noms de peuples latinisés (suffixes *-(O)NES* et *-(E)TES*) cités avec diverses variantes graphiques par les auteurs antiques grecs et latins et les inscriptions (ILERCAONUM, ILERGAONUM, ILERCAVONIA, ILLURGAVONENSES pour le premier ; ILOURGETAI, ILERGETAI, ILARAUGETES pour le second), seraient dérivés du nom ibère *iltirr*, en basque *iri* (voir **I. Lexique ...**) « ville, cité ».

163 et 164 ILIBERRI : cité dans l'Antiquité sous diverses formes plus ou moins altérées (ILIBERI, ILLIBERIS, HILIBIRIS, ELIMBERRUM etc.), ce nom qui correspond parfaitement au basque *iriberri* « ville neuve » (*iriuerrri* 1055, variante occidentale *(h)uri*,

(*h*)*uli* dans 952 *ulibarrilior*) a été porté par des villes aussi distantes les unes des autres que Grenade en Andalousie, Elne dans les Pyrénées Orientales, sans compter évidemment les innombrables paroisses, hameaux, maisons ainsi dénommées dans la toponymie basque médiévale et cités entre le X^eme et le XIII^eme siècle. Le n° 179 ILUBARIA, répété dans le nom d'origine au féminin latin ILUBARIENSIA (« celle d'Ilubarrri ») contient comme d'autres (n°180 ILUCRO etc.) la variante ILU avec une forme à voyelle ouverte *barri* spécifique en basque du domaine dialectal alavo-biscayen (1025 *huribarri*).

165. ILICI, à l'origine du nom de « Elche », est sur la même base ibère *ili*, et une suffixation –KI assez proche de –GI (voir ci-dessus). Il est curieux de constater que le correspondant basque *iriki*, parfois avec nasale sans doute analogique *irikin*, apparaît dans les noms de maisons médiévales de Basse-Navarre (1350 *iriqui*, 1366 *yriquin*). Le même mot forme aussi quantité d'autres noms de lieux ibères, avec divers suffixes parfois latinisés (diminutif –ULA) ou des éléments ibères existant ailleurs (-URGI, suffixe –TA), comme les toponymes ibères n° 166 ILIOCRICA, n° 167 ILIPA, n° 168 ILIPULA, n° 170 ILITURGI (dans certaines inscriptions ILDUTURGI), n° 171 ILITURGICOLA, n°172 ILORCI.

173 ILTIKURRA, 174 ILTIRRKE, 175 ILTIRRTA : tous ces noms, avec leurs diverses graphies selon les inscriptions ou les lectures qui en ont été faites (ILTIRRAKA, ILTITERKA, ILTITERA pour le premier, ILTIRRKESKEN pour le deuxième, ILTIRRTAR ILTIRR´SALIR etc. pour le troisième, latinisé en ILERDA qui a laissé le nom à la ville de Lerida), et beaucoup d'autres ont en commun d'être faits sur la base ibère ILDI « ville » comme le basque *iri* (voir **II. Lexique ...**). Accessoirement on peut se demander si l'ibère ancien ILTURR- ne se retrouverait pas en toponymie basque médiévale sous une forme *irur-* qui n'aurait pas alors dans tous les cas comme on peut le penser le sens du numéral « trois », mais celui de « ville » : ainsi dans le nom d'Irouléguay en Basse-Navarre noté avec insistance en 1264, 1350, 1366 *yrurleguy* qui ne serait pas alors « trois crêtes » (cf. J.-B. Orpustan, *Nouvelle toponymie basque*, PUB 2006, p. 158) mais, ayant conservé la base ancienne ibère, « ville, habitat sur la crête », comme 1350 *echamendi* « maison de montagne ».

176. ILTUKOITE : avec le même mot ibère que ci-dessus ce nom correspondrait au basque *irigoiti* « habitat situé en haut » (1412 *irigoiti* en Mixe) (voir **II. Lexique ...**).

177: ILTURO latinisé en ILURO (Pline) nommant une ville de la région de Barcelone aujourd'hui « Mataró ». 192 : ILURO, qui est le nom ancien d'Oloron en Béarn (décliné avec suffixe latin ILURONE dans l'Itinéraire d'Antonin au IV^e siècle, l'initiale vocalique OOLORO s'impose progressivement à partir du VI^e siècle : variantes avec EL- jusqu'au XI^e siècle). 193 : ILURO reconstruit à partir d'une inscription latine contenant le nom de peuple au génitif pluriel ILU(REN)SIUM, qui serait aujourd'hui « Alora » dans la région de Málaga. La base ibère de ces noms ILTUR- «habitat » ou ILUR (dans une borne milliaire du Somport dans les Pyrénées) est suffixée en –o. Or cette suffixation, dont l'origine et le sens précis (locatif ? abondancier ?) échappent, existe bien en toponymie basque médiévale dans une série aquitaine assez fournie de noms de pays (outre l'ancien Iluro pour l'Oloron béarnais, il y a Arbelo pour « Arbéroue », Zubero pour « Soule », Çaro en Cize) et de maisons (Berrio, Garro, Luro, Zabalo), et de même en zone hispanique (Arano, Elorrio, Garaio etc.). Cette extension géographique et l'ancienneté excluent qu'il s'agisse d'une suffixation romane médiévale. L'exemple du nom basque moderne de la Navarre péninsulaire *Nafarroa*, qui n'a aucune citation toponymique médiévale antérieure au XV^e siècle (1024 *navarra*, 1036 *nauarra* : l'étymon est *nabarra* déjà dans les citations antiques et conservé pour la Basse-Navarre, nommée depuis le XVI^e siècle « Baxe-Nabarra ») ne peut être avancé comme point de comparaison, puisqu'il procède manifestement du castillan « navarro » hérité du latin *navarrus*, avec deux modifications phono-morphologiques banales : 1^o addition du déterminant basque –a (qui était déjà dans la forme ancienne Nabarra sur la base *nabar* citée dans l'Antiquité ibérique et dans le nom de peuple latin au VIII^e siècle *nauarri*), et

généralement sous la forme *nauarra* dans presque tous les textes anciens latins des XI^e et XII^e siècles ; 2^o changement du *w* intervocalique correspondant en basque à la bilabiale *b* en spirante labio-dentale, inconnue de la phonétique basque aussi bien que de l'ibère (voir **I. Phonétique et morphologie**), sous influence latine puis romane de la langue officielle (1025 *nafarrete* en Alava, et pour la « Navarre » proprement dite à partir du XII^e siècle seulement et dans des citations rares : 1102 *comite Sancio in Nafarra*) ; ce changement phonétique, au moins pour le basque, a toujours eu lieu sous influence romane : ainsi de mots comme *abari* « dîner, repas du soir » (1240) devenu *afari* ou *ohe* « lit » devenu dialectalement *ofe*.

184 et 185 : ILUMBERRI diversement latinisé dans les textes antiques, nom de peuple dans le pluriel latin ILUMBERITANI, ILUBERITANI pour ce qui est devenu Lumbier en Navarre (forme basque « Irunberri »), nom du lieu en graphies variables ELIUMBERRI, ELUIMBERRUM, ELIBERRE etc. pour le nom ancien d'Auch (qui tient son nom actuel du nom latin de la peuplade des *AUSCII*), ce nom trouve un correspondant exact en toponymie basque médiévale pour la maison noble de Cize Irunberri (1249 *hyruberry*, 1366 *irumberry*), et pour le premier élément en vallée d'Ossès à Exave Irunbehere (1366 *yrumbehere*). On peut se demander si dans ces noms médiévaux il y a héritage direct des *ilun-* antiques ou une suffixation locative *-un* plus récente de *iri* « habitat » ou même de *ira* « fougère ». Sans qualifiant *irun* fait divers toponymes basques médiévaux : nom de la ville d'Irun (1203 *irun*, parfois écrit aussi 1577 *iron*), nom basque de Pampelune (1027 *irunia*) sans doute antérieur à la fondation de la ville nouvelle au nom de Pompée (une finale *-une*, suivie apparemment de l'article basque, apporte dans ce nom une variante par ailleurs connue par exemple dans 1300 *ihune* sur *ihi* « jonc », de sens semble-t-il locatif comme *-un* : voir Larraun etc.) ; nom de maison en Labourd (1587 *iruïn*, et premier élément dans 1249 *irundaritz*). Sur la même forme issue de l'ibère *iltun* le nom de ville n° 186 ILUNUM comporte une suffixation latine.

187. ILURBIDA : pour ce nom discuté (ont été proposés des rapprochements avec les mots basques *il(h)un* « obscurité, obscur », *lurr* « terre »), le premier élément est compris par L. Silgo Gauche au sens de « ville » (voir ci-dessus) et le second *-beda* au sens de « mont » (et non comme le basque *bide* « chemin » : voir ci-dessus n° 156 IDUBEDA). Bien que le toponyme basque *ilunbide* « chemin obscur » ne soit pas documenté dans les publications connues, on peut observer qu'il donnerait exactement en composition *ilurbide*.

190 ILURCI, 191 ILURCO : au même nom ibère le premier de ces toponymes ajoute un suffixe *-KI* qui existe en toponymie basque dans 1102 *larrechi*, 1350 *iriqui* (voir ci-dessus le n° 165 ILICI), et le second un suffixe *-KO* diminutif en ibère et en basque (1366 *sarrico*, 1412 *buruquo* cité en 1160 en phonétique romanisée *brucoe*).

192, 193 ILURO : voir ci-dessus n° 177 ILTURRO.

195. INTIBILI (une forme INDIBILIS est citée au IV^e siècle) : le premier élément est comparé au basque dialectal *int(h)a* qui a deux sens apparemment contradictoires de « bournier » et « sentier » mais qui ont pu aisément dériver l'un de l'autre ; cette forme semble n'être qu'une variante (assourdissement après nasale) de *inda* de même sens (1243 *indaco* au génitif basque « d'Inda », 1360 *indaue* pour « Indabe »), très productif et pratiquement exclusif dans la toponymie médiévale bas-navarraise ; le second élément serait *bil* « arrondi, ramassé » (voir ci-dessus n° 89 BILBILIS) : avec une voyelle finale *-a* qui est organique le basque aurait fait *indabil* (1350 *indaburua*).

200. ISTURGI, dont se rapproche beaucoup le n° 201 ISURGI: nom composé avec un premier terme IS- comparé au basque *aitz* « pierre, roc » dont *iz-* est l'une des variantes les plus sûrement et anciennement attestées (1051), et un second élément ibère *turgi* « forteresse » sans correspondant basque, le basque ayant adopté pour nommer la forteresse le latinisme *gatzelu*. L'initiale dentale ferait difficulté dans le lexique basque ancien, et le composé y aurait plutôt une épenthèse après sifflante (voir ci-dessus n° 34 ASTIGI), que ne

semble par comporter ISURGI, analysé en relation avec le basque *ixur* dont le dérivé *ixuri* « versant, déclivité » est effectivement en toponymie basque ancienne (1249 *issuri*). Un élément *iz* « eau, liquide » a formé des éléments du lexique basque (*izotz* « gelée » littéralement « eau gelée » en toponymie médiévale dans *Izozta*, *Izotzagerre*).

204 ITURISSA et 352 TURISSA : nom d'une cité des Vascons pour le premier, de la région de Gérone en Catalogne pour le second (actuel Tossa del Mar): formés sur un mot ibère correspondant au basque *it(h)urri* « source, fontaine » avec suffixe de collectif ou d'abondance (voir **II. Lexique ...**).

214. KETAZES'AIN : c'est une inscription monétaire dont le dernier élément correspond curieusement au basque *gain* « dessus, hauteur » très fréquent en toponymie (1110 *aycitagaynna* avec le déterminant *-a*). Le premier élément ressemble non moins curieusement au composant déjà cité du médiéval *getayry* (voir ci-dessus le n° 117).

223. LABITOLOSA : pour le second élément apparemment suffixé voir ci-dessus n° 55 BAITOLO. Le premier ne trouve comme correspondant en toponymie basque que *labe* « four » et « brûlis » (dans 1150 *laveake* forme romanisée de 1350 *labeaga*, 1134 *labeledz* moderne « Labets »).

224. LACETANI : nom de peuple latinisé sur une base LAKE- ou LAKA- (voir ci-dessus **II. Lexique ...**).

225. LACIMURGI : c'est un composé du toponyme MURGI (voir ci-dessus n° 252) et d'un premier élément LAKI- (il y a aussi des formes antiques en LAKO-) qui pourrait être selon L. Silgo Gauche, malgré la voyelle finale, en relation avec l'hydronyme *laka* ; voir aussi n° 224 LACETANI et le suivant :

226. LACURRI ou LACURI selon les citations: la plupart des commentateurs ont isolé l'élément LAK- avec divers rapprochements basques, *lakarr* « gravier » et paronymes avec d'autres sens, et même, selon L. Silgo Gauche, avec *le(h)er* « pin » composant de toponymes basques médiévaux (pourtant assez loin phonétiquement) ; comme le second élément est comparé au basque *gorri* « rouge », comme pour d'autres toponymes ibères des mêmes terminaisons (voir n° 100 CALAGURRIS), on peut remarquer que des composés comme *lakagorri*, *lakugorri* etc. auraient été très régulièrement réduits par haplogogie à *lakorri* qui semble bien être la base de noms médiévaux comme le labourdin 1236 *lacurren* écrit en 1304 *lecorryain* ; avec une finale différente en Navarre 1105 *lecaune*, 1190 *lecate*. L. Silgo Gauche signale en dernière analyse une autre lecture IRAGORRI qui serait en basque « fougère rouge » (en toponymie basque 1284 *iradi gorria*).

230 . LASTIGI : avec l'incertitude sur la nature exacte de la sifflante, le terme basque comparable qui s'impose pour le premier élément, plutôt que le qualifiant *latz* « âpre, rude » ou *lasto* « paille », semble bien être *lats* « cours d'eau » qui produit en toponymie basque médiévale avec épenthèse d'occlusive après sifflante des noms comme 1293 *lastiri*, 1366 *lastaun* (le sens de ce nom en position isolée et bordure immédiate du cours de la Nive ne fait aucun doute), et de même peut-être 959 *lastarre*, 1008 *lastur* ; en basque *lastegi* serait un résultat régulier du composé *lats-(h)egi* « bord de cours d'eau ». En dernière lecture L. Silgo Gauche croit possible une correspondance avec IRAZTEGI (qui peut procéder de même en basque de *iratz(h)egi* sur *iratzte* « fougère »).

231. LATTARA : ce nom correspond à « Lattes » dans l'Hérault. La finale *-RA* indiquerait un pluriel ibérique ensuite latinisé et conservé dans le nom moderne de Lattes (pour le suffixe basque archaïque *-ra* après voyelle organique *-a* voir ci-dessus n° 36 EGARA). Le terme *latta* serait par hypothèse le nom de la « châtaigne » en ibère. Il faut remarquer d'une part que le basque ne connaît que le latinisme *gaztaina* (< *castanea*) rare en toponymie médiévale ancienne (1412 *gatztan çilho*) ce qui est après tout surprenant vu la place de cet arbre dans la région, et d'autre part qu'un élément *lata-* non identifiable par le lexique historique (c'est dans la langue moderne le roman « latte ») a sa place en toponymie

ancienne : 1264 *latarça* en pays de Cize (en zone basque ibérique on peut citer 949 *latenia*, 1077 *latero*, 1173 *latona*, peut-être le premier élément dans 1105 *latorlegui*).

233. LAURO : ce nom suffixé en *-o* (voir ci-dessus n° 177 ILTURRO) est comparé au basque *laur* « quatre », qui est bien attesté en toponymie basque mais comme élément de composition (1413 *laurhivarr* « quatre vallées » nom pris par le cours d'eau qui traverse le pays de Cize). De forme proche avec finale latinisante le n° 234 LAURON. Ces noms font penser au nom latin du « laurier » *laurus*.

234. LEIRIA : nom ancien de « Liria » dans la région de Valence, où L. Silgo Gauche a reconnu *iri* au sens de « proche » (pour le rapport probable de ce sens en basque avec celui de *iri* « habitat, ville » voir **II. Lexique ... il, ili** etc.) avec un premier terme *le-* pour lequel est proposé un sens hydronymique et qui pourrait se retrouver dans le nom « Lea » de la ria de Lequeitio en Pays basque. Le rapport établi avec le basque *lats* « cours d'eau » (voir n° 230) est bien problématique. Une réduction de *le(h)er* « pin » serait plus vraisemblable en basque, comme dans les toponymes médiévaux (1146 *lerin*, 1233 *lehet*, 1350 *leritçe*),

236. LESERA : ce nom est rapproché du mot basque *leze* « abîme, caverne » (1090 *lezeta*) avec le suffixe ibère *-ra* (voir ci-dessus n° 231 LATTARA).

246. MASONSA (qui serait en phonétique basque ancienne à peu près MAZONZA ou MAZUN(T)ZA) : les rapprochements basques proposés en pure hypothèse sont *ma(h)ats* « raisin, vigne » pour le premier élément (pour la difficulté à admettre cette explication voir ci-dessus n° 59 BAKASIS) et le suffixe basque complexe *-kuntza* (*hazkuntza* « élevage » sur le verbe *haz* « nourrir, élever », *hizkuntza* « langage » sur *hitz* « mot, parole ») dont l'élément final dérive du suffixe de nom verbal *-tze*, utilisé au sens collectif de « poussée végétale » dans la toponymie médiévale. Aucun toponyme basque ancien ni moderne n'utilise cependant cette suffixation *-kuntze* dont le sens n'est pas adapté à la description topographique.

249, 250 MENTESA, 251 MENTISSA : bien que le rapport au mot latin pour « menthe » (en grec *minthé*) ait pu être proposé pour le premier qui nommait deux lieux distincts, l'ibère avait un radical *mente* dont une variante reconnue est le basque *mendi* « mont », et qui a peut-être donné des toponymes anciens comme « Mant » (1289 *menta*) dans les Landes ou « Mandos » à Jaxu en Basse-Navarre. Le suffixe ibère *-tsa* (proche du *-tze* fréquent en toponymie basque médiévale) est donné comme « abondancier ».

252. MURGI : l'extension de ce toponyme (composant du n° 225 LACIMURGI) est assez extraordinaire, de l'Ibérie antique à l'Aquitaine, toutes provinces basques comprises, région d'Almeria (cité *murgi* par Pline l'Ancien comme début de « l'Espagne Citérieure ou Tarraconaise » s'étendant de là « jusqu'aux Pyrénées »), Alava (1138 *murguia*), Guipuscoa (1149 *murguia*), Navarre (1131 *murgi*), Basse-Navarre (1350 *murgui*, 1294 *muguyart* toponyme voisin pour Murgiarte), et même aux Landes (la base MURG- est envisagée pour expliquer le toponyme actuel Morganx : B. Boyrie-Fénié, *Dictionnaire toponymique des communes des Landes*, CAIRN 2005 p. 162-163). Cette vaste répartition dans l'espace et dans le temps indique que *murgi* devait être dès l'Antiquité une sorte de « nom commun toponymique » ibéro-aquitain, dont le sens particulier devait être perçu probablement jusqu'au Haut Moyen Age (dernière période de création probable des toponymes basques). Partant d'une part de la propension du basque à développer des nasales initiales *m-* de type expressif, quoique sans généralisation hors de situations précises (langage enfantin et prothèses analogiques ou expressives souvent répétitives : par exemple *erran-merran* « ragot, bavardage » sur *erran* « dit, dire ») sans cependant de valeur proprement diminutive, et d'autre part de la présence d'un segment URGI compris comme « forteresse » dans des toponymes ibères et d'une forme proche TURGI (voir ci-dessus n° 117 CETURGI), L. Silgo Gauche conclut qu'il pourrait s'agir dans ce mot et donc dans les toponymes qu'il forme d'un

préfixe à sens diminutif. Pourtant une base *mur(r)*- existe bien en toponymie basque ancienne, parfois reportable au latin *mur* « mur » tenu cependant pour n'avoir pas d'étymologie sûre indo-européenne : 1024 *murco*, 1036 *mur*, 1070 *mureta*, *muruet*, 1095 *murga*, 1072 *villa muro et muruarrem* etc., dont peuvent être rapprochés les toponymes sur *mun-* (1053 *munguia* 1114 *munica*) qui pourrait en être une variante phonétique (et son dérivé probable le lexème et toponyme oronymique *mun(h)o* « colline » : 1114 *in muno*). Tous ces faits rendent au moins vraisemblable que MURGI a été formé non avec préfixe expressif ou diminutif (?) *m-* (M-URGI) mais avec l'élément toponymique et lexical -GI comme le toponyme ibère BIZKARGI (voir ci-dessus n° 90) et bien d'autres, MUR-GI, et que la base *mur-* était très vraisemblablement oronymique, la finale -GI étant comparable au suffixe basque homonyme de « matière » (une réduction de *(h)egi* « crête, bord » n'est pourtant pas impossible : voir ci-dessus n° 230 LASTIGI), ce qui peut induire, si l'analyse des citations s'y prête, que le toponyme ibère URGI pourrait, au moins théoriquement, être analysé UR-GI.

256. NESCANIA : ce nom d'une cité antique de la région de Málaga (dans la formule latine MUNICIPIUM NESCANIENSE) a fait penser au mot basque *neska* « fille » et son dérivé en principe diminutif *neskato* de même sens ; ces mots n'ont produit aucun toponyme ancien connu, mais les deux formes sont citées dans les inscriptions antiques d'Aquitaine : *nescato* comme nom de personne, *niska* à Amélie-les-Bains où une inscription latine se réfère à une « source sacrée ». On peut en rapprocher l'hydronyme « Neste » considéré comme « pyrénéen ».

258. OCURI : la formation est analysée OC-URI (de OCO-URI selon M. de Faria), avec le second élément *uri* « habitat, ville » ; le premier élément OC- (le n° 262 OKU est dans une monnaie), si ce n'est un anthroponyme non identifiable, ne peut être ramené au basque *ok* et ses dérivés (*okaztatu* « écoeuré » etc.) qui sont nés de l'onomatopée pour « vomir » (*ok(h)a*, *ok-egin*), le rapprochement étant possible en revanche avec une base toponymique OK(O)-, qui reste à identifier, présente dans des formes comme 871 *ocoista*, 1025 *ocariz*, 1110 *ocoza*, 1149 *ocomardia*, 1185 *ocue* pour la zone hispanique, 1249 *oquoz* en vallée de Baïgorry (« Occos ») pour la zone aquitaine.

259. OIASSO : cité des Vascons au nom latinisé, écrit aussi OIARSO, OLARSO etc., ce qui l'a fait identifier depuis longtemps avec Oyarzun (1007 *oiarzun*) en Guipuscoa, identification définitivement acquise après la découverte de la ville et du port romains (actuellement Irun : voir le n° 184 ILUMBERRI) construits sur le littoral, au pied du site forestier et probablement fortifié portant ce nom, avec la forme de composition *oihar-* pour *oihan* « forêt » et la double suffixation basque en *-tz(e)* collectif (dans 1114 *oierza* en Navarre) et locatif *-un*.

264. OLOKIS : l'élément initial pourrait être une variante (ou la forme originelle ?) de TOLO- (voir ci-dessus n° 55 BAITOLO), suffixé en -KI/-GI avec ajout de sifflante analogique. Pour la formation, plutôt que la référence au mot et toponyme basque Ordoki (1290 *-ordoqui*), qui semble construit avec une forme assimilée de *urd-* « plat, plateau » en toponymie basque ancienne et un complément ou suffixe locatif *-oki* de nombreux toponymes (avec épenthèse *-toki* dans 1087 *olotoqui*), on peut penser à des toponymes basques comme 1192 *olloqui*, qui est, à la double latérale graphique près, extrêmement proche du nom ibère, avec un premier terme qui doit être *olo* « avoine ». En toponymie basque on ne peut exclure totalement une formation ni avec *oilo* « poule (sauvage) » (1066 *oillo*, 1435 *oilloeta*), ni avec une forme réduite de *ohol* « planche » ou *ola* « cabane ».

265. OLONTIGI : ce nom donné aussi avec d'autres formes (OLINTIGI) est rapproché pour son premier élément du basque *orein* « cerf », dont une forme de composition *oror-* est attestée en toponymie médiévale (voir II. Lexique ...) ; avec une finale proche du basque *-tegi* (pour les deux interprétations possibles en basque voir le n° 34 ASTIGI), le nom

signifierait « lieu de cerfs » ou « crête des cerfs ». Ne sont pas loin de ce nom de nombreux toponymes avec vibrante faible *-r-* (voir les suivants):

271 ORE, 272 ORETANIA, 273 ORETUM : la vibrante de ce qui pourrait être la (ou les) base(s) de ces noms OR(R)-, avec suffixes latins pour les deux derniers (-TANIA nomme la région sur le nom de peuple latinisé des ORETANI ; -TUM donnant le nom de la ville capitale), pourrait avoir été forte, puisqu'on trouve des graphies ORRET-, ORRIT-. L. Silgo Gauche fait dans ce cas la relation avec le mot basque *orre* « genévrier » qui a laissé des toponymes (1187 *orra*) ; et si la vibrante est faible (elle peut être dialectalement forte : *hiztorr* « chien de chasse ») avec *or* « chien », mot qui ne semble pas présent avec certitude en toponymie basque (en anthroponymie peut-être dans 1103 *don orra*). Mais une autre base *or-* très productive en toponymie basque médiévale, qui ne se confond pas toujours avec *orre* sauf peut-être en forme réduite devant consonne, existe dans 1027 *orcoyen*, 1064 *oronz*, 1268 *oroquieta*, 1275 *oroz* etc. Le sens ne peut être défini clairement à partir du lexique basque connu. La même base avec une formation ibère en-GI semble former le n° 274 ORGIA, s'il ne s'agit d'une variante de URGI (voir ci-dessus MURGI), ou de URKI (voir le n° 361).

278. OROSPEDA (avec lequel sont cités OROSE et OROSI): ce nom reconnu comme oronyme serait composé en ce sens avec l'ibère *-beda* (on trouve une graphie tardive OROSPIDA : pour le rapport possible de toponymes semblables avec le basque *-bide* « chemin » voir ci-dessus le n° 187). Le premier élément *oroz-* pourrait être une dérivation en *-oz* (1120 *oroz*), si commune dans toute la toponymie ibéro-aquitaine et même au-delà, sur la base *or-* plutôt que *oro-* (en basque *oro* est « tout, totalité », et le terme basque proche le plus acceptable en toponymie *olo* : voir ci-dessus). De même peuvent s'analyser, du moins morphologiquement car le sens reste très incertain ou même ignoré, les toponymes basques dérivés 1102 *oro* (pour la suffixation basque en *-o* voir ci-dessus n° 177 ILTURRO), 1068 *oronz*, 1194 *oriz*, 1213 *orbegui*, 1268 *oroquieta* (pour *-oki-* voir ci-dessus n° 264 OLOKIS), 1304 *oronz*, 1350 *orbara* etc.

281. OSSIGI : en admettant que la sifflante notée chez Pline par *-SS-* correspond bien à l'apicale affriquée du basque *otso* « loup » (et non à l'affriquée dorsale de *(h)otz* « froid » mot bien attesté en toponymie médiévale basque) ce nom est interprété avec la finale *-IGI*, proche du basque *-egi* « demeure » (ou, comme déjà noté, de *(h)egi* « crête » qui conviendrait au moins aussi bien), au sens de « lieu de loups » (1095 *oxxabide*, 1350 *ochovi*). Avec l'occlusive intermédiaire en plus, ce pourrait être un doublet de 1182 *ossategui*.

286. POMPAELO : le nom officiel de Pampelune dû à Pompée qui l'aurait fondée selon Strabon n'aurait en apparence rien d'un toponyme basque ni ibère, si le dernier élément *-ELO*, sous son habillage phonétique et morphologique latin, n'avait été rapproché de l'ibère *ilun* « ville » et du basque *iri* (voir **II. Lexique...** et ci-dessus n° 163 et 164), élément qui entre évidemment dans la formation du nom basque et très probablement antique de la ville Iruña (1031 *irunnia*).

292. SALTIGI : ce nom et plusieurs de même forme initiale (193 SALTUIE, 295 SALTUTIBAI, 296 SALDUBA) cités dans l'Antiquité seraient formés avec l'ibère *sallu* (plus tard modifié en *salu*) correspondant au basque *zaldi* « cheval » (voir **II. Lexique ...**) : pour le second élément de SALTIGI (ZALTIGI) voir ci-dessus ASTIGI, OLONTIGI, OSSIGI. La question qui se pose en comparaison avec la toponymie basque médiévale c'est si dans cette dernière l'élément *zald-* est bien au sens de « cheval », comme on le propose habituellement pour quelques noms, ou s'il ne s'agit pas plutôt du latinisme *salu* en basque *zaldu* « espace montagneux non cultivé » (en toponymie occitane « Sault », en toponymie castillane « Soto »): bien qu'on interprète généralement le toponyme assez répandu Zalbunbide (1258 *çaldun videa*) comme « chemin des cavaliers » (*zaldun* « cavalier » est attesté comme anthroponyme 1110 *lope salduna*), la plupart des toponymes basques représentent clairement le latinisme *salu* non seulement comme nom simple (1267 *çaldua*) mais dans les composés,

en commençant par l'une des gloses latines les plus anciennes (1074 *aker çaltua ... saltus ircorum*), et dans bien d'autres exemples (1025 *zalduhondo*, 1080 *zalduburua*, 1205 *çaldugoién*, 1252 *çalduçaharra*). L'Ibérie étant latinisée dès le deuxième siècle avant notre ère, il y a peut-être lieu de se demander si le mot latin *salto* n'avait pas déjà envahi la toponymie ibérique au temps des citations non seulement des auteurs antiques, toutes postérieures, mais d'une grande partie au moins de celles des monnaies et autres (voir ci-dessus **I. Lexique ...**).

295. SALTUTIBAI(TE) : ce toponyme complexe, marqué d'un suffixe ibère d'ablatif –TE (voir **I. Phonétique et morphologie**), a été isolé dans une assez longue inscription en ibère où ont été reconnus plusieurs éléments lexicaux et grammaticaux. Au terme SALTU- (voir ci-dessus) s'ajoutent un élément final identifié au basque *bai* « rivière », et un élément central –TI- qui serait un suffixe ou autre élément formant quelques noms basques d'animaux domestiques, *ardi*, *idi* et précisément *zaldi* « cheval » dont ce SALTUTI- ou plus SALLUDI- aurait pu être la forme antique. Cette analyse, qui pose des questions difficiles d'étymologie, donnerait à ce nom le sens de « rivière du cheval » (ou « des chevaux »), Quoique cité tardivement en 1452 mais probablement ancien, le basque *zaldivia* en est formellement très proche, au sens de « le gué des chevaux » (si ce n'est « le gué de la forêt » : voir ci-dessus).

299. SEBELACI : dans le cadre de l'analyse des toponymes ibères connus par ailleurs plusieurs segmentations du nom sont possibles, ou une composition avec –LACI (« confluent » ou « mont » : voir ci-dessus n° 224 LACETANI et n° 225 LACIMURGI), ou une suffixation en –CI (voir n° 165 ILICI), ou encore une composition plus complexe proposée par L. Silgo Gauche, supposant l'articulation apicale de la sifflante et une réduction de la diphtongue, avec SAI- « vautour » en basque (voir n° 324 SAITABI). Dans ce dernier cas un triple composé **sai-bela-ki* (pour –KI voir n° 65 ILICI) serait théoriquement possible mais sans exemple, et sémantiquement peu viable (« lieu de vautours noirs » ?) ; on peut noter pourtant l'exemple répété d'un emploi proche en anthroponymie, mais qui semble avec *se(h)i* « enfant, serviteur » : 1167 *seibelce*, 1265 *orti sey uelça*. Pour l'analyse en deux éléments avec –LACI le premier a pu être comparé en adoptant la même sifflante apicale à des mots basques : 1° à *sabel* « ventre, entrailles », qui n'a cependant aucun exemple sûr à l'appui en toponymie, où sont utilisés comme partout au sens figuré les formes extérieures du corps humain « tête, yeux, nez, dos, pied » mais pas l'intérieur, sauf les cas rares où il y a une confusion probable favorisée par l'incertitude dans l'écriture ancienne des sifflantes basques avec *zabal* (voir plus loin) dans 1100 *urtasauel*, 1283 *çarrinsauel*, sauf peut-être en anthroponymie (1258 *gracia sauela*) ; 2° *sabi* qui a des sens botaniques « plant, pépinière, sauge » etc. mais semble aussi absent de la toponymie basque. Au contraire *zabal* « plat, large, vaste » est d'un emploi extrêmement abondant en toponymie médiévale ancienne, ou employé seul (945 *zauala*), ou en dérivation suffixée (1027 *zabalza*), ou en premier ou second terme de composition (1007 *arçauaçeta*, 1007 *oyarzaual*, 1107 *zaualegui* : on peut observer la proximité de ce dernier avec le toponyme ibère), parfois nettement cacographié en *zabel* comme 1080 *sorozabel*. C'est le sens qui conviendrait le mieux, selon L. Silgo Gauche, à la topographie du lieu qui avait peut-être reçu ce nom, dans la province de Castellón de la Plana.

302. SEKIA : ce nom ibère était celui de Ejea de los Caballeros près de Saragosse, et bien qu'une origine celtique ait pu en être proposée, L. Silgo Gauche pense au mot des Refranes de 1596 *zeja* au sens de « marché », et qui a probablement des témoignages anciens en toponymie basque, comme le nom du monastère navarrais cité en 1032 *monasterium quod dicitur ceia carra*, en 1099 *ceia zaarra* qui aurait donc été bâti à l'emplacement ou à proximité d'un « vieux marché ». Au même mot est rapporté le n° 303 SEGISA (en graphie basque ZEGIZA) avec une suffixation en –SA assez fréquente en toponymie ibère (voir ci-dessus EGOSA, ELUSA, ITURRISSA).

305. SETEISKEN (apparaît aussi dans des formes réduites SETEIS, SETEI): le premier élément de ce nom se retrouve dans le nom de peuple latinisé SEDETANI, et pourrait correspondre à un mot basque ancien *zed(e)* présent tel quel dans le composé *zedarri* « borne » littéralement « pierre de borne », et avec initiale palatalisée dans *xede* « borne, limite », d'où peut dériver un verbe comme *xedarra* « émonder ». Les SEDETANI antiques seraient en ce sens « ceux des limites ». Quoique la finale –ISKEN puisse être un suffixe comme l'indiqueraient les formes réduites, on ne peut s'empêcher d'observer sa proximité formelle avec le basque *azken* « dernier » (voir **II. Lexique ...** ASGANDIS) ce qui ferait par hypothèse en basque de *zede-azken* « dernière limite », composé non attesté en toponymie. Le même élément SETE- peut former, bien que L. Silgo Gauche en propose une analyse différente, le n° 307 SETERRAE dont le second élément latinisé est compris comme le basque *herri* « pays » (1000 *fonte de herri*, 1227 *deyerri*, 1350 *olherri* : «peuple» est un emploi moderne dérivé du premier et inutilisable en toponymie ancienne), ce qui donnerait théoriquement en basque un composé *zeterri* « pays des limites ».

309. SICORIS : comme dans d'autres toponymes ibères à finale semblable (voir n° 159 ILARCURIS) le second élément est compris comme le basque *gorri* (variante ancienne *gori*) « rouge ». Cet hydronyme (moderne « Segre ») a invité à donner au premier élément du mot ibère SI- le sens de « cours d'eau ». Quoique les hydronymes fassent très souvent allusion à la nature des lieux traversés et aux noms de ces lieux eux-mêmes (la toponymie basque a utilisé parfois le mot *zi(hi)* au sens de « gland » et par extension « chênaie », ou de « jonchaie » d'après la base *ihi* « jonc » : 1177 *cihiaga*), on n'est pas très loin de l'hydronyme basque archaïque *iz*, qui aurait fait un *izkorri* parallèle de forme et de sens au bien connu *baigorri* (voir ci-dessus n° 200 ISTURGIS).

310. SIKARRA : ce nom apparaissant aussi dans le nom latin de peuple ou de ville SIGARRENSIS, et plus tard sous les formes SAGARRENSI (945), SEGARRA (1015), SAGARRA (1251), est fait sur la base correspondant au basque *sagarr* « pomme » (voir **II. Lexique ...**). Il faut supposer qu'il comporte ou une suffixation –A proprement ibère, ou que c'est un exemple de l'article basque –a documenté par ailleurs dans les citations antiques, et que ce singulier peut avoir eu un sens de collectif (on imagine très mal « le » pommier dénommant un lieu et encore moins une ville), ou même que c'est un équivalent du suffixe locatif basque ancien (inusité dans la langue moderne) –aga qui a été l'un des plus productifs dans l'ancienne toponymie (1025 *arriaga*).

313. SOROBI : c'est un hydronyme de la région valencienne dont le nom selon L. Silgo Gauche serait dans l'actuel Segorbe (« Xogorb » en valencien), et qui aurait été sous sa forme pleine *SOGORBI, qu'il convient donc d'analyser. Un rapport est établi entre l'élément SOGOR- qui aurait été réduit à SOR- et le mot toponymique médiéval basque *xurrut* « écoulement, source, évier », qui semble d'origine onomatopéique (dans le gascon *chourre* etc., peut-être déjà à l'origine du latin *surdus* « sourd »), avec palatale initiale dans les toponymes basques médiévaux (1378 *churrute*). Indépendamment de la nature de la sifflante initiale dans le nom ibère, et le basque *zorr* (1240) « taxe, dette » étant en principe exclu, il y a aussi des toponymes basques sur une base *sorr-* (distincte de *soro* « pré » tenu pour un latinisme quoique ancien : 1337 *çorhaçar*) présente dans quelques noms médiévaux de Soule (*sorce*, *sorceburu*), qui a peut-être à voir avec le toponyme ibère et l'idée de « source, naissance » : L. Silgo Gauche fait observer que Segorbe est un lieu de sources et fontaines. Le second élément en toponymie basque serait (*h*)obi « fosse » tenu aussi pour latinisme (mais sûrement ancien et déjà loin de l'étymon supposé *fouea* avant le XI^e siècle : 1000 *aztobieta*) ; il est utilisé pour des noms de cours d'eau comme Errobi pour « la Nive », altéré selon toute vraisemblance dans Ardanavy autre affluent de l'Adour.

314 SOSINESTANA, 315 SOSINTIGI : le terme initial commun à ces deux noms ibère est SOSIN « taureau » correspondant au basque *zezen* (voir **II. Lexique ...**), assez

fréquemment cité aussi dans les noms de personnes. Entre autres, les très curieux et probables surnoms NABARRSOSIN, SOSINBELS, SOSINBIURRU seraient respectivement en basque NABARZEZEN avec qualifiant antéposé « taureau de couleur variée », ZEZENBELTZ « taureau noir », ZEZENBI(H)URR « taureau rétif », qui ont leurs répondants en onomastique médiévale, aussi bien anthroponymie (on a relevé le surnom *sesenco* « petit taureau ») qu'en toponymie médiévale : en Soule *ceceneguieta* « lieu de la crête des taureaux » dont se rapproche SOSINTIGI compris comme ZEZENDEGI « lieu de séjour de taureaux ».

318. SUBURI : correspondrait exactement, avec l'assimilation vocalique ibère selon L. Silgo Gauche, au toponyme basque *zubiri* « habitat (près) du pont » (voir **II. Lexique ...** IL, ILI ...), qui a en toponymie navarraise des citations continues depuis le IXe siècle (latinisation en *suburim*).

320. SUCOSA : cité en grec par Ptolémée, ce nom semble suffixé en –SA ou –OSA et son radical a été rapproché du celte et gaulois *succos* « cochon ». Il se trouve que la toponymie de Mixe (Basse-Navarre) comporte une paroisse ancienne nommée « Succos » (1268 *sucox*, 1304 *succos*) qui en toponymie aquitaine s'analyse comme un des très nombreux noms suffixés en –os, ce qui fait supposer un radical *suc-* bien que la prononciation locale avec diphtongaison « Zokuez(e) » puisse suggérer une autre voie d'analyse.

323. SURDAONES ou SORDONES : le radical de nom de peuple latinisé est cité dans des expressions comme SORDUS POPULUS, SORDONIA, et rappelle de très près le nom du monastère aquitain de Sorde (1105 *sordua*), site d'habitat préhistorique sur les bords du Gave d'Oloron. Le basque *zurda* « crin » qu'en rapproche L. Silgo Gauche est inconnu en toponymie basque, ancienne ou moderne et ne correspond pas à la thématique habituelle des noms de lieux. Pour une explication par des mots faisant allusion à l'eau (voir aussi ci-dessus n° 313 SOROB) et au terrain boueux des bords de rivière on peut se reporter à l'ouvrage de B. Boyrie-Fenié *Dictionnaire toponymique des Communes, Landes et Bas-Adour* p. 235-236 (voir la Notice bibliographique).

324. S'AITABI : avec une sifflante d'articulation différente en ibère, affriquée peut-être (quoiqu'il n'y en ait pas, sauf en palatalisation hispanique, dans le lexique et la toponymie basques), latinisé sous des formes comme SAETABIS, actuellement Játiva en région valencienne, ce nom a été comparé au toponyme alavais Zaitegui cité ainsi avec une sifflante dorsale depuis le XIIe siècle, et celui-ci compris parfois comme composé avec *zai(n)* « gardien ». A. M. de Faria en propose une analyse différente, en deux éléments connus de la toponymie médiévale et du lexique basques: *sai* « vautour » ou « oiseau de proie » complétant un second terme –*tabi* compris comme forme ancienne de (*h*)*abi* « nid » (probablement dans 1034 *osxagauia* avec *otso* « loup »), quoique la construction avec une occlusive de liaison ou « antihiatique » si commune en toponymie basque soit parfaitement possible comme dans bien d'autres toponymes. Il établit la relation entre ce nom et le nom souletin cité à Chéraute à partir du XVe siècle *sayhabiague* qui est une romanisation de *saihabiaga* « lieu de nid d'oiseaux de proie » que la topographie du lieu dominé par une falaise rend très vraisemblable. Une coïncidence assez extraordinaire est que le linteau de porte de la maison ainsi nommée, gravée tard au XVIIIe siècle, représente effectivement un nid avec un envol d'oiseaux, et que sur des monnaies ibères portant la référence écrite à 'SAITABI on voit de même « un oiseau de proie identifiable avec un vautour » (A. Marques de Faria, « Crónica de onomástica paléo-hispánica », *Revista portuguesa de Arqueologia*, vol. 10, N° 2, 2007, p. 178).

329 TARBELLI : c'est le nom latinisé du peuple aquitain des « Tarbelles » qui se situait dans la région de Dax (au IVe siècle *Aquis tarbellicis* qui a laissé le nom basque « Akize »), bien que la base TARB- fasse songer au nom de la ville de Tarbes qui se trouve assez loin de là en Bigorre, à moins de supposer ou que la région de ce nom était beaucoup plus vaste que celui que recouvrait au début de la christianisation le grand évêché dacquois

qui avait compris toute la région de Bayonne et les provinces basques d'Aquitaine. Il y a une ressemblance formelle et peut-être une continuité entre le nom de ce pays des « Tarbelles » comprenant la future Basse-Navarre et le sud des Landes et celui de la vallée bas-navarraise d'Arbéroue, dans les textes latins ou romans médiévaux écrit tantôt avec latérale et tantôt avec vibrante faible (1106 *arberua*, 1280 *arberoa*, 1264, 1350 *arbeloa*). S'il s'agit d'un toponyme d'étymologie basque, ce qui est probable dans ce lieu peu romanisé, il y aurait une suffixation en *-o* (voir ci-dessus) d'une base comme *arbel* (1025 *arbelgoihen*) qui se comprend « pierre noire ». La question qui se pose dans cette hypothèse est celle de l'origine du *t-* initial du nom antique par rapport à une éventuelle étymologie commune. L'initiale occlusive *t-*, que le lexique basque proprement dit ne connaissait sans doute pas plus, hors termes expressifs, que les autres occlusives sourdes, et a produit parfois dans les emprunts basques une latérale *l-* (voir **II. Lexique ...** et ci-dessous n° 331 TARRAKON), est cependant présente dialectalement dans le lexique et la toponymie médiévale de la Soule : le mot *arte* au sens de « chêne-vert, buisson » (998 *artazo*, 1007 *artaçuu*, 1391 *arteaga*) y est *tarta* au sens de « ronce », et le toponyme Tartas, qui en dérive très probablement, est aussi bien landais pour le nom de l'ancienne vicomté de Tartas-Dax (vers 1160 *tartas*), que souletin pour des noms de maisons (au XIV^e siècle *tartas*, *tartuki*). Il est possible que ce mot et ces noms se soient créés par prothèse analogique sous influence latine ou autre (*tartos* en gaulois est « sec »), et que le rapport du nom des « Tarbelles » et celui de la vallée d'Arbéroue soit du même ordre.

330. TARBELIORR : a la même base que le nom précédent (la variante de vibrante n'est pas forcément significative) ce nom de lieu ajoute un élément *-liorr* qui forme un toponyme médiéval commun à la Navarre, Eguillor (1121 *eguirior*, 1153 *eguilor*), à la Basse-Navarre et à la Soule, Hegilior (1366 *heguillior*), au sens de « sec » (« crête sèche ») avec une variante à diphtongue peut-être originelle *leihorr* « terrain sec, terre ferme », qui est très probablement l'étymon du monastère de Leyre en Navarre (sous les nombreuses formes latinisantes ou latinisées, la graphie *leior/legor*, *-g-* équivalent de *yod-*, est à peu près constante à date ancienne).

331. TARRAKON : nom antique de Tarragone (voir **II. Lexique...**), pour lequel a été proposée une base *tarra-* comparée au basque *larra-* pour *larre* « lande, terre inculte » (et par extension seulement le sens secondaire et tardif de « pâturage libre ») toujours ainsi documenté en toponymie basque, 853 *larrate*, 1007 *larraun*, 1066 *larrahona*. Si l'équivalence avec le mot basque est acceptable il y aurait une parenté formelle entre ce dernier (actuel Larraona en Navarre : *-hona* déterminé dans la citation du XI^e siècle est, malgré les apparences, plus probablement un suffixe locatif que le qualifiant « bon ») et le nom ancien de Tarragone,

339. TIBISI : écrit parfois TIVISSA (1153 *tevice*, actuellement Tivissa), a une ressemblance formelle, indépendamment de la consonne initiale, avec le nom de Cibits en Basse-Navarre (1150 *sevis*). La finale *-SI*, ignorée de la toponymie basque, est problématique en toute hypothèse, et les rapprochements recherchés dans le lexique basque très peu concluants. Il pourrait s'agir d'une simple variante graphique de *-SA* (voir ci-dessus 320 SUCOSA etc.) que semblent indiquer les citations médiévales. Le segment initial paraît se retrouver dans la région d'Alicante dans « Tibi » et a été comparé à des toponymes sans occlusive initiale, celle-ci étant selon L. Silgo Gauche « un élément préfixé de sens intensif » (voir ci-dessus TARBELLI), avec *ibi* (d'où le composé « Pratdip ») considéré comme équivalent du basque *ibai*, bien que le référent basque qui s'impose, en l'absence de la forme *ibai* antérieurement au XV^e siècle en toponymie basque, soit manifestement *ibi* « gué » (voir **II. Lexique ...**).

342 TOLOBI, 343 TOLOSA (voir n° 55 BAITOLO, n° 223 LABITOLOSA) : l'élément commun à ces noms TOLO- interprété au sens de « plat, plaine », qui correspondrait en particulier au site de « Vieille-Toulouse » (Haute-Garonne), est étranger au

lexique et à la toponymie basques. TOLOSA (Toulouse) comporte le suffixe –SA (voir ci-dessus).

350. TURIA : le nom du cours d'eau valencien, sans variation depuis l'Antiquité (on aurait repris le nom antique au XVII^e siècle), et bien que les cours d'eau prennent souvent le nom des lieux traversés et de celui de leur environnement, invite d'emblée à le comparer à des hydronymes connus, y compris des éléments celtiques (breton *dour* « eau), le nom aquitain de l'Adour (au n° 41 ATURI, dit en basque « Aturri », mais sa relation phonétique avec *ithurri* forme déjà ibère n'est pas du tout évidente), et le basque *ur* « eau ». La question de l'occlusive initiale peut être levée (voir ci-dessus TIBI), et le toponyme valencien ressemble alors étrangement à des toponymes des Landes cités au XII^e siècle sous la forme répétée *uria*, aujourd'hui « Oeyregave », « Oeyreluy » qui soulignent et répètent tous deux la référence aux cours d'eau, bien que *uri* soit surtout connu dans l'anthroponymie aquitaine antique (cf. B. Boyrie-Fénié *Dictionnaire... op cit.* p. 168-169). On ne voit pas cependant comment se seraient construits le nom ibère et les noms landais à partir du basque *ur*, du moins dans le cadre de la morphologie lexicale basque connue (on peut remarquer tout au plus que *huri* est « pluie » en basque). Si la question de la vibrante, assez variable dans les inscriptions antiques comme il a été noté, ne faisait difficulté, on penserait tout aussi bien pour TURIA au mot *it(h)urri* « fontaine, source », assez couramment employé au sens plus général de « petit cours d'eau », avec une classique aphérèse dans les formes latinisées (voir ci-dessous).

351 TURIASO, 352 TURISSA : le premier écrit TURIASU (actuellement « Tarazona » issu de latinisations médiévales) a pu être compris par M. de Faria comme formé d'un suffixe comparable au basque –*azu* de sens abondancier (988 *artaso*, 997 *saresazo*, 1107 *sarasazu*), sur une base ibère TURI- non définie (voir ci-dessus TURIA). Avec la même initiale et la même vibrante simple, TURISSA nommait deux lieux : 1° Tossa de Mar dans la province de Gérone (après une étape médiévale romanisée *torsa*), 2° une ville vasconne dont l'emplacement ni le toponyme moderne ne sont reconnus avec certitude. Avec une suffixation pouvant correspondre au basque –*tza* (-SA dans les noms ibères : voir ci-dessus), les commentateurs s'accordent à y voir un dérivé du nom ibère correspondant au basque –*i(h)urri* (voir ci-dessus et **II. Lexique ...**) « source, fontaine ».

361. URCI : en phonétique et graphie basques URKI serait « bouleau » origine de nombreux toponymes (1093 *urkiza*), dont l'emploi nu suggère pourtant (voir n° 310 SIKARRA), autant que l'existence de formes dérivées comme URRKESKEN, ou un terme ibère spécifique, ou même un dérivé en –KI (voir n° 190 ILURCI).

363. URSO : la latinisation du nom ibère (VRSON, VRSONE) a donné le nom moderne « Osuna » dans la région de Séville. En graphie basque *urzo* est « pigeon, palombe » (dialectalement *uso* par réduction du groupe consonantique) qui a pu lui être comparé, quoique le nom de cet oiseau, sauf pour raison emblématique dont pourraient témoigner par exemple des monnaies, ou pour des sites de chasse, paraît peu vraisemblable en toponymie. L'élément *urz-* y existe pourtant (937 *urzaki*, 980 *ursaxia*, 1316 *urçurru*) qui peut se comprendre parfois comme variante de *urd-* au sens de « plat, plateau » (1366 *urdoz*).

365. UDURA : ce nom (actuellement « Ora ») s'insère en apparence dans les toponymes ibères suffixés en –RA (voir n°136 EGARA, n° 231 LATTARA), le radical étant comparé à divers mots basques, *ote* « ajonc », *ur* « eau », *uda* « été » (sans acceptabilité toponymique tel quel) et le mot qui semble bien en dériver *udare* « fruit, poire » (en toponymie basque composé dans 1200 *udalondoa*, à double suffixe, collectif et locatif, dans 1350), *odi* « ravin » (1024 *odieta*) qui semble phonétiquement plus loin. On peut penser aussi à une forme ou ancienne ou altérée de *idoi* « fange, terre boueuse » (1051 *udai balzaga*, 1284 *iduburueta*) qui pourrait se trouver dans le nom souletin de « Idaux » (1327 *udaus*) et aurait pu avoir dialectalement une voyelle initiale labialisée (voir n° 134 EDEBA).

*

Conclusion

Il ne suffit certes pas que deux mots, toponymes ou autres, se ressemblent pour que leur étymologie et leur origine communes soient assurées. Néanmoins, à quelque mille ans de distance entre le temps des toponymes ibères relevés par les Anciens et les premières listes de toponymes basques, l'analyse des uns et des autres, avec tout ce qu'elle comporte d'incertitude pour la définition des valeurs sémantiques exactes du lexique, permet de relever un certain nombre de constantes ou de permanences. Il y a inévitablement des rapprochements ou des reconstructions qui peuvent ne pas emporter la conviction. Ainsi quand le nom ibère ancien de « Sort » en Catalogne (région de Lérida), hérité d'une forme plus ancienne « Sabort », reconstruit très logiquement *ETXABUR, est présenté en relation avec le basque *intzaurr* « noix », mot très probablement composé de *urr* « noisette, fruit à coque ». La forme basque la plus anciennement documentée à ce jour (1203 *insauspeco*) comporte une nasale mais pas d'occlusive intervocalique ni de palatalisation primitive de la sifflante. Elle est déjà altérée par dénasalisation dans des exemples navarraïes et labourdins médiévaux en *iltzaurr*, 1300 *ilçaurgarat*), d'où > *eltzaurr* après ouverture normale de la voyelle devant latérale en labourdin (1505 *elsospea*, *alzaurzpy*). La dénasalisation est même complète en salazarais *itzaur*, tandis que des citations souletines médiévales donnent avec une épenthèse probable d'occlusive *inzagur*, et par altération banale de la même occlusive l'aezcoan a même *exabur* (il y a bien d'autres exemples anciens du changement d'occlusives en basque: 1283 *nagussi*, *nabussi* etc.). L'hypothétique *ETXABUR à l'origine de Sort ferait plutôt penser aux nombreux composés basques anciens de *etxe* (en composition *etxa-*) « maison » nommant des villages ou des villes : *essaçar*, *exazar* 1064, *echaçahar* 1174, *echauerris*, *echaverri* 1024, *echauri* 1015, *eggagoien* 1067, *exave* 1111 etc. La question des comparaisons lexicales et toponymiques entre ibère et basque reste donc largement ouverte. Pourtant, dans l'état actuel des recherches, la conclusion que semble imposer cette analyse comparée ne diffère pas fondamentalement de ce que suggère ce qu'on sait de la phonétique et de la morphologie de l'ibère par rapport au basque : une proximité sûre ou probable des deux langues sur de nombreux points, moins évidente sans doute ici et donc moins concluante étant donné les difficultés inhérentes à ce type de comparaison, et ceci malgré l'étendue du corpus en particulier toponymique. L'ibère et le basque de l'Antiquité étaient des langues voisines ou même identiques sur des points essentiels de leurs structures phono-morphologiques et lexicales. C'était sans doute aussi, dans la mesure où le millier d'année qui sépare les témoignages écrits de l'une et de l'autre n'invalide pas les comparaisons, deux langues différentes. Sinon le basque historique, tel que le révèlent en particulier les textes médiévaux et notamment la toponymie, serait tout simplement, du moins hors de tout ce que le basque devait déjà avant l'an mil à la latinisation et à la romanisation, « l'ibère moderne », ce que la recherche actuelle ne permet pas de conclure.

Jean-Baptiste ORPUSTAN
janvier 2009

Annexe

A propos des "Observaciones sobre los recientes hallazgos epigráficos paleovascos de Iruña-Veleia (Trespuentes-Villodas, Álava)" de L. Silgo Gauche

Après un long débat, non encore résolu semble-t-il en tous points, sur l'authenticité d'un certain nombre d'inscriptions fragmentaires de basque (pour une part bilingues: basque et latin) trouvées sur l'ancien site d'Iruña-Veleia, datables de la dernière période antique ou des débuts du Haut Moyen Age (IVe-VIIe siècles), cette authenticité semble aujourd'hui reconnue. L. Silgo Gauche, spécialiste d'épigraphie ibérique antique, s'appuyant sur quelques travaux déjà publiés, consacre à 40 de ces "graffitis" un commentaire détaillé, fragment numéroté après fragment numéroté.

Les remarques ci-dessous sont adressées à sa demande à M. Silgo Gauche. N'étant nullement spécialisé en épigraphie antique, je me contente d'y poser quelques questions de lecture et d'interprétation ponctuelle, les citations étant reproduites ici sur une même ligne.

N° 13401.

Problèmes de graphie: je suppose que II est connu comme une représentation du E latin (n° 13411 EL), ce que j'ignorais. Plus loin se pose la question des sifflantes fricatives Z/S et affriquées (celles-ci normalement en basque ne sont jamais initiales: voir plus loin pour l'explication de H. Iglesias). NEUR peut représenter une forme incomplète du génitif NEURE présent ailleurs, sinon même un nominatif comparable au moderne NIHAUR "moi-même", dont on pouvait penser que les formes en NEU- étaient des formes contractées. S'agit-il dans ce cas de formule "emphatique" comme dans la langue moderne, de style de langue réservé à certaines occasions, ou (citation aquitaine) de génitifs "normaux" d'un ancien NEU antérieur ou concomittant à NI ou NE (n° 13413) (comme ZEU à ZU), indépendamment des réfections analogiques qui ont pu jouer sur ces personnels?

AMET... Si le contexte est amoureux AMETS "rêve, songe" irait assez bien (T... suppose alors peut-être l'existence d'un digraphe TS pour l'affriquée), AMETZ (tausin) étant dans ce cas exclu. En revanche le basque ne fabrique aucun diminutif en -ET... A moins qu'il s'agisse d'un mot latin: le subjonctif AMET semble peu probable, sauf pour le contexte.

N°13411.

NEURE G... inspire logiquement GURASO (quoique ce soit bien tautologique!), mais à partir du simple G la conclusion est très incertaine. Le caractère incomplet de VERG est probable, mais ne peut-il y avoir, à ces époques, l'équivalence B/V que signale M. de Faria en graphie ibérique grecque et latine ? (N° 13369 VELEAN à l'inessif basque qui devait et ne pouvait que se dire en basque "BELEAN").

N°13412.

ZUENE: je ne vois pas pourquoi il y aurait une affriquée ici et pas ailleurs (voir la remarque au n° 13401). Si ce n'est un double mot ZU ENE (il faut supposer alors que ENE aussi existe comme dans les dialectes basques du XVIe siècle, alavais compris: Lazarraga), il correspond presque au verbe passé relatif ZUENE(N), ce qui reste incontrôlable faute de contexte.

N° 13362. En dehors des remarques possibles sur la culture religieuse juive transmise par le latin, et le fait que le scripteur (si c'est le même et la même écriture) est bien latinophone, après le IN NOMENE (bas-latin ou incorrection pour "nomine") PATRI la traduction basque incomplète (manque l'inessif basque "izanean/izenean") ATARE IZAN comporte sans doute ce qui peut être tenu pour le génitif basque ancien en -RE maintenu dans les personnels et encore quelques exemples plus tardifs, et qui pose comme d'autres formes, la question de l'extension analogique probable du -N final en basque. IZAN (être) serait-elle la forme ancienne de IZEN (nom), ce qui n'est pas un petit problème en soi, ou bien y a-t-il une erreur du "débutant" en langue basque? La fermeture vocalique devant nasale -AN>-EN n'aurait rien d'étonnant, et il faudra expliquer alors pourquoi IZAN "être" ne l'a pas faite.

N° 13363-13364.

La variante ou forme ancienne ATA est bien établie et pas seulement en basque. Mais comment arrive-t-on à comprendre ZUTAN par Z(EL/ER)UTAN (c'est la lecture de H. Iglesias), est-ce une abréviation par aillerus connue? Et le tardif *tselū (<caelu) n'aurait-il pas dû apparaître entier à cette époque comme plus tard (le souletin conserve le -L-)? L'infixe -TA- indiquerait selon le basque moderne un indéterminé, et le pluriel marqué par -E(TAN) que demande "in cœlis", qui n'est pas formellement impliqué par le contexte. Hors de la traduction du Pater que le contexte implique en effet, et si ZU existe bien à cette époque (voir plus loin ZURE) et pas seulement la forme ZEU, l'inessif ZUTAN "en vous" est très convenable pour une prière (On chante encore "Zutan Jesus...").

REINU: semble un emprunt bien tardif, même si la prothèse que le basque impose aux initiales R- et autres peut avoir été oubliée ou omise, par hypercorrection (comme chez Leizarrague 1570 etc.) ou autrement, ici et plus loin.

EGIN BBADI ZUR...: la présence de la seconde conjugaison volitive (intransitif *edin) avec une forme ancienne en (B)A- (moderne BEDI mais DADI) est l'un des éléments les plus surprenants et l'un des arguments les plus sérieux en faveur de la "stabilité" du basque au cours des siècles dans un domaine de morpho-syntaxe peu connu avant le XVIe siècle.

N° 13367.

Après IAN TA EDAN "manger et boire" (lecture peu contestable), DENOS ressemble assez mais bien maladroitement quant à la grammaire latine

au DA NOBIS du "Pater" (dans ce contexte le "pain quotidien" aurait pu être représenté par "manger et boire").

N°13368.

A part ZURE, dont je ne vois toujours pas pourquoi il aurait une fricative initiale TZ- anormale en basque et reconstruite de toutes pièces, et qui a la forme "moderne" ou "ordinaire", et la répétition de DE NOS (à mon avis latin ou latinisant), il me semble que NAIA, interprété comme (A)NAIA ("frère": voir plus loin), dans le contexte du "Pater", s'il pouvait être compris comme séparé de la forme verbale latinisante qui le précède, pourrait être pour "volonté" (fiat tua voluntas) écrit ici sans l'aspiration antihiatique (NAHIA): dans le "Gure Aita" moderne EGIN BEDI ZURE NAHIA.

N°13369.

Le "Mario" moderne me paraît bizarre: puisqu'il y a ailleurs clairement MARCVS bien latin. S'il ne s'agit pas du même nom, et si la formule est complète, ce pourrait être un datif de dédicace bilingue : "Samuel à Marius, seigneur à (en) Veleia", ou bien "à Samuel (quelle déclinaison en latin?) Marius" etc. IAUN ne surprend pas dans un texte ancien, l'inessif VELEAN se retrouve dans d'autres fragments. Le mot étant clairement basquisé par sa déclinaison (par ailleurs BEL- est un radical basque bien connu, notamment en toponymie), l'initiale V- (nom latin officiel) pourrait bien correspondre à un B- (voir plus haut). La voyelle -I- des autres formes toujours citées VELEIA (voir plus loin) a été semble-t-il omise par erreur graphique.

N°13371: GEURE ATA ZUTAN GEURE avec le même problème de ZUTAN, et de même ZUTAN IZANA: mais ici ZUTAN (H)IZANA indiquerait mieux "zeruetan" parce qu'on retrouve la formule du Pater, mais ici avec un tutoiement (dans le Pater d'Oyhénart 1657) "qui es in cœlis". Problème considérable, car alors li y aurait en même temps dans les fragments et le ZU/ZEU singulier (normalement en basque très ancien il devrait être pluriel) de ZURE et le HI "tu" correspondant au latin, et de plus une forme relative déterminée postposée de IZAN ("hizana") exactement comme en basque moderne!

N°13393. Les noms de parenté accumulés ne laissent aucun doute: ATA, AMA, NEBA, (A)RREBA, (O)SEBA (pourtant 989 déjà OZABA), (A)MONA (qui ne fait pas de doute non plus: 1034 EGO AMUNNA etc. avec fermeture vocalique devant nasale). Cette absence de voyelle initiale (qui peut justifier (A)NAIA, mais sans le contexte: voir plus haut) est-elle "hypocoristique", ou simplement "hypercorrective", sachant que le modèle latin ou roman a souvent, et semble-t-il à toute époque (MEZTOY, BARRONDO pour "Ameztoi, Ibarrondo" au XIVE siècle etc.), procédé à l'élimination des voyelles initiales basques? Au N° 15917 REBA est répété avec la même aphérèse, et de plus, dans la même série parentale, LABA (dans E LABA) suggère nettement ALABA "fille".

N°13394. MARCUS LAGUN bel exemple bilingue: "Marc compagon", où "lagun" n'a pas en principe le sens affectif de "ami" (chez Rabelais vers 1540: "lagona edatera!"). Dans ce contexte NEU (A)NAIA "moi frère" se comprend mieux. IE serait-il déjà "je" (EGO)? On aurait alors encore une forme latine altérée précédant le mot basque.

Pour ILAR - O le prénom HILARIO (encore un datif latin en -O?) paraît bien loin. En revanche le contexte indique à mon sens clairement que LURA "la terre" et SUA "le feu" sont liés et explicables l'un par l'autre (deux des 4 éléments). En plus de l'abondance de l'article -A dans ces textes, dont l'ancienneté pour moi ne fait aucun doute, le mot LUR "terre" a eu probablement une vibrante finale douce (en toponymie médiévale LURO, élimination dans les composés "lupe, luberri, erregelu" etc.) comme UR "eau" et ZUR "bois" avec lesquels il fait une étonnante "trilogie" sémantique et lexicale. On peut noter pour OSEBA comme pour SU que la graphie semble bien distinguer ici les deux sifflantes basques: apicale S et dorsale (et latine) Z (voir ci-dessous SUT-).

N°13396. LEIO semble en effet correspondre à LEIHO "fenêtre" comme MAI à MAHI "table": dans ce cas le "mahain" moderne serait bien, comme je l'ai toujours pensé, un composé, et "mahi" la base, mais sa référence à "maie" (latin médiéval "magida") roman serait alors à revoir.

Avec EDA(N), JAN "boire, manger" (et plus loin LO "sommeil") dont la répétition assure le sens et aussi celui de MA(H)I, SUT I "debout" (moderne ZUTI en impératif: "lève-toi") pose un problème d'écriture (S au lieu de Z ailleurs): le "feu" (foyer autour duquel on mange) irait mieux, et I quoique détaché et semble-t-il incertain, en donnerait la forme élativique encore aujourd'hui dialectale et probablement ancienne -TI, avant l'extension analogique au partitif de -K.

N°13394. Le lexique des couleurs: ZURI, VRDIN, GORY (on dit encore BURDIN-GORI "fer rouge, incandescent", sans compter les hésitations et changements bien connus dans la graphie et l'articulation des vibrantes) sont bien nets, probablement aussi AROS... (incomplet et même problème de vibrante) "rose" dont l'emprunt avec AR- (Cf. ERROMA) serait donc ancien et peut-être passé par une voie déjà romanisante. Mais BERDE, clair emprunt au castillan par ailleurs, semble peu probable pour BER..., séparé de plus des précédents par le fragment ...ANA qui ne rappelle aucune couleur basque (reste d'un mot latin?). BER est "même, identique" et son dérivé BERDIN "égal, en tous points identique" (comme GORDIN "vert" sur GOR(R)-).

N°13394 (extérieur). NEURE ZEURE (de moi, de vous) "mien, votre" s'apparente à un exercice de type "scolaire" comme le note L. Silgo Gauche. "Tien" serait (H)EURE qui n'est pas lisible dans ces fragments (serait-il au 13398 dans ...ERE...?).

N°13398. ENTU pourrait appartenir à quelque mot latin plutôt que basque (séquence NT), mais le texte qui suit peut impliquer une forme de ENTZUN:

N°13958. NER CORDU MAI... me semble tout à fait exclure la ç de "çordun", et puisque la formule amoureuse est clairement suggérée, ce serait plutôt une forme fautive ou bas-latine (XIIe siècle roman "cueru") de CORDE "cœur", avec NER(E) incomplet: "mon cher cœur". Dans 13398 CORDE (?) en serait la forme "correcte", et en rétablissant un ENTZUN après tout pas si éloigné, la céramique 13398 aurait une formule de déclaration amoureuse: "Entends mon cœur" avec un BETI "toujours" du même réseau sémantique.

N°16362. NEU ELOSI "moi Elosi" pourrait donner un nom de personne, suivi de "frère de sœur" NEBA I... incomplet. "Erosi" est en effet bien improbable dans le contexte et à l'époque.

N°16363. A l'extérieur INII suggère un "ene" suivi du même prénom "mon Elosi" qui se nomme avec "ma (la sienne ou celle du scripteur?) mère", s'il faut lire ensuite TA NEURE AMA "et ma mère". (J'ignore ce qu'est le "Phoos" grec). Pour la formule extérieure, MIRTO doit être un prénom (poème d'A. Chénier: "Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine..."). OUSTAS est incompréhensible.

N°15910. Si CISTIANA (voir n°13394 pour la finale ...ANA) peut être la CRISTIANA, la phrase complète (NEURE AMA ROMAN IL TA CISTIANA) "ma mère est morte à Rome (voir plus haut pour l'absence de prothèse) chrétienne" n'implique pas de persécution, et remonter jusqu'au IIIe siècle de Dioclétien (ou même au IVe) me paraît risqué. La phrase du début du N° 15910 NEURE ATA GAU ILTA (...) "mon père est mort cette nuit" complète en quelque sorte la précédente. On peut supposer que la vibrante finale du moderne GAUR (précisément "cette nuit" et pas seulement "aujourd'hui" comme on semble le croire) procède d'une forme différente, d'autant plus que dans les mêmes zones dialectales où GAUR est "cette nuit-ci" (< gau haur?) "aujourd'hui" est simplement EGUN sans marque ("jour" pour "ce jour", peut-être anciennement "en ce jour").

N°15917. NEU basque ("moi") pourrait avoir son équivalent bas-latin approximatif MI, avec les noms de parenté REBA, E LABA (voir ci-dessus.).

N° 15920. Si NEU XII URT(E) "moi (j'ai) 12 ans" semble bien probable, et aussi III REBA ("ma sœur 3"), il est très surprenant de trouver déjà (même à époque plus tardive) la forme réduite orale (mais on la trouve parfois en poésie ancienne) TU pour DITU: III URTE TU "elle a 3 ans". Et encore davantage NEU (...) TU "moi je les ai" pour DITUT à quoi il manque le suffixe sujet -T "je": ou bien l'ergatif basque n'était pas en place à cette époque (au moins dans cette zone dialectale), ou bien et plus probablement il s'agit d'erreurs banales, courantes encore aujourd'hui, d'un débutant utilisant une langue non ergative dans l'apprentissage du basque. D'autres faits vont dans le même sens, ainsi l'absence des suffixes basques d'ergatif, L. Silgo Gauche observant que les textes en ibère (ergatif -KA) l'omettent aussi parfois. Le N° 15925 répète le même âge NEU XII UR... avec cette fois NEURE AM... "ma mère".

N°15921. VELEIAN OSO LAGUN, MARCUS N: dans cette formule bilingue avec nom latin, la formule OSO LAGUN emploie OSO ("entier, entièrement") pour "très, très bon (camarade)" comme dans les dialectes régionaux aujourd'hui. On peut supposer que le N final commençait ou résumait un NEU "moi".

N°15922. NEU I ORNE ESKON: si ESKON est bien pour "ezkon" (radical verbal: "marier") comme le fait supposer notamment l'emploi surprenant de K, presque inusité en latin comme l'observe L. Silgo Gauche, et supposant un nom de personne peu clair ou incomplet, soit le marié soit la mariée, on aurait une formule synthétisée sans conjugaison comme "moi I ORNE marier" ou "moi (me) marier (à) I ORNE" (il serait très aventureux de voir dans le I précédent le nom une sorte d'antéposition du suffixe -i de datif basque).

N°15925. MIRIA AMA ET XII. Avec "Marie mère", le chiffre coordonné en latin "et XII" serait une allusion possible aux 12 apôtres. Mais la référence religieuse ne peut être que supposée dans une formule aussi sommaire et le chiffre est ailleurs pour l'âge (N°15920).

N°16364. Ce fragment paraît être une phrase complète avec une surprise de taille: NEU VELEIAN GORI BISI NA, ce que les commentateurs ont compris semble-t-il avec raison "moi je vis GORI à Veleia". Malgré la discussion sur le sujet (GORI pourrait se rattacher au nom de la ville VELEIA), la logique voudrait que GORI soit, comme il le serait en basque moderne, un attribut de NEU "moi", le sens seul faisant un peu difficulté. GORI, outre le sens "rougi" dans l'expression "burdin-gori" signalée ci-dessus, est assez courant en langue moderne au sens de "abondant, fertile, dans l'aisance", ce qui donnerait à peu près la traduction que propose L. Silgo Gauche: "moi je vis heureux à Veleia". Le plus étonnant est la forme que prend le verbe de 1ère personne "je suis" NA, en basque moderne selon les dialectes NIZ ou NAIZ, formes issues logiquement d'un ancien *niza (de IZAN "être"): ou bien c'est une forme analogique de la 3e personne DA, ce qui serait très compréhensible pour un débutant en langue basque, ou bien c'est la réduction d'un NAIZ déjà constitué par analogie (NIZ dialectal depuis 1545 au moins peut se rattacher directement à un ancien *niza), soit il y a à la base de DA comme de ce NA (si ce n'est pas, par exemple, la réduction d'un NAGO "je reste, je vis") un ancien radical verbal comme *(e)an dont ces formes seraient le vestige.

N°16365. Des deux phrases en colonnes sur les deux côtés d'une céramique, la première (NEU LAIKE NA, XI URTE TU VELEIAN BISI TA ES TA), avec une glose grecque après LAIKE qui a été compris comme pouvant être en alphabet latin HELIOS ("soleil": y aurait-il chez ce "laïc" le vestige de quelque culte "solaire" qui eut un grand succès dans les derniers temps antiques en particulier dans l'armée romaine?), contient des éléments du N°16364 et du 15920: "Moi laïc (soleil) je suis, j'ai 11 ans, vis à Veleia "; la fin TA ES TA ("et non et" ou avec TA ESTA "et il n'est pas"?) restant plus problématique.

La face externe contient le texte suivant, constitué apparemment de deux phrases séparées par un point: VELEI NOVVA, BANA OSOV POLITA. NEURE ATA ARAINA ARRAPA. Avec la ville nommée en latin (on note que le -A de VELEIA disparaît devant le qualifiant comme si c'était un article basque), elles disent "Velei nouvelle (formule répétée au n° 14469), mais très jolie. Mon père attrape le poisson." En plus de BANA "mais" (forme navarro-labourdine actuelle mais probablement ancienne, ce qui supposerait que "baina" est une réfection), les problèmes posés au commentateur sont ici assez considérables pour ce qui est des emprunts tenus pour latins: POLIT(A) était en général considéré comme un emprunt au gascon "pulis" et ARRAPA (employé en radical verbal sans auxiliaire) ou ATRAPA au roman "attraper" (dérivé de "trappe"), ce qui infirmerait gravement l'ancienneté du texte. L'explication retenue est d'emprunts directs au latin: "polita" participe féminin de "polire" (littéralement "polie, élégante") qui laisse au texte un parfum de bilinguisme accusé, et "arrapa" rapporté à "rapere" (aux sens de "enlever, emporter, ravir") dont on aurait ici non seulement un radical verbal basque constitué "arrapa", qui laisse supposer au préalable un participe "arrapatu" adapté du latin "raptu" avec non seulement une épenthèse (en "harmonie vocalique" courante en basque -apt- > -apat-), mais aussi la prothèse vocalique comme dans AROS... n° 13394. La vibrante simple est une fois de plus irrégulière dans ARAINA "le poisson", qui peut malgré le -a défini se traduire souvent par un indéfini roman "un poisson", et l'ergatif absent dans ATA (voir ci-dessus).

N°16336. NEU LAIKE TA VELEIAN GORI: c'est une phrase nominale, l'omission du verbe "être" étant courante en basque comme en latin: "moi laïc et aisé à Veleia". Le n° 14469 répète aussi, après VELEI NOVA, un VELEI GORI qui semble attribuer le qualifiant à la ville dont le nom ne porte pas le -A final: sorte d'invocation bilingue "Velei neuve, Velei aisée."

N°15656. L'inscription très fragmentaire et de lecture difficile, datation proposée du Ve siècle, contient IAN ("manger") répété et ZUTA: comme il s'agit d'un dépôt funéraire, ce mot est interprété comme "ciel", ce qui paraît bien incompréhensible en basque, du moins sans un contexte phrastique qui ferait attendre plutôt un inessif Z(ER/EL)UTAN ou autre forme déclinée. Dans le segment Z(ERU)TA le suffixe nu -TA reste étranger à la déclinaison basque, sauf à imaginer l'omission d'une consonne ou syllabe finale. Il rappelle toutefois le suffixe locatif -ETA "lieu de", très productif en toponymie ancienne, mais bien difficile à appliquer à la notion de "ciel". Un autre sens serait simplement une forme déterminée de ZUT "debout, érigé" qui implique une interprétation toute différente de l'inscription.

N°15147. Ce fragment très incomplet contient URDIN (en basque "bleu/gris" et sans doute étymologiquement "semblable à l'eau") vu au N°13394, un X isolé (10 latin peut-être) et ...ISAR... dont la lecture par IZARR "étoile" reste incertaine.

En dehors de ce qui touche au contexte humain (individus et relations entre eux) et historique de la ville antique de Veleia, et aussi de l'esprit religieux des premiers siècles de christianisation (si la datation continue à être confirmée), l'intérêt pour la connaissance du passé de la langue, pratiquement pas documenté au delà du XIe siècle, n'est pas négligeable. Sans être considérable, le lexique reste conforme à ce qui est connu depuis lors et reste encore pour l'essentiel vivant: parenté, couleurs, vie en général. En s'en tenant à ce qui est ou semble compréhensible dans les citations, parmi les éléments apparemment plus problématiques, il y a celui des formes aujourd'hui tenues pour "emphatiques" de pronom personnel et dérivés, et de quelques verbes reconnaissables comme tels ou incertains, d'autres, éléments de déclinaison et détermination du nom en particulier, étant au contraire, en dépit de l'absence assez explicable des marques d'ergatif, très semblables ou identiques aux formes historiques connues. Quelques questions de graphie (sifflantes, vibrantes) ou de phonétique (prothèses vocaliques) mises à part, et compte tenu de la fragmentation textuelle, l'ensemble, comme le souligne L. Silgo Gauche, confirme ce que bien des linguistes n'ont cessé de souligner au moins depuis les premiers débats à ce sujet du XIXe siècle: la grande stabilité de la langue au cours des temps.

Communiqué à L. Silgo Gauche.

30 décembre 2009

J.-B. Orpustan